


LABOR VINCIT
CM


TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

ŒUVRES
DE THÉATRE
DE
M. DIDEROT.

TOME SECOND.

ŒUVRES

DE THÉATRE

DE M. DIDEROT,

AVEC UN DISCOURS

SUR LA POÉSIE DRAMATIQUE.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez { La Veuve Duchesne, rue S.-Jacques.
Delalain, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXI.

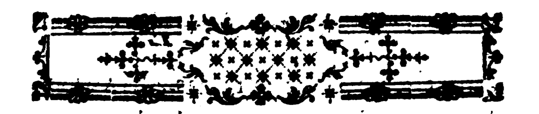
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

LE
PERE DE FAMILLE,
DRAME
EN CINQ ACTES, ET EN PROSE;
Par M. DIDEROT:

CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi mores,
Mobilibuſque decor naturis dandus & annis.

Horat. *de Art. poët.*



A SON ALTESSE
SÉRÉNISSIME,
MADAME LA PRINCESSE
DE
NASSAU-SAARBRUCK.

MADAME,

En soumettant le *Pere de Famille* au jugement de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, je ne me suis point dissimulé ce qu'il en avoit à redouter. Femme éclairée, mere tendre, quel est le sentiment que vous n'eussiez exprimé avec plus de délicatesse que lui? Quelle est l'idée que vous n'eussiez rendue d'une maniere plus touchante? Cependant ma

témérité ne ſe bornera pas, MADAME, à vous offrir un ſi foible hommage. Quelque diſtance qu'il y ait de l'ame d'un poëte à celle d'une mere, j'oſerai deſcendre dans la vôtre ; y lire, ſi je le ſais, & révéler quelques-unes des penſées qui l'occupent. Puiſſiez-vous les reconnoître & les avouer !

Lorſque le Ciel vous eut accordé des enfans, ce fut ainſi que vous vous parlâtes ; voici ce que vous vous êtes dit :

Mes enfans ſont moins à moi peut-être par le don que je leur ai fait de la vie, qu'à la femme mercénaire qui les alaita. C'eſt en prenant le ſoin de leur éducation, que je les revendiquerai ſur elle : c'eſt l'éducation qui fondera leur reconnoiſſance & mon autorité. Je les éleverai donc.

Je ne les abandonnerai point ſans réſerve à l'étranger ni au ſubalterne. Comment l'étranger y prendroit-il le même intérêt que moi ? Comment le

ſubalterne en ſeroit-il écouté comme moi ? Si ceux que j'aurai conſtitué les cenſeurs de la conduite de mon fils, ſe diſoient au-dedans d'eux-mêmes : *aujourd'hui mon diſciple, demain il ſera mon maître* ; ils exagéreroient le peu de bien qu'il feroit : s'il faiſoit le mal, ils l'en reprendroient mollement, & ils deviendroient ainſi ſes adulateurs les plus dangereux.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'un enfant fût élevé par ſon ſupérieur, & le mien n'a de ſupérieur que moi.

C'eſt à moi à lui inſpirer le libre exercice de ſa raiſon, ſi je veux que ſon ame ne ſe rempliſſe pas d'erreurs & de terreurs, telles que l'homme s'en faiſoit à lui-même ſous un état de nature imbécile & ſauvage.

Le menſonge eſt toujours nuiſible. Une erreur d'eſprit ſuffit pour corrompre le goût & la morale. Avec une ſeule idée fauſſe, on peut devenir barbare ;

on arrache les pinceaux de la main du Peintre; on brise le chef-d'œuvre du Statuaire; on brûle un ouvrage de génie; on se fait une ame petite & cruelle; le sentiment de la haîne s'étend, celui de la bienveillance se resserre; on vit en transe, & l'on craint de mourir. Les vues étroites d'un instituteur pusillanime ne réduiront pas mon fils dans cet état, si je puis.

Après le libre exercice de sa raison, un autre principe que je ne cesserai de lui recommander; c'est la sincérité avec soi-même. Tranquile alors sur les préjugés auxquels notre foiblesse nous expose, le voile tomberoit tout-à-coup; & un trait de lumiere lui montreroit tout l'édifice de ses idées renversé, qu'il diroit froidement : ce que je croyois vrai, étoit faux; ce que j'aimois comme bon, étoit mauvais; ce que j'admirois comme beau, étoit difforme : mais il n'a pas dépendu de moi de voir autrement.

Si la conduite de l'homme peut avoir une base solide dans la considération générale, sans laquelle on ne se résout point à vivre; dans l'estime & le respect de soi-même, sans lesquels on n'ose guere en exiger des autres; dans les notions d'ordre, d'harmonie, d'intérêt, de bienfaisance & de beauté, auxquelles on n'est pas libre de se refuser, & dont nous portons le germe dans nos cœurs, où il se déploie & se fortifie sans cesse; dans le sentiment de la décence & de l'honneur; dans la sainteté des loix: pourquoi appuierai-je la conduite de mes enfans sur des opinions passageres, qui ne tiendront ni contre l'examen de la raison, ni contre le choc des passions plus redoutables encore pour l'erreur que la raison?

Il y a dans la nature de l'homme deux principes opposés: l'amour-propre qui nous rappelle à nous, & la bienveillance qui nous répand. Si l'un

de ces deux reſſorts venoit à ſe briſer, on ſeroit ou méchant juſqu'à la fureur, ou généreux juſqu'à la folie. Je n'aurai point vécu ſans expérience pour eux, ſi je leur apprends à établir un juſte rapport entre ces deux mobiles de notre vie.

C'eſt en les éclairant ſur la valeur réelle des objets, que je mettrai un frein à leur imagination. Si je réuſſis à diſſiper les preſtiges de cette magicienne, qui embellit la laideur, qui enlaidit la beauté, qui pare le menſonge, qui obſcurcit la vérité, & qui nous joue par des ſpectres qu'elle fait changer de formes & de couleurs, & qu'elle nous montre quand il lui plaît & comme il lui plaît, ils n'auront ni craintes outrées, ni deſirs déréglés.

Je ne me ſuis pas promis de leur ôter toutes les fantaiſies; mais j'eſpere que celle de faire des heureux, la ſeule qui puiſſe conſacrer les autres, ſera du

nombre des fantaisies qui leur reste-ront. Alors si les images du bonheur couvrent les murs de leur séjour, ils en jouiront. S'ils ont embelli des jardins, ils s'y promeneront. En quelqu'endroit qu'ils aillent, ils y porteront la sérénité.

S'ils appellent autour d'eux les Artistes, & s'ils en forment de nombreux atteliers; le chant grossier de celui qui se fatigue depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, pour obtenir d'eux un morceau de pain, leur apprendra que le bonheur peut être aussi à celui qui scie le marbre & qui coupe la pierre; que la puissance ne donne pas la paix de l'ame, & que le travail ne l'ôte pas.

Auront-ils élevé un édifice au fond d'une forêt: ils ne craindront pas de s'y retirer quelquefois avec eux-mêmes, avec l'ami qui leur dira la vérité, avec l'amie qui saura parler à leur cœur, avec moi.

J'ai le goût des choſes utiles ; & ſi je le fais paſſer en eux, des façades, des places publiques, les toucheront moins qu'un amas de fumier ſur lequel ils verront jouer des enfans tout nuds ; tandis qu'une payſanne aſſiſe ſur le ſeuil de ſa chaumiere, en tiendra un plus jeune attaché à ſa mammelle, & que des hommes baſannés s'occuperont, en cent manieres diverſes, de la ſubſiſtance commune.

Ils ſeront moins délicieuſement émus à l'aſpect d'une colonnade, que, ſi traverſant un hameau, ils remarquent les épis de la gerbe ſortir par les murs entr'ouverts d'une Ferme.

Je veux qu'ils voient la miſere, afin qu'ils y ſoient ſenſibles, & qu'ils ſachent par leur propre expérience, qu'il y a autour d'eux des hommes comme eux, peut-être plus eſſentiels qu'eux, qui ont à peine de la paille pour ſe coucher, & qui manquent de pain.

Mon fils, ſi vous voulez connoître la vérité; ſortez, lui dirai-je : répandez-vous dans les différentes conditions ; voyez les campagnes ; entrez dans une chaumiere ; interrogez celui qui l'habite : ou plutôt regardez ſon lit, ſon pain, ſa demeure, ſon vêtement; & vous ſaurez ce que vos flatteurs chercheront à vous dérober.

Rappellez-vous ſouvent à vous-même qu'il ne faut qu'un ſeul homme méchant & puiſſant pour que cent mille autres hommes pleurent, gémiſſent & maudiſſent leur exiſtence.

Que cette eſpece de méchans, qui bouleverſent le globe & qui le tyranniſent, ſont les vrais auteurs du blaſphême.

Que la nature n'a point fait d'eſclaves, & que perſonne ſous le Ciel n'a plus d'autorité qu'elle.

Que l'idée d'eſclavage a pris naiſſance dans l'effuſion du ſang & au milieu des conquêtes.

Que les hommes n'auroient aucun besoin d'être gouvernés, s'ils n'étoient pas méchans; & que par conséquent le but de toute autorité doit être de les rendre bons.

Que tout système de morale, tout ressort politique qui tend à éloigner l'homme de l'homme, est mauvais.

Que, si les Souverains sont les seuls hommes qui soient demeurés dans l'état de nature où le ressentiment est l'unique loi de celui qu'on offense, la limite du juste & de l'injuste est un trait délié qui se déplace ou qui disparoît à l'œil de l'homme irrité.

Que la justice est la premiere vertu de celui qui commande, & la seule qui arrête la plainte de celui qui obéit.

Qu'il est beau de se soumettre soi-même à la loi qu'on impose, & qu'il n'y a que la nécessité & la généralité de la loi qui la fassent aimer.

Que, plus les Etats sont bornés, plus

l'autorité politique se rapproche de la puissance paternelle.

Que, si le Souverain a les qualités d'un Souverain, ses Etats seront toujours assez étendus.

Que, si la vertu d'un particulier peut se soutenir sans appui, il n'en est pas de même de la vertu d'un peuple : qu'il faut récompenser les gens de mérite ; encourager les hommes industrieux ; approcher de soi les uns & les autres.

Qu'il y a par-tout des hommes de génie, & que c'est au Souverain à les faire paroître.

Mon fils, c'est dans la prospérité que vous vous montrerez bon ; mais c'est l'adversité qui vous montrera grand. S'il est beau de voir l'homme tranquille, c'est au moment où les hasards se rassemblent sur lui.

Faites le bien, & songez que la nécessité des événemens est égale sur tous.

Soumettez-vous-y, & accoutumez-

vous à regarder d'un même œil le coup qui frappe l'homme & qui le renverse, & la chûte d'un arbre qui briseroit sa statue.

Vous êtes mortel comme un autre; & lorsque vous tomberez, un peu de poussiere vous couvrira comme un autre.

Ne vous promettez point un bonheur sans mélange; mais faites-vous un plan de bienfaisance que vous opposiez à celui de la nature qui nous opprime quelquefois. C'est ainsi que vous vous éleverez, pour ainsi dire, au-dessus d'elle, par l'excellence d'un systême qui répare les désordres du sien. Vous serez heureux le soir, si vous avez fait plus de bien qu'elle ne vous aura fait de mal. Voilà l'unique moyen de vous réconcilier avec la vie. Comment haïr une existence qu'on se rend douce à soi-même par l'utilité dont elle est aux autres?

Persuadez-vous que la vertu est tout, & que la vie n'est rien; &, si vous avez de grands talens, vous serez un jour compté parmi les héros.

Rapportez tout au dernier moment, à ce moment où la mémoire des faits les plus éclatans ne vaudra pas le souvenir d'un verre d'eau présenté par humanité à celui qui avoit soif.

Le cœur de l'homme est tantôt serein, & tantôt couvert de nuages; mais le cœur de l'homme de bien, semblable au spectacle de la nature, est toujours grand & beau, tranquile ou agité.

Songez au danger qu'il y auroit à se faire l'idée d'un bonheur qui fût toujours le même, tandis que la condition de l'homme varie sans cesse.

L'habitude de la vertu est la seule que vous puissiez contracter sans crainte pour l'avenir. Tôt ou tard les autres sont importunes.

Lorsque la passion tombe, la honte,

l'ennui, la douleur commencent. Alors on craint de se regarder. La vertu se voit par elle-même toujours avec complaisance.

Le vice & la vertu travaillent sourdement en nous : ils n'y sont pas oisifs un moment : chacun mine de son côté. Mais le méchant ne s'occupe pas à se rendre méchant, comme l'homme de bien à se rendre bon. Celui-là est lâche dans le parti qu'il a pris ; il n'ose se perfectionner. Faites-vous un but qui puisse être celui de toute votre vie.

Voilà, MADAME, les pensées que médite une Mere telle que vous, & les discours que ses enfans entendent d'elle. Comment, après cela, un petit événement domestique, une intrigue d'amour, où les détails sont aussi frivoles que le fond, ne vous paroîtroient-ils pas insipides ? Mais j'ai compté sur l'indulgence de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ; &, si elle daigne me soutenir,

peut-être me trouverai-je un jour moins au-dessous de l'opinion favorable dont elle m'honore.

Puisse l'ébauche que je viens de tracer de votre caractere & de vos sentimens, encourager d'autres femmes à vous imiter ! Puissent-elles concevoir qu'elles passent à mesure que leurs enfans croissent ; & que, si elles obtiennent les longues années qu'elles se promettent, elles finiront par être elles-mêmes des enfans ridés, qui redemanderont en vain une tendresse qu'elles n'auront pas ressentie.

Je suis avec un profond respect,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble &
très-obéissant serviteur,
DIDEROT.



ACTEURS.

Monsieur D'ORBESSON, *Pere de Famille.*

Monsieur le COMMANDEUR D'AUVILÉ, *beau-frere du Pere de Famille.*

SAINT-ALBIN, *fils du Pere de Famille.*

GERMEUIL, *fils de feu Monsieur de ***, un ami du Pere de Famille.*

Monsieur LE BON, *Intendant de la maison.*

LA BRIE, } *Domestiques du Pere de Famille.*
PHILIPPE, }

DESCHAMPS, *Domestique de Germeuil.*

CÉCILE, *fille du Pere de Famille.*

SOPHIE, *une jeune inconnue.*

Mademoiselle CLAIRET, *femme-de-chambre de Cécile.*

Madame HÉBERT, *Hôtesse de Sophie.*

M***. *pauvre honteux.* }
Un PAYSAN, } *Personnages muets.*
Un EXEMPT, }
GARDES, }
DOMESTIQUES *de la maison.* }

La Scene est à Paris, dans la maison du Pere de Famille.



LE

PERE DE FAMILLE,

DRAME.

Le Théâtre représente une Salle de compagnie, décorée de tapisseries, glaces, tableaux, pendule, &c. C'est celle du Pere de Famille. La nuit est fort avancée; il est entre cinq & six heures du matin.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

Sur le devant de la salle, on voit le Pere de Famille qui se promene à pas lents. Il a la

tête baissée, les bras croisés & l'air tout-à-fait pensif.

Un peu sur le fond, vers la cheminée, qui est à l'un des côtés de la salle, le Commandeur & sa niéce font une partie de trictrac.

Derriere le Commandeur, un peu plus près du feu, Germeuil est assis négligemment dans un fauteuil, un Livre à la main. Il en interrompt de temps en temps la lecture pour regarder tendrement Cécile dans les momens où elle est occupée de son jeu, & où il ne peut en être apperçu.

Le Commandeur se doute de ce qui se passe derriere lui. Ce soupçon le tient dans une inquiétude qu'on remarque à ses mouvemens.

CÉCILE.

MON oncle, qu'avez-vous? Vous me paroissez inquiet.

LE COMMANDEUR,
(en s'agitant dans son fauteuil.)

Ce n'est rien, ma niéce. Ce n'est rien.

(Les bougies sont sur le point de finir: il dit à Germeuil:)

Monsieur, voudriez-vous bien sonner?

(Germeuil va sonner. Le Commandeur saisit

ce moment pour déplacer le fauteuil de Germeuil, & le tourner en face du trictrac. Germeuil revient, remét son fauteuil comme il étoit.)

SCENE II.

LA BRIE, LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

LE COMMANDEUR, *(au laquais qui entre.)*

Des bougies.

LA BRIE *sort.*





SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

(Cependant la partie de trictrac s'avance. Le Commandeur & sa niéce jouent alternativement, & nomment leurs dés.)

LE COMMANDEUR.

Six, cinq.

GERMEUIL.

Il n'eſt pas malheureux.

LE COMMANDEUR.

Je couvre l'une & je paſſe l'autre.

CÉCILE.

Et moi, mon cher oncle, je marque ſix points d'école. Six points d'école....

LE COMMANDEUR,

(à Germeuil.)

Monſieur, vous avez la fureur de parler ſur le jeu.

CÉCILE.

Six points d'école.....

LE COMMANDEUR.

Cela me distrait, & ceux qui regardent derriere moi, m'inquiètent.

CÉCILE.

Six & quatre que j'avois, font dix.

LE COMMANDEUR,
(*toujours à Germeüil.*)

Monsieur, ayez la bonté de vous placer autrement, & vous me ferez plaisir.

LE PERE DE FAMILLE,
(*à part.*)

Est-ce pour leur bonheur, est-ce pour le nôtre qu'ils sont nés?.... Hélas! ni l'un ni l'autre.



SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL, LA BRIE.

(La Brie vient avec des bougies, en place où il en faut; & lorsqu'il est sur le point de sortir, le Pere de Famille l'appelle.)

LE PERE DE FAMILLE.

LA Brie!

LA BRIE.

Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE,

(après une petite pause, pendant laquelle il a continué de rêver & de se promener.)

Où est mon fils?

LA BRIE.

Il est sorti.

LE PERE DE FAMILLE.

A quelle heure?

LA BRIE.

Monsieur, je n'en sçais rien.

LE

LE PERE DE FAMILLE,
(après une pause.)

Et vous ne sçavez pas où il est allé ?

LA BRIE.

Non, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Le coquin n'a jamais rien sçu. Double deux.

CÉCILE.

Mon cher oncle, vous n'êtes pas à votre jeu.

LE COMMANDEUR,
(ironiquement & brusquement.)

Ma niéce, songez au vôtre.

LE PERE DE FAMILLE,
(à La Brie, toujours en se promenant & rêvant.)

Il vous a défendu de le suivre.

LA BRIE,
(feignant de ne pas entendre.)

Monsieur ?

LE COMMANDEUR.

Il ne répondra pas à cela. Terne.

LE PERE DE FAMILLE,
(toujours en se promenant & rêvant.)

Y a-t-il long-temps que cela dure ?

LA BRIE,

(*feignant de ne pas entendre.*)

Monsieur?

LE COMMANDEUR.

Ni à cela non plus. Terne encore. Les doublets me poursuivent.

LE PERE DE FAMILLE.

Que cette nuit me paroît longue!

LE COMMANDEUR.

Qu'il en vienne encore un, & j'ai perdu, Le voilà.

GERMEUIL *rit.*

LE COMMANDEUR,

(*à Germeuil,*)

Riez, Monsieur. Ne vous contraignez pas,

LA BRIE *sort.*



SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

(La partie de trictrac finit. Le Commandeur, Cécile & Germeuil s'approchent du Pere de Famille.)

LE PERE DE FAMILLE.

DANS quelle inquiétude il me tient ! Où est-il ? Qu'est-il devenu ?

LE COMMANDEUR.

Et qui sait cela ?... Mais vous vous êtes assez tourmenté pour ce soir. Si vous m'en croyez, vous irez prendre du repos.

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en est plus pour moi.

LE COMMANDEUR.

Si vous l'avez perdu, c'est un peu votre faute, & beaucoup celle de ma sœur. C'étoit, (Dieu lui pardonne) une femme unique pour gâter ses enfans.

CÉCILE *peinée.*

Mon oncle !

LE COMMANDEUR.

J'avois beau dire à tous les deux : prenez-y garde, vous les perdez.

CÉCILE.

Mon oncle !

LE COMMANDEUR.

Si vous en êtes fous à présent qu'ils sont jeunes, vous en ferez martyrs quand ils seront grands.

CÉCILE.

Monsieur le Commandeur !

LE COMMANDEUR.

Bon ! est-ce qu'on m'écoute ici ?

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne vient point !

LE COMMANDEUR.

Il ne s'agit pas de soupirer, de gémir, mais de montrer ce que vous êtes. Le temps de la peine est arrivé. Si vous n'avez pu la prévenir, voyons du moins si vous saurez la supporter.... Entre nous, j'en doute....

(*La pendule sonne six heures.*)

Mais voilà six heures qui sonnent...... Je

me sens las...... J'ai des douleurs dans les jambes comme si ma goutte vouloit me reprendre. Je ne suis bon à rien. Je vais m'envelopper de ma robe-de-chambre, & me jetter dans un fauteuil. Adieu, mon frere..... Entendez-vous?

LE PERE DE FAMILLE.

Adieu, Monsieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR,

(en s'en allant.)

La Brie!

SCENE VI.

LA BRIE, LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

LA BRIE, *arrivant.*

Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Eclairez-moi; & quand mon neveu sera rentré, vous viendrez m'avertir.

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE, GERMEUIL.

LE PERE DE FAMILLE,
(après s'être encore promené tristement.)

MA fille, c'est malgré moi que vous avez passé la nuit.

CÉCILE.

Mon pere, j'ai fait ce que j'ai dû.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous sais gré de cette attention ; mais je crains que vous n'en soyez indisposée. Allez vous reposer.

CÉCILE.

Mon pere, il est tard. Si vous me permettiez de prendre à votre santé l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à la mienne....

LE PERE DE FAMILLE.

Je veux rester. Il faut que je lui parle.

CÉCILE.

Mon frere n'est plus un enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Et qui sait tout le mal qu'a pu apporter une nuit?

CÉCILE.

Mon pere......

LE PERE DE FAMILLE.

Je l'attendrai. Il me verra.

(*En appuyant tendrement ses mains sur les bras de sa fille.*)

Allez, ma fille, allez. Je sais que vous m'aimez.

(*Cécile sort. Germeuil se dispose à la suivre.*)

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL.

(*La marche de cette Scene est lente.*)

LE PERE DE FAMILLE,

(*retenant Germeuil.*)

GERMEUIL, demeurez.

(*Comme s'il étoit seul, & en regardant aller Cécile.*)

Son caractere a tout-à-fait changé; elle

n'a plus ſa gaieté, ſa vivacité.... Ses charmes s'effacent.... Elle ſouffre.... Hélas ! depuis que j'ai perdu ma femme & que le Commandeur s'eſt établi chez moi, le bonneur s'en eſt éloigné !... Quel prix il met à la fortune qu'il fait attendre à mes enfans !... Ses vues ambitieuſes, & l'autorité qu'il a priſe dans ma maiſon, me deviennent de jour en jour plus importunes.... Nous vivions dans la paix & dans l'union. L'humeur inquiette & tyrannique de cet homme nous a tous ſéparés. On ſe craint, on s'évite, on me laiſſe ; je ſuis ſolitaire au ſein de ma famille, & je péris... Mais le jour eſt prêt à paroître, & mon fils ne vient point !..... Germeuil, l'amertume a rempli mon ame. Je ne puis plus ſupporter mon état....

GERMEUIL.

Vous, Monſieur ?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Germeuil.

GERMEUIL.

Si vous n'êtes pas heureux, quel pere l'a jamais été ?

LE PERE DE FAMILLE.

Aucun.... Mon ami, les larmes d'un pere

coulent souvent en secret. (*Il soupire, il pleure.*) Tu vois les miennes.... Je te montre ma peine.

GERMEUIL.

Monsieur, que faut-il que je fasse?

LE PERE DE FAMILLE.

Tu peux, je crois la soulager.

GERMEUIL.

Ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'ordonnerai point. Je prierai. Je dirai: Germeuil, si j'ai pris de toi quelque soin; si depuis tes plus jeunes ans je t'ai marqué de la tendresse, & si tu t'en souviens; si je ne t'ai point distingué de mon fils; si j'ai honoré en toi la mémoire d'un ami qui m'est & me sera toujours présent... Je t'afflige; pardonne; c'est la premiere fois de ma vie & ce sera la derniere.... Si je n'ai rien épargné pour te sauver de l'infortune, & remplacer un pere à ton égard; si je t'ai chéri; si je t'ai gardé chez moi, malgré le Commandeur à qui tu déplais; si je t'ouvre aujourd'hui mon cœur, reconnois mes bienfaits & réponds à ma confiance.

GERMEUIL.

Ordonnez, Monsieur, ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne sais-tu rien de mon fils?.... Tu es son ami, mais tu dois être aussi le mien... Parle... Rends-moi le repos ou acheve de me l'ôter.... Ne sais-tu rien de mon fils?

GERMEUIL.

Non, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu es un homme vrai, & je te crois. Mais vois combien ton ignorance doit ajoûter à mon inquiétude. Quelle est la conduite de mon fils, puisqu'il la dérobe à un pere dont il a tant de fois éprouvé l'indulgence, & qu'il en fait mystere au seul homme qu'il aime!....... Germeuil, je tremble que cet enfant....

GERMEUIL.

Vous êtes pere; un pere est toujours prompt à s'allarmer.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne sais pas, mais tu vas savoir & juger si ma crainte est précipitée.... Dis-moi, depuis un temps n'as-tu pas remarqué comme il est changé?

GERMEUIL.

Oui; mais c'est en bien. Il est moins curieux dans ses chevaux, ses gens, son équipage; moins recherché dans sa parure. Il n'a plus aucune de ces fantaisies que vous lui reprochiez. Il a pris en dégoût les dissipations de son âge? Il fuit ses complaisans, ses frivoles amis? Il aime à passer les journées retiré dans son cabinet? Il lit; il écrit; il pense. Tant mieux. Il a fait de lui-même ce que vous en auriez tôt ou tard exigé.

LE PERE DE FAMILLE.

Je me disois cela, comme toi; mais j'ignorois ce que je vais t'apprendre... Écoute... Cette réforme, dont, à ton avis, il faut que je me félicite, & ces absences de nuit qui m'effraient....

GERMEUIL.

Ces absences & cette réforme?

LE PERE DE FAMILLE.

Ont commencé en même temps;

(Germeuil marque sa surprise.)

Oui, mon ami, en même temps.

GERMEUIL.

Cela est singulier.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela eſt. Hélas ! le déſordre ne m'eſt connu que depuis peu, mais il a duré... Arranger & ſuivre à la fois deux plans oppoſés, l'un de régularité qui nous en impoſe de jour, un autre de déréglement qu'il remplit la nuit ; voilà ce qui m'accable.... Que, malgré ſa fierté naturelle, il ſe ſoit abaiſſé juſqu'à corrompre des valets ; qu'il ſe ſoit rendu maître des portes de ma maiſon ; qu'il attende que je repoſe ; qu'il s'en informe ſecrettement ; qu'il s'échappe ſeul, à pied, toutes les nuits, par toutes ſortes de tems, à toute heure, c'eſt peut-être plus qu'aucun pere ne puiſſe ſouffrir, & qu'aucun enfant de ſon âge n'eût oſé...... Mais avec une pareille conduite, affecter l'attention aux moindres devoirs, l'auſtérité dans les principes, la réſerve dans les diſcours, le goût de la retraite, le mépris des diſtractions...... Ah ! mon ami !...... Qu'attendre d'un jeune homme qui peut tout-à-coup ſe maſquer & ſe contraindre à ce point ?..... Je regarde dans l'avenir, & ce qu'il me laiſſe entrevoir, me glace...... S'il n'étoit que vicieux, je n'en déſeſpérerois pas. Mais s'il joue les mœurs & la vertu !....

GERMEUIL.

En effet, je n'entends pas cette conduite; mais je connois votre fils. La fausseté est de tous les défauts le plus contraire à son caractere.

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en est point qu'on ne prenne bientôt avec les méchans; & maintenant avec qui penses-tu qu'il vive ?.... Tous les gens de bien dorment quand il veille..... Ah ! Germeuil !..... Mais il me semble que j'entends quelqu'un....... C'est lui peut-être....... Eloigne-toi.

SCENE IX.

LE PERE DE FAMILLE, *seul.*

(Il s'avance vers l'endroit où il a entendu marcher. Il écoute, & dit tristement :

Je n'entends plus rien.

(Il se promene un peu, puis il dit :)

Asséyons-nous.

(Il cherche du repos : il n'en trouve point; & dit :)

Je ne saurois....... Quels pressentimens

LE PERE DE FAMILLE

releve lentement le chapeau de St.-Albin, reconnoît son fils, & s'écrie :

Ciel !... C'est lui !... C'est lui !... Mes funestes pressentimens, les voilà donc accomplis !... Ah !....

(Il pousse des accens douloureux, il s'éloigne, il revient. Il dit :)

Je veux lui parler.... Je tremble de l'entendre..... Que vais-je savoir ?.... J'ai trop vécu. J'ai trop vécu.

St.-ALBIN,

(en s'éloignant de son pere & soupirant de douleur.)

Ah !

LE PERE DE FAMILLE,

(le suivant.)

Qui es-tu ? D'où viens-tu ?.... Aurois-je eu le malheur ?....

St.-ALBIN,

(en s'éloignant encore.)

Je suis désespéré.

LE PERE DE FAMILLE.

Grand Dieu ! que faut-il que j'apprenne !

St.-ALBIN.

Elle pleure. Elle soupire. Elle songe à

s'éloigner ; &, si elle s'éloigne, je suis perdu.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui, elle ?

St.-ALBIN.

Sophie..... Non, Sophie, non..... Je périrai plutôt......

LE PERE DE FAMILLE.

Qui est cette Sophie ?.... Qu'a-t-elle de commun avec l'état où je te vois, & l'effroi qu'il me cause ?

St.-ALBIN,

(se jettant aux pieds de son pere.)

Mon pere, vous me voyez à vos pieds. Votre fils n'est pas indigne de vous. Mais il va périr ; il va perdre celle qu'il chérit au-delà de la vie. Vous seul pouvez la lui conserver. Ecoutez-moi ; pardonnez-moi ; secourez-moi.

(Toujours à genoux.)

Si j'ai jamais éprouvé votre bonté ; si, dès mon enfance, j'ai pû vous regarder comme l'ami le plus tendre ; si vous fûtes le confident de toutes mes joies & de toutes mes peines, ne m'abandonnez pas. Conservez-moi Sophie ; que je vous doive ce que j'ai de plus cher au monde. Protégez-la...... Elle va

nous quitter, rien n'eſt plus certain..... Voyez-la, détournez-la de ſon projet..... La vie de votre fils en dépend..... Si vous la voyez, je ſerai le plus heureux de tous les enfans, & vous ſerez le plus heureux de tous les peres.

LE PERE DE FAMILLE,
(à part.)

Dans quel égarement il eſt tombé !

(à ſon fils.)

Qui eſt-elle, cette Sophie ? Qui eſt-elle ?

St.-ALBIN,

(relevé, allant & venant avec enthouſiaſme.)

Elle eſt pauvre ; elle eſt ignorée ; elle habite un réduit obſcur : mais je ne vois rien dans ma vie diſſipée & tumultueuſe, à comparer aux heures innocentes que j'ai paſſées près d'elle. J'y voudrois vivre & mourir, duſſé-je être méconnu, mépriſé du reſte de la terre..... Je croyois avoir aimé. Je me trompois...... C'eſt à préſent que j'aime.....

(en ſaiſiſſant la main de ſon pere.)

Oui..... J'aime pour la premiere fois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous jouez de mon indulgence & de

ma peine. Malheureux ! laissez-là vos extravagances. Regardez-vous, & répondez-moi? Qu'est-ce que cet indigne travestissement? Que m'annonce-t-il?

St.-ALBIN.

Ah! mon pere, c'est à cet habit que je dois mon bonheur, ma Sophie, ma vie!

LE PERE DE FAMILLE.

Comment? Parlez.

St.-ALBIN.

Il a fallu me rapprocher de son état; il a fallu lui dérober mon rang, devenir son égal. Ecoutez, écoutez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'écoute, & j'attends.

St.-ALBIN.

Près de cet asyle écarté qui la cache aux yeux des hommes..... Ce fut ma derniere ressource.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien?.....

St.-ALBIN.

A côté de ce réduit..... il y en avoit un autre.

LE PERE DE FAMILLE.

Achevez.

St.-ALBIN.

Je le loue. J'y fais porter les meubles qui conviennent à un indigent. Je m'y loge, & je deviens son voisin sous le nom de Sergi & sous cet habit.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah! je respire!.... Graces à Dieu, du moins je ne vois plus en lui qu'un insensé.

St.-ALBIN.

Jugez si j'aimois!....... Qu'il va m'en coûter cher!..... Ah!

LE PERE DE FAMILLE.

Revenez à vous, & songez à mériter par une entiere confiance le pardon de votre conduite.

St.-ALBIN.

Mon pere, vous saurez tout. Hélas! je n'ai que ce moyen pour vous fléchir!..... La premiere fois que je la vis, ce fut à l'Eglise. Elle étoit à genoux auprès d'une femme âgée que je pris d'abord pour sa mere. Elle attachoit tous les regards...... Ah! mon Pere, quelle modestie, quels char-

ames !...... Non, je ne puis vous rendre l'impreſſion qu'elle fit ſur moi, quel trouble j'éprouvai, avec quelle violence mon cœur palpita, ce que je reſſentis, ce que je devins..... Depuis cet inſtant je ne penſai, je ne rêvai qu'elle. Son image me ſuivit le jour, m'obſéda la nuit, m'agita par-tout. J'en perdis la gaieté, la ſanté, le repos. Je ne pus vivre ſans chercher à la retrouver. J'allois par-tout où j'eſpérois de la revoir. Je languiſſois, je périſſois, vous le ſavez; lorſque je découvris que cette femme âgée qui l'accompagnoit, ſe nommoit Madame Hébert; que Sophie l'appelloit ſa Bonne; & que, reléguées toutes deux à un quatrieme étage, elles y vivoient d'une vie miſérable..... Vous avouerai-je les eſpérances que je conçus alors, tous les projets que je formai? Que j'eus lieu d'en rougir, lorſque le Ciel m'eût inſpiré de m'établir à côté d'elle!.... Ah! mon pere, il faut que tout ce qui l'approche devienne honnête ou s'en éloigne..... Vous ignorez ce que je dois à Sophie, vous l'ignorez...... Elle m'a changé. Je ne ſuis plus ce que j'étois.... Dès les premiers inſtans, je ſentis les deſirs honteux s'éteindre dans mon ame, le reſpect & l'ad-

miration leur ſuccéder. Sans qu'elle m'eût arrêté, contenu, peut-être même avant qu'elle eût levé les yeux ſur moi, je devins timide ; de jour en jour je le devins davantage, & bientôt il ne me fut pas plus libre d'attenter à ſa vertu qu'à ſa vie.

LE PERE DE FAMILLE.

Et que font ces femmes ? Quelles ſont leurs reſſources ?

St.-ALBIN.

Ah ! ſi vous connoiſſiez la vie de ces infortunées ! Imaginez que leur travail commence avant le jour, & que ſouvent elles y paſſent les nuits. La Bonne file au rouet. Une toile dure & groſſiere eſt entre les doigts tendres & délicats de Sophie, & les bleſſe. Ses yeux, les plus beaux yeux du monde, s'uſent à la lumiere d'une lampe. Elle vit ſous un toît, entre quatre murs tout dépouillés. Une table de bois, deux chaiſes de paille, un grabat ; voilà ſes meubles....... O Ciel ! étoit-ce-là le ſort que tu lui deſtinois ?

LE PERE DE FAMILLE.

Et comment eûtes-vous accès ? Soyez vrai.

St.-ALBIN.

Il eſt inouï tout ce qui s'y oppoſoit, tout

ce que je fis. Etabli auprès d'elles, je ne cherchai point d'abord à les voir; mais quand je les rencontrois en descendant, en montant, je les saluois avec respect. Le soir, quand je rentrois (car le jour on me croyoit à mon travail), j'allois doucement frapper à leur porte, & je leur demandois les petits services qu'on se rend entre voisins, comme de l'eau, du feu, de la lumiere. Peu-à-peu elles se firent à moi. Elles prirent de la confiance. Je m'offris à les servir dans des bagatelles. Par exemple, elles n'aimoient pas à sortir la nuit, j'allois & je venois pour elles.

LE PERE DE FAMILLE.

Que de mouvemens & de soins ! Et à quelle fin ? Ah ! si les gens de bien !.... Continuez.

St.-ALBIN.

Un jour j'entends frapper à ma porte : c'étoit la Bonne. J'ouvre. Elle entre sans parler, s'assied, & se met à pleurer. Je lui demande ce qu'elle a. Sergi, me dit-elle, ce n'est pas sur moi que je pleure. Née dans la misere, j'y suis faite; mais cet enfant me désole.... Qu'a-t-elle, que vous est-il arrivé ?... Hélas ! répond la Bonne, depuis huit jours nous n'avons plus d'ouvrage, & nous sommes sur

le point de manquer de pain. Ciel ! m'écriai-je ; tenez, allez, courez. Après cela..... je me renfermai, & on ne me vit plus.

LE PERE DE FAMILLE.

J'entends. Voilà le fruit des sentimens qu'on leur inspire. Ils ne servent qu'à les rendre plus dangereux.

St.-ALBIN.

On s'apperçut de ma retraite, & je m'y attendois. La bonne Madame Hébert m'en fit des reproches. Je m'enhardis. Je l'interrogeai sur leur situation. Je peignis la mienne comme il me plut. Je proposai d'associer notre indigence, & de l'alléger en vivant en commun. On fit des difficultés. J'insistai, & l'on consentit à la fin. Jugez de ma joie ! Hélas ! elle a bien peu duré, & qui sait combien ma peine durera !

Hier j'arrivai à mon ordinaire. Sophie étoit seule. Elle avoit les coudes appuyés sur sa table, & la tête penchée sur sa main. Son ouvrage étoit tombé à ses pieds. J'entrai sans qu'elle m'entendît. Elle soupiroit. Des larmes s'échappoient d'entre ses doigts, & couloient le long de ses bras. Il y avoit déjà quelque tems que je la trouvois triste..... Pour-

quoi

quoi pleuroit-elle ? Qu'eſt-ce qui l'affligeoit ? Ce n'étoit plus le beſoin. Son travail & mes attentions pourvoyoient à tout..... Menacé du ſeul malheur que je redoutois, je ne balançai point. Je me jettai à ſes genoux. Quelle fut ſa ſurpriſe ! Sophie, lui dis-je, vous pleurez ! Qu'avez-vous ? Ne me celez pas votre peine. Parlez-moi ; de grace, parlez-moi. Elle ſe taiſoit. Ses larmes continuoient de couler. Ses yeux, noyés dans les pleurs, ſe tournoient ſur moi, s'en éloignoient, y revenoient. Elle diſoit ſeulement : pauvre Sergi ! malheureuſe Sophie ! Cependant j'avois baiſſé mon viſage ſur ſes genoux, & je mouillois ſon tablier de mes larmes. Alors la Bonne rentra. Je me leve. Je cours à elle. Je l'interroge. Je reviens à Sophie. Je la conjure. Elle s'obſtine au ſilence. Le déſeſpoir s'empare de moi. Je marche dans la chambre ſans ſavoir ce que je fais. Je m'écrie douloureuſement : c'eſt fait de moi. Sophie, vous voulez nous quitter : c'eſt fait de moi. A ces mots ſes pleurs redoublent, & elle retombe ſur ſa table comme je l'avois trouvée. La lueur pâle & ſombre d'une petite lampe éclairoit cette ſcene de douleur, qui a duré toute la nuit. A l'heure que le travail eſt

censé m'appeller, je suis sorti, & je me retirois ici accablé de ma peine......

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne pensois pas à la mienne.

St.-ALBIN.

Mon pere!

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez-vous? Qu'espérez-vous?

St.-ALBIN.

Que vous mettrez le comble à tout ce que vous avez fait pour moi depuis que je suis; que vous verrez Sophie; que vous lui parlerez; que.....

LE PERE DE FAMILLE.

Jeune insensé!.... Et savez-vous qui elle est?

St.-ALBIN.

C'est-là son secret. Mais ses mœurs, ses sentimens, ses discours, n'ont rien de conforme à sa condition présente. Un autre état perce à travers la pauvreté de son vêtement. Tout la trahit, jusqu'à je ne sais quelle fierté qu'on lui a inspirée, & qui la rend impénétrable sur son état...... Si vous voyez son ingénuité, sa douceur, sa modestie!...Vous

vous ſouvenez bien de ma mere... Vous ſoupirez. Eh! bien, c'eſt-elle. Mon pere, voyez-la; & ſi votre fils vous a dit un mot.....

LE PERE DE FAMILLE.

Et cette femme chez qui elle eſt, ne vous en a rien appris?

St.-ALBIN.

Hélas! elle eſt auſſi réſervée que Sophie! Ce que j'en ai pu tirer, c'eſt que cette jeune perſonne eſt venue de Province implorer l'aſſiſtance d'un parent, qui n'a voulu ni la voir, ni la ſecourir. J'ai profité de cette confidence pour adoucir ſa miſere, ſans offenſer ſa délicateſſe. Je fais du bien à ce que j'aime, & il n'y a que moi qui le ſache.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous dit que vous aimiez?

St.-ALBIN, (*avec vivacité.*)

Moi, mon pere?... Je n'ai pas même entrevu dans l'avenir le moment où je l'oſerois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne vous croyez donc pas aimé?

St.-ALBIN.

Pardonnez-moi.... Hélas! quelquefois je l'ai cru.....

LE PERE DE FAMILLE.

Et ſur quoi?

St.-ALBIN.

Sur des choſes légeres, qui ſe ſentent mieux qu'on ne les dit. Par exemple, elle prend intérêt à tout ce qui me touche. Auparavant, ſon viſage s'éclairciſſoit à mon arrivée; ſon regard s'animoit; elle avoit plus de gaieté. J'ai cru deviner qu'elle m'attendoit. Souvent elle m'a plaint d'un travail qui prenoit toute ma journée; & je ne doute pas qu'elle n'ait prolongé le ſien dans la nuit pour m'arrêter plus long-tems....

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'avez tout dit?

St.-ALBIN.

Tout.

LE PERE DE FAMILLE,

(*après une pauſe.*)

Allez vous repoſer..... Je la verrai.

St.-ALBIN.

Vous la verrez? Ah! mon pere, vous la verrez!... Mais ſongez que le tems preſſe...

LE PERE DE FAMILLE.

Allez, & rougiſſez de n'être pas plus

occupé des allarmes que votre conduite m'a données, & peut me donner encore.

St.-ALBIN.

Mon pere, vous n'en aurez plus.

SCENE XI.

LE PÈRE DE FAMILLE, *seul.*

DE l'honnêteté, des vertus, de l'indigence, de la jeunesse, des charmes, tout ce qui enchaîne les ames bien nées!..... À peine délivré d'une inquiétude, je retombe dans une autre.... Quel sort!.... Mais peut-être m'allarmé-je encore trop-tôt...... Un jeune homme passionné, violent, s'exagere à lui-même, aux autres... Il faut voir.... Il faut appeller ici cette fille, l'entendre, lui parler..... Si elle est telle qu'il me la dépeint; je pourrai l'intéresser, l'obliger..... Que sais-je?...



SCENE XII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR

(en robe de chambre & en bonnet de nuit.)

LE COMMANDEUR.

EH bien! Monſieur d'Orbeſſon, vous avez vu votre fils? De quoi s'agit-il?

LE PERE DE FAMILLE.

Monſieur le Commandeur, vous le ſaurez. Entrons.

LE COMMANDEUR.

Un mot, s'il vous plaît..... Voilà votre fils embarqué dans une aventure qui va vous donner bien du chagrin; n'eſt-ce pas?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere!...

LE COMMANDEUR.

Afin qu'un jour vous n'en prétendiez cauſe d'ignorance, je vous avertis que votre chere fille & ce Germeuil, que vous gardez ici

malgré moi, vous en préparent de leur côté, &, s'il plaît à Dieu, ne vous en laisseront pas manquer.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, ne m'accorderez-vous pas un instant de repos?

LE COMMANDEUR.

Ils s'aiment; c'est moi qui vous le dis.

LE PERE DE FAMILLE, (*impatienté.*)

Eh bien! je le voudrois.

(*Il entraîne le Commandeur hors de la Scene, tandis qu'il parle.*)

LE COMMANDEUR.

Soyez content. D'abord ils ne peuvent ni se souffrir, ni se quitter. Ils se brouillent sans cesse, & sont toujours bien. Prêts à s'arracher les yeux sur des riens, ils ont une ligue offensive & défensive envers & contre tous. Qu'on s'avise de remarquer en eux quelques-uns des défauts dont ils se reprennent, on y sera bien venu!...... Hâtez-vous de les séparer; c'est moi qui vous le dis.....

LE PERE DE FAMILLE.

Allons, Monsieur le Commandeur. Entrons.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, que vous voulez avoir du chagrin? Eh bien! vous en aurez.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE, *Mademoiselle* CLAIRET, *Monsieur* LE BON, UN PAYSAN, LA BRIE, PHILIPPE, *domestique qui vient se présenter*, UN HOMME *vêtu de noir, qui a l'air d'un pauvre honteux, & qui l'est.*

Toutes ces personnes arrivent les unes après les autres. Le Paysan se tient debout, le corps penché sur son bâton. L'Homme vêtu de noir est retiré à l'écart, debout dans un coin auprès d'une fenêtre. La Brie est en papillotes. Philippe est habillé. La Brie tourne autour de lui, & le regarde un peu de travers.

Le Pere de Famille entre, & tout le monde se leve.

Il est suivi de sa fille, & sa fille précédée de

sa femme-de-chambre, qui porte le déjeûner de sa maitresse. Elle sert le déjeûner sur une petite table. Cécile s'assied d'un côté de cette table : le Pere de Famille est assis de l'autre. Mademoiselle Clairet est debout derriere le fauteuil de sa maitresse.

LE PERE DE FAMILLE,
(au Paysan.)

AH! c'est vous qui venez enchérir sur le bail de mon fermier de Limeuil. J'en suis content. Il est exact. Il a des enfans. Je ne suis pas fâché qu'il fasse avec moi ses affaires. Retournez-vous-en.

SCENE II.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE, Mlle. CLAIRET, M. LE BON, LE PAUVRE HONTEUX, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PERE DE FAMILLE,
(à son Intendant.)

EH bien! Monsieur le Bon, qu'est-ce qu'il y a?

Mr. LE BON.

Ce débiteur dont le billet eſt échu depuis un mois, demande encore à différer ſon paiement.

LE PERE DE FAMILLE.

Les tems ſont durs ; accordez-lui le délai qu'il demande. Riſquons une petite ſomme plutôt que de le ruiner.

Mr. LE BON.

Les Ouvriers qui travailloient à votre maiſon d'Orſigny, ſont venus.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites leur compte.

Mr. LE BON.

Cela peut aller au-delà des fonds.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites toujours. Leurs beſoins ſont plus preſſans que les miens, & il vaut mieux que je ſois gêné qu'eux.

(*Il apperçoit le pauvre honteux. Il ſe leve avec empreſſement ; il s'avance vers lui, & lui dit bas :*)

Pardon, Monſieur ; je ne vous voyois

pas..... Des embarras domestiques m'ont occupé.... Je vous avois oublié.

(Tout en parlant, il tire une bourse qu'il lui donne furtivement : il le reconduit.)

SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE, Mlle. CLAIRET, M. LE BON, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PERE DE FAMILLE, *(en revenant, bas, & d'un ton de commisération :)*

UNE famille à élever; un état à soutenir, & point de fortune !

Mr. LE BON, *(au Pere de Famille.)*

Ce voisin, qui a formé des prétentions sur votre terre, s'en désisteroit peut-être, si...

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne me laisserai point dépouiller. Je ne sacrifierai point les intérêts de mes enfans à l'homme avide & injuste. Tout ce que je puis, c'est de céder, si l'on veut, ce que

la poursuite de ce procès pourra me coûter. Voyez.

Mr. LE BON (*va pour sortir.*)

LE PERE DE FAMILLE

(*le rappelle & lui dit :*)

A propos, Monsieur le Bon. Souvenez-vous de ces gens de Province. Je viens d'apprendre qu'ils ont envoyé ici un de leurs enfans : tâchez de me le découvrir.

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE, Mlle. CLAIRET, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PERE DE FAMILLE,

(*à la Brie, qui s'occupoit à ranger le sallon.*)

Vous n'êtes plus à mon service. Vous connoissiez le déréglement de mon fils. Vous m'avez menti. On ne ment pas chez moi.

CÉCILE, (*intercédant.*)

Mon Pere!

LE PERE DE FAMILLE, (*à part.*)

Nous sommes bien étranges. Nous les avilissons. Nous en faisons de malhonnêtes gens; & lorsque nous les trouvons tels, nous avons l'injustice de nous en plaindre.

(*A la Brie.*)

Je vous laisse votre habit, & je vous accorde un mois de vos gages. Allez.

SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE, Mlle. CLAIRET, PHILIPPE.

LE PERE DE FAMILLE, (*à Philippe.*)

Est-ce vous dont on vient de me parler?

PHILIPPE.

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez entendu pourquoi je le renvoie; souvenez-vous-en. Allez, & ne laissez entrer personne.

Mlle CLAIRET & PHILIPPE

(*sortent, & emportent ce qui a servi pour le déjeûner.*)

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE.

LE PERE DE FAMILLE.

Ma fille, avez-vous réfléchi ?

CÉCILE.

Oui, mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous résolu ?

CÉCILE.

De faire, en tout, votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Je m'attendois à cette réponse.

CÉCILE.

Si cependant il m'étoit permis de choisir un état ....

LE PERE DE FAMILLE.

Quel est celui que vous préféreriez ? .... Vous hésitez ... Parlez, ma fille.

CÉCILE.

Je préférerois la retraite.

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez-vous dire ? Un couvent ?

CÉCILE.

Oui, mon pere : je ne vois que cet aſyle contre les peines que je crains.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous craignez des peines, & vous ne penſez pas à celles que vous me cauſeriez ? Vous m'abandonneriez ? Vous quitteriez la maiſon de votre pere, pour un cloître ? Non, ma fille, cela ne ſera point. Je reſpecte la vocation religieuſe, mais ce n'eſt pas la vôtre. La Nature, en vous accordant les qualités ſociales, ne vous deſtina point à l'inutilité..... Non, je n'aurai point donné la vie à un enfant, je ne l'aurai point élevé, je n'aurai point travaillé, ſans relâche, à aſſurer ſon bonheur, pour le laiſſer deſcendre, tout vif, dans le tombeau ; &, avec lui, mes eſpérances & celles de la ſociété trompées... Et qui la repeuplera de Citoyens vertueux, ſi les femmes les plus dignes d'être des meres de famille, s'y refuſent ?

CÉCILE.

Je vous ai dit, mon pere, que je ferois, en tout, votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne me parlez donc jamais de Couvent.

CÉCILE.

Mais j'ose espérer, que vous ne contraindrez pas votre fille à changer d'état; & que, du moins, il lui sera permis de passer des jours tranquilles & libres à côté de vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Si je ne considérois que moi, je pourrois approuver ce parti. Mais je dois vous ouvrir les yeux sur un tems où je ne serai plus.... Cécile, la Nature a ses vues; &, si vous regardez bien, vous verrez sa vengeance sur tous ceux qui les ont trompées: les hommes punis du célibat, par le vice; les femmes, par le mépris & par l'ennui..... Que cela soit ou non, l'âge avance, les charmes passent, les hommes s'éloignent, la mauvaise humeur prend: on perd ses parens, ses connoissances, ses amis. Une fille surannée n'a plus autour d'elle, que des indifférens qui la négligent, ou des ames intéressées qui comp-

tent ſes jours. Elle le ſent : elle s'en afflige ; elle vit ſans qu'on la conſole, & meurt ſans qu'on la pleure.

CÉCILE.

Cela eſt vrai. Mais eſt-il un état ſans peine ; & le mariage n'a-t-il pas les ſiennes ?

LE PERE DE FAMILLE.

Qui le ſçait mieux que moi ? Vous me l'apprenez tous les jours. Mais c'eſt un état que la Nature impoſe. C'eſt la vocation de tout ce qui reſpire ... Ma fille, celui qui compte ſur un bonheur ſans mélange, ne connoît, ni la vie de l'homme, ni les deſſeins du Ciel ſur lui ... Si le mariage expoſe à des peines cruelles, c'eſt auſſi la ſource des plaiſirs les plus doux. Où ſont les exemples de l'intérêt pur & ſincere, de la tendreſſe réelle, de la confiance intime, des ſecours continus, des ſatisfactions réciproques, des chagrins partagés, des ſoupirs entendus, des larmes confondues, ſi ce n'eſt dans le mariage ? Qu'eſt-ce que l'homme de bien préfére à ſa femme ? Qu'y a-t-il au monde qu'un pere aime plus que ſon enfant ? ... O lien ſacré des époux ! ſi je penſe à vous, mon ame s'échauffe & s'éleve. O noms tendres de fils & de fille ! je

ne vous prononçai jamais ſans treſſaillir, ſans être touché. Rien n'eſt plus doux à mon oreille ; rien n'eſt plus intéreſſant à mon cœur... Cécile, rappellez-vous la vie de votre mere : en eſt-il une plus douce, que celle d'une femme qui a employé ſa journée à remplir les devoirs d'épouſe attentive, de mere tendre, de maitreſſe compatiſſante ?... Quel ſujet de réflexions délicieuſes elle emporte en ſon cœur, le ſoir, quand elle ſe retire !

CÉCILE.

Oui, mon pere. Mais où ſont les femmes comme elle, & les époux comme vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Il en eſt, mon enfant ; & il ne tiendroit qu'à toi d'avoir le ſort qu'elle eut.

CÉCILE.

S'il ſuffiſoit de regarder autour de ſoi, d'écouter ſa raiſon & ſon cœur....

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile, vous baiſſez les yeux. Vous tremblez. Vous craignez de parler... Mon enfant, laiſſe-moi lire dans ton ame. Tu ne peux avoir de ſecret pour ton pere ; &, ſi j'avois perdu ta confiance, c'eſt en moi que j'en chercherois la raiſon.... Tu pleures....

CÉCILE.

Votre bonté m'afflige. Si vous pouviez me traiter plus févérement . . . .

LE PERE DE FAMILLE.

L'auriez-vous mérité? Votre cœur vous feroit-il un reproche?

CÉCILE.

Non, mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous donc?

CÉCILE.

Rien.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous me trompez, ma fille.

CÉCILE.

Je fuis accablée de votre tendreffe.... Je voudrois y répondre.

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile, auriez-vous diftingué quelqu'un? Aimeriez-vous?

CÉCILE.

Que je ferois à plaindre!

LE PERE DE FAMILLE.

Dites. Dis, mon enfant. Si tu ne me fup-

poſes pas une ſévérité que je ne connus jamais, tu n'auras pas une réſerve déplacée. Vous n'êtes plus un enfant. Comment blâmerois-je en vous un ſentiment que je fis naître dans le cœur de votre mere? O vous qui tenez ſa place dans ma maiſon, & qui me la repréſentez; imitez-la dans la franchiſe qu'elle eut avec celui qui lui avoit donné la vie, & qui voulut ſon bonheur & le mien...... Cécile, vous ne me répondez rien?

CÉCILE.

Le ſort de mon frere me fait trembler.

LE PERE DE FAMILLE.

Votre frere eſt un fou.

CÉCILE.

Peut-être ne me trouveriez-vous pas plus raiſonnable que lui.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne crains pas ce chagrin de Cécile. Sa prudence m'eſt connue; & je n'attends que l'aveu de ſon choix pour le confirmer.

(Cécile ſe taît. Le Pere de Famille attend un moment; puis il continue d'un ton ſérieux & même un peu chagrin.)

Il m'eût été doux d'apprendre vos ſentimens de vous-même; mais, de quelque ma-

niere que vous m'en inſtruiſiez, je ſerai ſatisfait. Que ce ſoit par la bouche de votre oncle, de votre frere ou de Germeuil, il n'importe... Germeuil eſt notre ami commun.... C'eſt un homme ſage & diſcret... Il a ma confiance... Il ne me paroît pas indigne de la vôtre.

CÉCILE.

C'eſt ainſi que j'en penſe.

LE PERE DE FAMILLE.

Je lui dois beaucoup. Il eſt tems que je m'acquitte avec lui.

CÉCILE.

Vos enfans ne mettront jamais de bornes, ni à votre autorité, ni à votre reconnoiſſance.... Juſqu'à préſent, il vous a honoré comme un pere, & vous l'avez traité comme un de vos enfans.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne ſçauriez-vous point ce que je pourrois faire pour lui?

CÉCILE.

Je crois qu'il faut le conſulter lui-même.... Peut-être a-t-il des idées.... Peut-être.... Quel conſeil pourrois-je vous donner?

LE PERE DE FAMILLE.

Le Commandeur m'a dit un mot.

CÉCILE, (*avec vivacité.*)

Ah! mon pere, n'en croyez rien. Vous connoiſſez mon oncle.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faudra donc que je quitte la vie, ſans avoir vu le bonheur d'aucun de mes enfans!.... Cécile!... Cruels enfans, que vous ai-je fait pour me déſoler?... J'ai perdu la confiance de ma fille. Mon fils s'eſt précipité dans des liens que je ne puis approuver, & qu'il faut que je rompe....

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

MONSIEUR, il y a deux femmes qui demandent à vous parler.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites entrer.

SCENE VIII.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE.

CÉCILE *se retire.*

LE PERE DE FAMILLE,
(*rappelle sa fille & lui dit tristement* :)

CÉCILE !

CÉCILE.

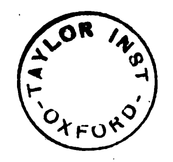
Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne m'aimez donc plus ?

(*Les femmes annoncées entrent, & Cécile sort avec un mouchoir sur les yeux.*)





SCENE

SCENE IX.

LE PERE DE FAMILLE, SOPHIE
Madame HÉBERT.

LE PERE DE FAMILLE,
(Appercevant Sophie à part, d'un ton triste, & avec l'air étonné :)

Il ne m'a point trompé. Quels charmes! Quelle modestie! Quelle douceur!.. Ah!...

Madame HÉBERT.

Monsieur, nous nous rendons à vos ordres.

LE PERE DE FAMILLE, *(à Sophie.)*

C'est vous, Mademoiselle, qui vous appellez Sophie?

(SOPHIE, *tremblante, troublée.*)

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE,
(à Madame Hébert.)

Madame, j'aurois un mot à dire à Mademoiselle : j'en ai entendu parler, & je m'y intéresse.

Madame HÉBERT *s'éloigne.*

SOPHIE,

(*toujours tremblante, la retenant par le bras.*)

Madame !

LE PERE DE FAMILLE.

Mademoiselle, remettez-vous. Je ne vous dirai rien qui puisse vous faire de la peine.

SOPHIE.

Hélas !

(*Madame* HÉBERT *va s'asseoir sur le fond de la salle : tire son ouvrage, & travaille.*)

LE PERE DE FAMILLE

(*Conduit Sophie à une chaise, & la fait asseoir à côté de lui.*)

D'où êtes-vous, Mademoiselle ?

SOPHIE.

Je suis d'une petite Ville de Province.

LE PERE DE FAMILLE.

Y a-t-il long-tems que vous êtes à Paris ?

SOPHIE.

Pas long-tems ; & plût au Ciel que je n'y fusse jamais venue !

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'y faites-vous ?

SOPHIE.

J'y gagne ma vie par mon travail.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous êtes bien jeune.

SOPHIE.

J'en aurai plus long-tems à souffrir.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous Monsieur votre Pere ?

SOPHIE.

Non, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Et votre mere ?

SOPHIE.

Le Ciel me l'a conservée : mais elle a eu tant de chagrins ; sa santé est si chancelante, & sa misere si grande ! .....

LE PERE DE FAMILLE.

Votre mere est donc bien pauvre ?

SOPHIE.

Bien pauvre : avec cela, il n'en est point au monde dont j'aimasse mieux être la fille.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous loue de ce sentiment. Vous paroissez bien née... Et qu'étoit votre pere ?

SOPHIE.

Mon pere fut un homme de bien. Il n'entendit jamais le malheureux, sans en avoir pitié. Il n'abandonna pas ses amis dans la peine, & il devint pauvre. Il eût beaucoup d'enfans de ma mere : nous demeurâmes tous sans ressources à sa mort . . . J'étois bien jeune alors . . . Je me souviens à peine de l'avoir vu . . . Ma mere fut obligée de me prendre entre ses bras, & de m'élever à la hauteur de son lit, pour l'embrasser . . . Je pleurois. Hélas! Je ne sentois pas tout ce que je perdois!

LE PERE DE FAMILLE, (*à part.*)

Elle me touche . . . (*Haut.*) Et qui est-ce qui vous a fait quitter la maison de vos parens & votre pays?

SOPHIE.

Je suis venue ici avec un de mes freres implorer l'assistance d'un parent, qui a été bien dur envers nous. Il m'avoit vue autrefois en Province. Il paroissoit avoir pris de l'affection pour moi; & ma mere avoit espéré qu'il s'en ressouviendroit. Mais il a fermé sa porte à mon frere, & il m'a fait dire de n'en pas approcher.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est devenu votre frere ?

SOPHIE.

Il s'est mis au service du Roi. Et moi je suis restée avec la personne que vous voyez, & qui a la bonté de me regarder comme son enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Elle ne paroît pas fort aisée.

SOPHIE.

Elle partage avec moi ce qu'elle a.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous n'avez plus entendu parler de ce parent ?

SOPHIE.

Pardonnez-moi, Monsieur. J'en ai reçu quelques secours. Mais de quoi cela sert-il à ma mere ?

LE PERE DE FAMILLE.

Votre mere vous a donc oubliée ?

SOPHIE.

Ma mere avoit fait un dernier effort pour nous envoyer à Paris. Hélas ! elle attendoit de ce voyage un succès plus heureux. Sans

cela, auroit-elle pu se résoudre à m'éloigner d'elle ? Depuis, elle n'a plus sçu comment me faire revenir. Elle me mande, cependant, qu'on doit me reprendre, & me ramener dans peu. Il faut que quelqu'un s'en soit chargé par pitié. Ho ! nous sommes bien à plaindre !

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous ne connoîtriez ici personne qui pût vous secourir ?

SOPHIE.

Personne.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous travaillez pour vivre ?

SOPHIE.

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous vivez seules ?

SOPHIE.

Seules.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais qu'est-ce qu'un jeune homme dont on m'a parlé, qui s'appelle *Sergi*, & qui demeure à côté de vous ?

SOPHIE.

C'eſt un malheureux, qui gagne ſon pain, comme nous; & qui a uni ſa miſere à la nôtre.

LE PERE DE FAMILLE.

Eſt-ce-là tout ce que vous en ſçavez?

SOPHIE.

Oui, Monſieur,

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien! Mademoiſelle; ce malheureux-là....

SOPHIE.

Vous le connoiſſez?

LE PERE DE FAMILLE.

Si je le connois!... C'eſt mon fils.

SOPHIE.	Madame HÉBERT.
Votre fils!	Sergi!

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Mademoiſelle.

SOPHIE, (*à part.*)

Ah! Sergi, vous m'avez trompée!

LE PERE DE FAMILLE.

Fille auſſi vertueuſe que belle, connoiſſez le danger que vous avez couru.

SOPHIE.

Sergi est votre fils!

LE PERE DE FAMILLE.

Il vous estime, vous aime; mais sa passion prépareroit votre malheur & le sien, si vous la nourrissiez.

SOPHIE.

Pourquoi suis-je venue dans cette Ville? Que ne m'en suis-je allée, lorsque mon cœur me le disoit?

LE PERE DE FAMILLE.

Il en est tems encore. Il faut aller retrouver une mere qui vous rappelle; & à qui votre séjour ici doit causer la plus grande inquiétude. Sophie, vous le voulez?

SOPHIE, (*à part*)

Ah! ma mere! Que vous dirai-je?

LE PERE DE FAMILLE,
(*à Madame Hébert.*)

Madame, vous la reconduirez; & j'aurai soin que vous ne regrettiez pas la peine que vous aurez prise.

Madame HÉBERT fait la révérence.

LE PERE DE FAMILLE, (*continuant, à Sophie.*)

Mais, Sophie, si je vous rends à votre mere, c'est à vous à me rendre mon fils. C'est à vous à lui apprendre ce que l'on doit à ses parens; vous le sçavez si bien!

SOPHIE, (*à part.*)

Ah Sergi! Pourquoi....

LE PERE DE FAMILLE.

Quelqu'honnêteté qu'il ait mis dans ses vues, vous l'en ferez rougir. Vous lui annoncerez votre départ; & vous lui ordonnerez de finir ma douleur, & le trouble de sa famille.

SOPHIE, (*à Madame Hébert.*)

Ma Bonne!...

Madame HÉBERT.

Mon enfant!...

SOPHIE, (*en s'appuyant sur elle.*)

Je me sens mourir....

Madame HÉBERT.

Monsieur, nous allons nous retirer, & attendre vos ordres.

SOPHIE, (*en se retirant.*)

Pauvre Sergi! Malheureuse Sophie!

(*Elle sort, appuyée sur Madame Hébert.*)

SCENE X.

LE PERE DE FAMILLE, *seul.*

O Loix du monde! O préjugés cruels!.. Il y a déja si peu de femmes pour un homme qui pense & qui sent! Pourquoi faut-il que le choix en soit encore si limité? Mais mon fils ne tardera pas à venir.... Secouons, s'il se peut, de mon ame, l'impression que cet enfant y a faite.... Lui représenterai-je, comme il me convient, ce qu'il se doit à lui-même, si mon cœur est d'accord avec le sien?

SCENE XI.

LE PERE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

St. ALBIN, (*en entrant, & avec vivacité.*)

Mon pere!

LE PERE DE FAMILLE (*se promene & garde le silence.*)

St.-ALBIN (*suit son pere, & d'un ton suppliant:*)

Mon pere!

LE PERE DE FAMILLE,

(*s'arrêtant, & d'un ton sérieux:*)

Mon fils, si vous n'êtes pas rentré en vous-même, si la raison n'a pas recouvré ses droits sur vous, ne venez pas aggraver vos torts & mon chagrin.

St.-ALBIN.

Vous m'en voyez pénétré. J'approche de vous en tremblant... Je serai tranquille & raisonnable... Oui, je le serai... Je me le suis promis.

LE PERE DE FAMILLE

(*continue de se promener.*)

St.-ALBIN,

(*s'approchant avec timidité, dit à son pere, d'une voix basse & tremblante:*)

Vous l'avez vue?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, je l'ai vue. Elle est belle, & je la crois sage. Mais qu'en prétendez-vous faire? Un amusement? Je ne le souffrirois pas. Votre femme? Elle ne vous convient pas.

St.-ALBIN, (*en se contenant:*)

Elle est belle, elle est sage; & elle ne me convient pas! Quelle est donc la femme qui me convient, mon pere?

LE PERE DE FAMILLE.

Celle qui, par son éducation, sa naissance, son état & sa fortune, peut assurer votre bonheur, & satisfaire à mes espérances.

St.-ALBIN.

Ainsi le mariage sera, pour moi, un lien d'intérêt & d'ambition? Mon pere, vous n'avez qu'un fils; ne le sacrifiez pas à des vues qui remplissent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête & sensible, qui m'aide à supporter les peines de la vie, & non une femme riche & titrée, qui les accroisse. Ah! souhaitez-moi la mort; & que le Ciel me l'accorde plutôt, qu'une femme comme il y en a tant!

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne vous en propose aucune; mais je ne permettrai jamais que vous soyez à celle à laquelle vous vous êtes follement attaché. Je pourrois user de mon autorité, & vous dire: Saint-Albin, cela me déplaît, cela ne

ſera pas ; n'y penſez plus. Mais je ne vous ai jamais rien demandé, ſans vous en montrer la raiſon. J'ai voulu que vous m'approuvaſſiez, en m'obéiſſant ; & je vais avoir la même condeſcendance. Modérez-vous ; & écoutez-moi.

Mon fils, il y aura bien-tôt vingt-ans, que je vous arroſai des premieres larmes que vous m'ayez fait répandre. Mon cœur s'épanouit en voyant en vous un ami que la nature me donnoit. Je vous reçus entre mes bras, du ſein de votre mere ; & vous élevant vers le Ciel, & mêlant ma voix à vos cris, je dis à Dieu : ô Dieu qui m'avez accordé cet enfant, ſi je manque aux ſoins que vous m'impoſez en ce jour, ou s'il ne doit pas y répondre, ne regardez point à la joie de ſa mere ; reprenez-le.

Voilà le vœu que je fis ſur vous & ſur moi. Il m'a toujours été préſent. Je ne vous ai point abandonné au ſoin du mercénaire. Je vous ai appris moi-même à parler, à penſer, à ſentir. A meſure que vous avanciez en âge, j'ai étudié vos penchans ; j'ai formé ſur eux le plan de votre éducation, & je l'ai ſuivi ſans relâche. Combien je me ſuis donné de peines pour vous en épargner ? J'ai reglé

votre ſort à venir ſur vos talens & ſur vos goûts. Je n'ai rien négligé pour que vous paruſſiez avec diſtinction. Et lorſque je touche au moment de recueillir le fruit de ma ſollicitude ; lorſque je me félicite d'avoir un fils qui répond à ſa naiſſance qui le deſtine, aux meilleurs partis, & à ſes qualités perſonnelles qui l'appellent aux grands emplois ; une paſſion inſenſée, la fantaiſie d'un inſtant aura tout détruit ; & je verrai ſes plus belles années perdues, ſon état manqué & mon attente trompée, & j'y conſentirai ! Vous l'êtes-vous promis ?

St.-ALBIN.

Que je ſuis malheureux !

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez un oncle qui vous aime & qui vous deſtine une fortune conſidérable ; un pere qui vous a conſacré ſa vie, & qui cherche à vous marquer en tout ſa tendreſſe ; un nom, des parens, des amis, les prétentions les plus flatteuſes & les mieux fondées ; & vous êtes malheureux ! Que vous faut-il encore ?

St.-ALBIN.

Sophie, le cœur de Sophie, & l'aveu de mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'osez-vous me proposer ? De partager votre folie & le blâme général qu'elle encourroit ? Quel exemple à donner aux peres & aux enfans ! Moi, j'autoriſérois, par une foibleſſe honteuſe, le déſordre de la ſociété, la confuſion du ſang & des rangs, la dégradation des familles !

St.-ALBIN.

Que je ſuis malheureux ! Si je n'ai pas celle que j'aime, un jour il faudra que je ſois à celle que je n'aimerai pas ; car je n'aimerai jamais que Sophie. Sans ceſſe j'en comparerai une autre avec elle. Cette autre ſera malheureuſe ; je le ſerai auſſi : vous le verrez, & vous en périrez de regret.

LE PERE DE FAMILLE.

J'aurai fait mon devoir, & malheur à vous ſi vous manquez au vôtre.

St.-ALBIN.

Mon pere, ne m'ôtez pas Sophie.

LE PERE DE FAMILLE.

Ceſſez de me la demander.

St.-ALBIN.

Cent fois vous m'avez dit qu'une femme

honnête étoit la faveur la plus grande que e Ciel pût accorder. Je l'ai trouvée, & c'est vous qui voulez m'en priver ! Mon pere, ne me l'ôtez pas. A présent qu'elle sait qui je suis, que ne doit-elle pas attendre de moi ? Saint-Albin sera-t-il moins généreux que Sergi ? Ne me l'ôtez pas. C'est elle qui a rappellé la vertu dans mon cœur : elle seule peut l'y conserver.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est-à-dire, que son exemple fera ce que le mien n'a pu faire ?

St.-ALBIN.

Mon pere !....

LE PERE DE FAMILLE.

Ecoutez, mon fils. Vous aimez Sophie ?

St.-ALBIN.

Si je l'aime !

LE PERE DE FAMILLE.

Ecoutez-moi, vous dis-je, & tremblez sur le sort que vous lui préparez. Un jour viendra que vous sentirez la valeur des sacrifices que vous lui aurez faits. Vous vous trouverez seul avec elle, sans état, sans fortune, sans considération ; l'ennui & le cha-

grin vous faisiront. Vous la haïrez ; vous l'accablerez de reproches. Sa patience & sa douceur acheveront de vous aigrir ; vous la haïrez davantage ; vous haïrez les enfans qu'elle vous aura donnés, & vous la ferez mourir de douleur.

St.-ALBIN.

Moi !

LE PERE DE FAMILLE.

Vous.

St.-ALBIN.

Jamais, jamais.

LE PERE DE FAMILLE.

La passion voit tout éternel, mais la nature humaine veut que tout finisse.

St.-ALBIN.

Je cesserois d'aimer Sophie ! Si j'en étois capable, j'ignorerois, je crois, si je vous aime.

LE PERE DE FAMILLE.

Voulez-vous le savoir & me le prouver ? Faites ce que je vous demande.

St.-ALBIN.

Je le voudrois en vain. Je ne puis. Je suis entraîné. Mon pere, je ne puis.

LE PERE DE FAMILLE.

Insensé, vous voulez être pere ! En connoissez-vous les devoirs ? Si vous les connoissiez, permettriez-vous à votre fils ce que vous attendez de moi ?

St.-ALBIN.

Ah ! si j'osois répondre.....

LE PERE DE FAMILLE.

Répondez.

St.-ALBIN.

Vous me le permettez ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous l'ordonne.

St.-ALBIN.

Lorsque vous voulûtes ma mere; lorsque toute la famille se souleva contre vous; lorsque votre pere vous appella enfant ingrat, & que vous l'appellâtes au fond de votre ame pere cruel, qui de vous deux avoit raison ? Ma mere étoit vertueuse & belle comme Sophie; elle étoit sans fortune comme Sophie; vous l'aimiez comme j'aime Sophie. Souffrîtes-vous qu'on vous l'arrachât, mon pere ? & n'ai-je pas un cœur aussi ?

LE PERE DE FAMILLE.

J'avois des ressources, & votre mere avoit de la naissance.

St.-ALBIN.

Qui sait encore ce qu'est Sophie ?

LE PERE DE FAMILLE.

Chimere.

St.-ALBIN.

Des ressources ! L'amour, l'indigence m'en fourniront.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez les maux qui vous attendent.

St.-ALBIN.

Ne la point avoir, est le seul que je redoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez de perdre ma tendresse.

St.-ALBIN.

Je la recouvrerai.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui vous l'a dit ?

St.-ALBIN.

Vous verrez couler les pleurs de Sophie.

j'embrasserai vos genoux ; mes enfans vous tendront leurs bras innocens, & vous ne les repousserez pas.

LE PERE DE FAMILLE, (*à part.*)

Il me connoît trop bien....

(*Après une petite pause, il prend l'air & le ton le plus sévere, & dit :*)

Mon fils, je vois que je vous parle en vain ; que la raison n'a plus d'accès auprès de vous, & que le moyen dont je craignis toujours d'user, est le seul qui me reste. J'en userai, puisque vous m'y forcez. Quittez vos projets : je le veux, & je vous l'ordonne par toute l'autorité qu'un pere a sur ses enfans.

St.-ALBIN, (*avec un emportement sourd.*)

L'autorité, l'autorité ! Ils n'ont que ce mot.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous oubliez qui je suis & à qui vous parlez. Taisez-vous, ou craignez d'attirer sur vous la marque la plus terrible du courroux des peres.

St.-ALBIN.

Des peres ! Des peres ! Il n'y en a point... Il n'y a que des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

O Ciel !

St.-ALBIN.

Oui, des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous de moi, enfant ingrat & dénaturé. Je vous donne ma malédiction. Allez loin de moi.

St.-ALBIN *va pour sortir.*

LE PERE DE FAMILLE,

(*lui laisse à peine faire quelques pas, court après lui, & lui dit :*)

Où vas-tu malheureux ?

St.-ALBIN,

(*accourant aux pieds de son pere.*)

Mon pere !

LE PERE DE FAMILLE,

(*se jette dans un fauteuil.*)

Moi, votre pere ? Vous, mon fils ? Je ne vous suis plus rien. Je ne vous ai jamais rien été. Vous empoisonnez ma vie. Vous souhaitez ma mort. Eh ! pourquoi a-t-elle été si long-tems différée ? Que ne suis-je à côté de ta mere ? Elle n'est plus, & mes jours malheureux ont été prolongés.

St.-ALBIN.

Mon pere!

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous. Cachez-moi vos larmes. Vous déchirez mon cœur, & je ne puis vous en chasser.

SCENE XII.

LE PERE DE FAMILLE, St.-ALBIN, LE COMMANDEUR.

(Le Commandeur entre. Saint-Albin, qui étoit aux genoux de son pere, se leve; & le Pere de Famille reste dans son fauteuil, la tête penchée sur ses mains, comme un homme désolé.)

LE COMMANDEUR,

(En montrant le Pere de Famille à St.-Albin, qui se promene sans écouter.)

TIENS; regarde. Vois dans quel état tu le mets! Je lui avois prédit que tu le ferois mourir de douleur; & tu vérifies ma prédiction.

(Pendant que le Commandeur parle, le Pere

de Famille se leve & s'en va. St.-Albin se dispose à le suivre.)

LE PERE DE FAMILLE, *(en se retournant vers son fils.)*

Où allez-vous ? Ecoutez votre Oncle. Je vous l'ordonne.

SCENE XIII.

St.-ALBIN, LE COMMANDEUR.

St.-ALBIN.

PARLEZ donc, Monsieur ; je vous écoute... Si c'est un malheur que d'aimer Sophie, il est arrivé, & je n'y sais plus de remede.... Si on me la refuse, qu'on m'apprenne à l'oublier..... L'oublier ! Qui ? Moi ! Je le pourrois ! Je le voudrois ! Que la malédiction de mon pere s'accomplisse sur moi, si jamais j'en ai la pensée !

LE COMMANDEUR.

Qu'est-ce qu'on te demande ? De laisser là une créature que tu n'aurois jamais dû regarder qu'en passant ; qui est sans bien, sans

parens, sans aveu; qui vient de je ne sais où, qui appartient à je ne sais qui, & qui vit je ne sais comment. On a de ces filles-là; il y a des fous qui se ruinent pour elles: mais épouser! épouser!

St.-ALBIN, (*avec vivacité.*)

Monsieur le Commandeur!...

LE COMMANDEUR.

Elle te plaît? Eh bien! garde-la. Je t'aime autant celle-là qu'une autre. Mais laisse-nous espérer la fin de cette intrigue, quand il en sera tems.

St.-ALBIN *veut sortir.*

LE COMMANDEUR.

Où vas-tu?

St.-ALBIN.

Je m'en vais.

LE COMMANDEUR, (*l'arrêtant.*)

As-tu oublié que je te parle au nom de ton pere?

St.-ALBIN.

Eh bien! Monsieur, dites. Déchirez-moi: désespérez-moi. Je n'ai qu'un mot à répondre. Sophie sera ma femme.

LE

LE COMMANDEUR.

Ta femme ?

St.-ALBIN.

Oui, ma femme.

LE COMMANDEUR.

Une fille de rien !

St.-ALBIN.

Qui m'a appris à mépriser tout ce qui vous enchaîne & vous avilit.

LE COMMANDEUR.

N'as-tu pas de honte ?

St.-ALBIN.

De la honte ?

LE COMMANDEUR.

Toi, fils de Monsieur d'Orbesson ! neveu du Commandeur d'Auvilé !

St.-ALBIN.

Moi, fils de Monsieur d'Orbesson, & votre neveu.

LE COMMANDEUR.

Voilà donc les fruits de cette éducation merveilleuse dont ton pere étoit si vain ! Le voilà, ce modele de tous les jeunes gens de

la Cour & de la Ville!... Mais tu te crois riche, peut-être?

St.-ALBIN.

Non.

LE COMMANDEUR.

Sais-tu ce qui te revient du bien de ta mere?

St.-ALBIN.

Je n'y ai jamais pensé, & je ne veux pas le sçavoir.

LE COMMANDEUR.

Ecoute. C'étoit la plus jeune de six enfans que nous étions, & cela dans une Province où l'on ne donne rien aux filles. Ton pere, qui ne fut pas plus sensé que toi, s'en entêta & la prit. Mille écus de rente à partager avec ta sœur. C'est quinze cents francs pour chacun : voilà toute votre fortune.

St.-ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente?

LE COMMANDEUR.

Tant qu'elles peuvent s'étendre.

St.-ALBIN.

Ah! Sophie, vous n'habiterez plus sous

un toît ! Vous ne ſentirez plus les atteintes de la miſere. J'ai quinze cents livres de rente !

LE COMMANDEUR.

Mais tu peux en attendre vingt-cinq mille de ton pere, & preſque le double de moi. Saint-Albin, on fait des folies : mais on n'en fait pas de plus cheres.

St.-ALBIN.

Et que m'importe la richeſſe, ſi je n'ai pas celle avec qui je la voudrois partager ?

LE COMMANDEUR.

Inſenſé !

St.-ALBIN.

Je ſais. C'eſt ainſi qu'on appelle ceux qui préférent à tout une femme jeune, vertueuſe & belle, & je fais gloire d'être à la tête de ces fous-là.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

St.-ALBIN.

Je mangeois du pain, je buvois de l'eau à côté d'elle, & j'étois heureux.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

St.-ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Que feras-tu ?

St.-ALBIN.

Elle fera nourrie, logée, vêtue, & nous vivrons.

LE COMMANDEUR.

Comme des gueux.

St.-ALBIN.

Soit.

LE COMMANDEUR.

Cela aura pere, mere, freres, sœurs; & tu épouferas tout cela.

St.-ALBIN.

J'y fuis réfolu.

LE COMMANDEUR.

Je t'attends aux enfans.

St.-ALBIN.

Alors je m'adrefferai à toutes les ames fenfibles. On me verra. On verra la compagne de mon infortune. Je dirai mon nom, & je trouverai du fecours.

LE COMMANDEUR.

Tu connois bien les hommes !

St.-ALBIN.

Vous les croyez méchans.

LE COMMANDEUR.

Et j'ai tort !

St.-ALBIN.

Tort ou raiſon ; il me reſtera deux appuis avec leſquels je peux défier l'univers, l'amour qui fait entreprendre, & la fierté qui fait ſupporter... On n'entend tant de plaintes dans le monde, que parce que le pauvre eſt ſans courage... & que le riche eſt ſans humanité...

LE COMMANDEUR.

J'entends... Eh bien ! aies-la, ta Sophie. Foule aux pieds la volonté de ton pere, les loix de la décence, les bienſéances de ton état. Ruine-toi. Avilis-toi. Je ne m'y oppoſe plus. Tu ſerviras d'exemple à tous les enfans qui ferment l'oreille à la voix de la raiſon, qui ſe précipitent dans des engagemens honteux, qui affligent leurs parens, & qui déshonorent leur nom. Tu l'auras, ta Sophie, puiſque tu l'as voulu ; mais tu n'auras pas de-

pain à lui donner, ni à ses enfans qui viendront en demander à ma porte.

St.-ALBIN.

C'est ce que vous craignez.

LE COMMANDEUR.

Ne suis-je pas bien à plaindre?... Je me suis privé de tout, pendant quarante ans. J'aurois pu me marier, & je me suis refusé cette consolation. J'ai perdu de vue les miens, pour m'attacher à ceux-ci. M'en voilà bien récompensé!... Que dira-t-on dans le monde?... Voilà qui sera fait : je n'oserai plus me montrer; ou, si je parois quelque part, & que l'on demande : » Qui est ce vieux homme-là qui » a l'air si chagrin? on répondra tout bas : » C'est le Commandeur d'Auvilé..... L'on- » cle de ce jeune fou qui a épousé?... Oui...». Ensuite on se parlera à l'oreille. On me regardera. La honte & le dépit me saisiront. Je me leverai. Je prendrai ma canne, & je m'en irai. Non; je voudrais, pour tout ce que je possede, lorsque que tu gravissois, au dernier siége, le long des murs, que quelque ennemi, d'un bon coup de bayonnete, t'eût envoyé dans le fossé, & que tu y fusses demeuré enseveli avec les autres. Du moins on auroit dit: » C'est

» dommage ; c'étoit un sujet ». Non ; il est inoui qu'il y ait jamais eu un pareil mariage dans une famille.

St.-ALBIN.

Ce sera le premier.

LE COMMANDEUR.

Et je le souffrirai ?

St.-ALBIN.

S'il vous plaît.

LE COMMANDEUR.

Tu le crois ?

St.-ALBIN.

Assurément.

LE COMMANDEUR.

Allons, nous verrons.

St.-ALBIN.

Tout est vu.



SCENE XIV.

SAINT-ALBIN, SOPHIE, Madame HÉBERT.

(Tandis que St.-Albin continue comme s'il étoit seul, Sophie & sa Bonne s'avancent & parlent dans les intervalles du monologue de St.-Albin).

St.-ALBIN,

(Après une pause, en se promenant & rêvant).

OUI, tout est vu... Ils ont conjuré contre moi... Je le sens...

SOPHIE.

(D'un ton doux & plaintif, à sa Bonne).
On le veut... Allons, ma Bonne.

St.-ALBIN (*de même*).

C'est pour la premiere fois que mon pere est d'accord avec cet oncle cruel.

SOPHIE (*en soupirant*).

Ah ! quel moment !

Madame HÉBERT.

Il est vrai, mon enfant.

SOPHIE (*de même*).

Mon cœur se trouble.

St.-ALBIN (*de même*).

Ne perdons point de tems. Il faut l'aller trouver.

SOPHIE (*appercevant St.-Albin*).

Le voilà, ma Bonne. C'est lui.

St.-ALBIN (*allant à Sophie*).

Oui, Sophie, oui, c'est moi. Je suis Sergi.

SOPHIE (*en sanglottant*).

Non, vous ne l'êtes pas...

(*Elle se retourne vers Madame Hébert*).

Que je suis malheureuse!

St.-ALBIN.

Sophie, ne craignez rien. Sergi vous aimoit; St.-Albin vous adore; & vous voyez l'homme le plus vrai & l'amant le plus passionné.

SOPHIE (*soupire profondément*).

Hélas!

St.-ALBIN.

Croyez que Sergi ne peut vivre, ne veut vivre que pour vous.

SOPHIE.

Je le crois; mais à quoi cela sert-il?

St.-ALBIN.

Dites un mot.

SOPHIE.

Quel mot?

St.-ALBIN.

Que vous m'aimez. Sophie, m'aimez-vous?

SOPHIE (*soupirant profondément*).

Ah! si je ne vous aimois pas! ...

St.-ALBIN.

Donnez-moi donc votre main. Recevez la mienne, & le serment que je fais ici, à la face du Ciel & de cette honnête femme qui vous a servi de mere, de n'être jamais qu'à vous.

SOPHIE.

Hélas! vous savez qu'une fille bien née ne reçoit & ne fait de sermens qu'aux pieds des Autels... Et ce n'est pas moi que vous y conduirez.... Ah Sergi! c'est à présent que je sens la distance qui nous sépare.

St.-ALBIN (*avec violence*).

Sophie, & vous aussi?

SOPHIE.

Abandonnez-moi à ma destinée, & rendez le repos à un pere qui vous aime.

St.-ALBIN.

Ce n'est pas vous qui parlez; c'est lui. Je le reconnois cet homme dur & cruel.

SOPHIE.

Il ne l'est point. Il vous aime.

St.-ALBIN.

Il m'a maudit. Il m'a chassé. Il ne lui restoit plus qu'à se servir de vous pour m'arracher la vie.

SOPHIE.

Vivez, Sergi.

St.-ALBIN.

Jurez donc que vous serez à moi malgré lui.

SOPHIE.

Moi, Sergi! Ravir un fils à son pere!... J'entrerois dans une famille qui me rejette!

St.-ALBIN.

Et que vous importe mon pere, mon oncle, ma sœur, & toute ma famille, si vous m'aimez?

SOPHIE.

Vous avez une sœur ?

St.-ALBIN.

Oui, Sophie.

SOPHIE.

Qu'elle est heureuse !

St.-ALBIN.

Vous me désesperez.

SOPHIE.

J'obéis à vos parens. Puisse le Ciel vous accorder un jour une épouse qui soit digne de vous & qui vous aime autant que Sophie !

St.-ALBIN

Et vous le souhaitez ?

SOPHIE.

Je le dois.

St.-ALBIN.

Malheur, malheur à qui vous a connue, & qui peut être heureux sans vous !

SOPHIE.

Vous le serez. Vous jouirez de toutes les bénédictions promises aux enfans qui respecteront la volonté de leurs parens. J'emporterai celles de votre pere. Je retournerai seule

à ma misère, & vous vous ressouviendrez de moi.

St.-ALBIN.

Je mourrai de douleur, & vous l'aurez voulu... (*En la regardant tristement*). Sophie...

SOPHIE.

Je ressens toute la peine que je vous cause.

St.-ALBIN (*la regardant encore*).

Sophie....

SOPHIE (*à Madame Hébert, en sanglottant*).

O ma Bonne, que ses larmes me font de mal!... Sergi, n'opprimez pas mon ame foible.. J'en ai assez de ma douleur... (*Elle se couvre les yeux de ses mains*). Adieu, Sergi. (*Elle s'éloigne*).

St.-ALBIN.

Non, non... Je ne le puis... Madame Hébert, retenez-la... Ayez pitié de nous.

Madame HÉBERT.

Pauvre Sergi!

St.-ALBIN (*à Sophie*).

Vous ne vous éloignerez pas... J'irai... Je vous suivrai... Sophie, arrêtez.. (*Il se jette à ses genoux*). Ce n'est ni par vous, ni par

moi que je vous conjure... c'est au nom de ces parens cruels... Si je vous perds, je ne pourrai ni les voir, ni les entendre, ni les souffrir... Voulez-vous que je les haïsse ?

SOPHIE.

Aimez vos parens. Obéïssez-leur. Oubliez-moi. Ne me suivez pas ; je vous le défends. (*Elle sort avec Madame Hébert*).

SCENE XV.

SAINT-ALBIN *seul.*

(*Il marche. Il se plaint. Il se désespere. Il nomme Sophie par intervalles. Ensuite il s'appuie sur le dos d'un fauteuil, les yeux couverts de ses mains*).



SCENE XVI.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL.

(Pendant qu'il est dans cette situation, Cécile & Germeuil entrent).

GERMEUIL *s'arrêtant sur le fond, & regardant tristement St.-Albin, dit à Cécile :*

Le voilà, le malheureux ! Il est accablé, & il ignore que, dans ce moment... Que je le plains ! Mademoiselle, parlez-lui.

CÉCILE.

St.-Albin !

St.-ALBIN,

(Qui ne les voit point, mais qui les entend approcher, leur crie, sans les regarder):

Qui que vous soyez, allez retrouver les barbares qui vous envoient. Retirez-vous.

CÉCILE.

Mon frere, c'est moi ; c'est Cécile qui connoît votre peine, & qui vient à vous.

St.-ALBIN (*toujours dans la même position*).

Retirez-vous.

CÉCILE.

Je m'en irai, si je vous afflige.

St.-ALBIN.

Vous m'affligez. Vous m'affligez.

CÉCILE *s'en va.*

St.-ALBIN (*rappelle sa sœur d'une voix foible & douloureuse*).

Cécile !

CÉCILE (*s'approchant de son frere*).

Mon frere !

St.-ALBIN,

(*La prenant par la main, sans changer de situation & sans la regarder*).

Elle m'aimoit. Ils me l'ont ôtée. Elle me fuit.

GERMEUIL (*à lui-meme*).

Plût au ciel !

St.-ALBIN.

J'ai tout perdu, ma sœur. J'ai tout perdu.

CÉCILE.

Il vous reste une sœur, un ami.

St.-ALBIN (*se relevant avec vivacité*).

Où est Germeuil ?

CÉCILE.

Le voilà.

St.-ALBIN

(se promene un moment en silence, puis il dit:)

Ma sœur, laissez-nous.

CÉCILE

(Parle bas à Germeuil & sort).

St.-ALBIN,

(En se promenant & à plusieurs reprises.)

Oui... C'est le seul parti qui me reste... & j'y suis résolu.



SCENE XVII.

SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

St.-ALBIN.

Germeuil, personne ne nous entend ?

GERMEUIL.

Qu'avez-vous à me dire ?

St.-ALBIN.

J'aime Sophie ; j'en suis aimé. Vous aimez Cécile, & Cécile vous aime.

GERMEUIL.

Moi, votre sœur !

St.-ALBIN.

Vous, ma sœur. Mais la même persécution qu'on me fait vous attend ; &, si vous avez du courage, nous irons, Sophie, Cécile, vous & moi, chercher le bonheur loin de ceux qui nous entourent & nous tyrannisent.

GERMEUIL.

Qu'ai-je entendu ? . . Il ne me manquoit

que cette confidence!... Qu'osez-vous entreprendre, & que me conseillez-vous? C'est ainsi que je reconnoîtrois les bienfaits dont votre pere m'a comblé depuis que je respire! Pour prix de sa tendresse, je remplirois son ame de douleur, & je l'enverrois au tombeau en maudissant le jour qu'il me reçut chez lui!

St.-ALBIN.

Vous avez des scrupules, n'en parlons plus.

GERMEUIL.

L'action que vous me proposez, & celle que vous avez résolue, sont deux crimes....

(*Avec vivacité*).

Saint-Albin, abandonnez votre projet.... Vous avez encouru la disgrace de votre pere, & vous allez la mériter; attirer sur vous le blâme public; vous exposer à la poursuite des loix; désespérer celle que vous aimez... Quelles peines vous vous préparez!.. Quel trouble vous me causez!...

St.-ALBIN.

Si je ne peux compter sur votre secours, épargnez-moi vos conseils.

GERMEUIL.

Vous vous perdez.

St.-ALBIN.

Le ſort en eſt jetté.

GERMEUIL.

Vous me perdez moi-même : vous me perdez... Que dirai-je à votre pere, lorſqu'il m'apportera ſa douleur ?.. à votre oncle ?.. Oncle cruel ! Neveu plus cruel encore !... Avez-vous dû me confier vos deſſeins ?.. Que ſuis-je venu chercher ici ?.. Pourquoi vous ai-je vu ?..

St.-ALBIN.

Adieu, Germeuil. Embraſſez-moi. Je compte ſur votre diſcrétion.

GERMEUIL.

Où courez-vous ?

St.-ALBIN.

M'aſſurer le ſeul bien dont je faſſe cas, & m'éloigner d'ici pour jamais.



SCENE XVIII.

GERMEUIL *seul.*

LE sort m'en veut-il assez! Le voilà résolu d'enlever sa maitresse; & il ignore qu'au même instant son oncle travaille à le faire enfermer... Je deviens, coup sur coup, leur confident & leur complice... Quelle situation est la mienne! Encore si je pouvois m'ouvrir au pere respectable... Mais ils ont exigé le secret.... Y manquer, je ne le puis ni ne le dois... Voilà ce que le Commandeur a vu lorsqu'il s'est adressé à moi, à moi qu'il déteste, pour l'exécution de l'ordre injuste qu'il sollicite... En me présentant sa fortune & sa niéce, deux appas auxquels il n'imagine pas qu'on résiste, son but est de m'embarquer dans un complot qui me perde... Si son neveu le prévient, autres dangers... Mais Cécile sait tout; elle connoît mon innocence... Eh! que servira son témoignage contre le cri de la famille entiere qui se soulevera contre moi?.... Dans quels embarras ils m'ont précipité, le neveu par indiscrétion, l'oncle par

méchanceté !... Et toi, malheureuse innocente dont les intérêts ne touchent personne, qui te sauvera de deux hommes violens qui ont également résolu ta ruine ? .. L'un m'attend pour la consommer, l'autre y court ; & je n'ai qu'un instant... Ne le perdons pas... Emparons-nous d'abord de l'ordre. Je m'expose, je le sais ; mais il faut faire son devoir, & fermer les yeux sur le reste.

FIN DU SECOND ACTE.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERMEUIL, CÉCILE.

GERMEUIL (*d'un ton suppliant*).

Mademoiselle,

CÉCILE.

Laissez-moi : qu'osez vous me demander ? Je recevrois la maitresse de mon frere chez moi ! chez moi ! dans mon appartement ! dans la maison de mon pere ! Laissez-moi, vous dis-je ; je ne veux pas vous entendre.

GERMEUIL.

C'est le seul asyle qui lui reste, & le seul qu'elle puisse accepter.

CÉCILE.

Non, non, non.

GERMEUIL.

Je ne vous demande qu'un instant ; que je

puiſſe regarder autour de moi, me reconnoître.

CÉCILE.

Non, non... Une inconnue!

GERMEUIL.

Une infortunée, à qui vous ne pourriez refuſer de la commiſération, ſi vous la voyiez.

CÉCILE.

Que diroit mon pere?

GERMEUIL.

Le reſpecté-je moins que vous? Craindrois-je moins de l'offenſer?

CÉCILE.

Et le Commandeur?

GERMEUIL.

C'eſt un homme barbare.

CÉCILE.

Vous êtes la cauſe de toutes mes peines.

GERMEUIL.

Dans cette conjoncture difficile, c'eſt votre frere, c'eſt votre oncle que je vous prie de conſidérer; épargnez-leur à chacun une action odieuſe.

CÉCILE.

La maitreſſe de mon frere! Une inconnue!..

Non,

Non, Monsieur : mon cœur me dit que cela est mal, & il ne m'a jamais trompée. Ne m'en parlez plus. Je tremble qu'on ne nous écoute.

GERMEUIL.

Ne craignez rien. Votre pere est tout à sa douleur ; le Commandeur & votre frere à leurs projets. Les gens sont écartés. J'ai pressenti votre répugnance...

CÉCILE.

Qu'avez-vous fait !

GERMEUIL.

Le moment m'a paru favorable, & je l'ai introduite ici. Elle y est. La voilà. Renvoyez-la, Mademoiselle.

CÉCILE.

Germeuil, qu'avez vous fait !



SCENE II.

GERMEUIL, CÉCILE, SOPHIE.

(SOPHIE *entre sur la scène comme une troublée. Elle ne voit point; elle n'entend point; elle ne sait où elle est.* CÉCILE, *de son côté, est dans une agitation extrême*).

SOPHIE.

JE ne sais où je suis... Je ne sais où je vais... Il me semble que je marche dans les ténèbres... Ne rencontrerai-je personne qui me conduise?... O ciel! ne m'abandonnez pas.

GERMEUIL (*l'appelle*).

Mademoiselle, Mademoiselle!

SOPHIE.

Qui est-ce qui m'appelle?

GERMEUIL.

C'est moi, Mademoiselle, c'est moi.

SOPHIE.

Qui êtes-vous? Où êtes vous? Qui que

vous soyez, secourez moi... sauvez moi....

GERMEUIL (*va la prendre par la main, & lui dit :*)

Venez... mon enfant... Par ici.

SOPHIE (*fait quelques pas, & tombe sur ses genoux*).

Je ne puis... La force m'abandonne... Je succombe...

CÉCILE.

O ciel ! (*A Germeuil.*) Appellez. Eh ! non, n'appellez pas.

GERMEUIL & CÉCILE

(*Relevent Sophie & la mettent sur un fauteuil.*)

SOPHIE,

(*les yeux fermés & comme dans le délire de la défaillance.*)

Les cruels !...... Que leur ai-je fait ?

(*Elle regarde autour d'elle avec toutes les marques de l'effroi.*)

GERMEUIL.

Rassurez-vous ; je suis l'ami de Saint-Albin, & Mademoiselle est sa sœur.

SOPHIE, (*après un moment de silence.*)

Mademoiselle, que vous dirai-je ? Voyez

ma peine. Elle eſt au-deſſus de mes forces... Je ſuis à vos pieds. (*Elle ſe jette aux genoux de Cécile.*)

CÉCILE *fait raſſeoir Sophie.*

SOPHIE.

Je ſuis une infortunée qui cherche un aſyle..... C'eſt votre oncle & votre frere que je fuis...... Votre oncle, que je ne connois pas, & que je n'ai jamais offenſé: votre frere.... Ah! ce n'eſt pas de lui que j'attendois mon chagrin!..... Que vais-je devenir, ſi vous m'abandonnez?..... Ils accompliront ſur moi leurs deſſeins...... Secourez-moi, ſauvez-moi...... Sauvez-moi d'eux. Sauvez-moi de moi-même. Ils ne ſavent pas ce que peut oſer celle qui craint le déshonneur, & qu'on réduit à la néceſſité de haïr la vie.... Je n'ai pas cherché mon malheur, & je n'ai rien à me reprocher.... Je travaillois; je vivois tranquille.... Les jours de la douleur ſont venus. Ce ſont vos parens qui les ont amenés ſur moi, & je pleurerai toute ma vie, parce qu'ils m'ont connue.

CÉCILE.

Qu'elle me peine!...... O que ceux qui peuvent la tourmenter ſont méchans!

(Ici la pitié succede à l'agitation dans le cœur de Cécile. Elle se penche sur le dos d'un fauteuil du côté de Sophie, & celle-ci continue.)

SOPHIE.

J'ai une mere qui m'aime . . . . Comment reparoîtrois-je devant elle ? . . . . Mademoiselle, conservez une fille à sa mere ; je vous en conjure par la vôtre, si vous l'avez encore. . . . Je ne peux rien ; mais il est un Être qui peut tout, & devant lequel les œuvres de la commisération ne sont pas perdues. . . . Mademoiselle ! *(Elle se jette aux genoux de Cécile.)*

CÉCILE

(s'approche d'elle, & lui tend les mains.)

Levez-vous.

GERMEUIL *(à Cécile.)*

Vos yeux se remplissent de larmes. Son malheur vous a touchée.

CÉCILE *(à Germeuil.)*

Qu'avez-vous fait !

SOPHIE.

Dieu soit loué ; tous les cœurs ne sont pas endurcis.

CÉCILE (*à Sophie.*)

Je connois le mien. Je ne voulois ni vous voir, ni vous entendre..... Enfant aimable & malheureux, comment vous nommez-vous?

SOPHIE.

Sophie.

CÉCILE (*en l'embrassant.*)

Sophie, venez.

GERMEUIL

(*Se jette aux genoux de Cécile, & lui prend une main qu'il baise sans parler.*)

CÉCILE.

Que me demandez-vous encore? Ne fais-je pas tout ce que vous voulez?

GERMEUIL (*en se relevant, à part.*)

Imprudent!... Qu'allois-je lui dire?....



SCÈNE III.

Mlle. CLAIRET, SOPHIE, CÉCILE, GERMEUIL.

(CÉCILE *ouvre la porte de sa chambre, appelle Mlle. Clairet, lui remet Sophie & lui parle à l'oreille.*)

Mlle. CLAIRET (*à Cécile.*)

J'ENTENDS, Mademoiselle. Reposez-vous sur moi.

SCENE VI.

GERMEUIL, CÉCILE.

CÉCILE,
(*après un moment de silence, avec chagrin.*)

ME voilà, graces à vous, à la merci de mes gens.

GERMEUIL.

Je ne vous ai demandé qu'un instant pour

lui trouver un asyle. Quel mérite y auroit-il à faire le bien, s'il n'y avoit aucun inconvénient ? . .

CÉCILE.

Que les hommes sont dangereux ! . . . . . Eloignez-vous . . . . . Vous vous en allez, je crois.

GERMEUIL.

Je vous obéis.

CÉCILE.

Fort bien ! Après m'avoir mise dans la position la plus cruelle, il ne vous reste plus qu'à m'y laisser. Allez, Monsieur, allez.

GERMEUIL.

Que je suis malheureux !

CÉCILE.

Vous vous plaignez, je crois ?

GERMEUIL.

Je ne fais rien qui ne vous déplaise.

CÉCILE.

Vous m'impatientez . . . . . Songez que je suis dans un trouble qui ne me laissera rien prévoir, rien prévenir. Comment oserai-je lever les yeux devant mon pere ? S'il s'apper-

çoit de mon embarras & qu'il m'interroge, je ne mentirai pas. Savez-vous qu'il ne faut qu'un mot inconsidéré pour éclairer un homme tel que le Commandeur? ..... Et mon frere! .... Je redoute d'avance le spectacle de sa douleur. Que va-t-il devenir, lorsqu'il ne trouvera plus Sophie? .... Monsieur, ne me quittez pas un moment, si vous ne voulez pas que tout se découvre ... Mais on vient. Allez ... Restez .... Non; retirez-vous .....

SCENE V.

CÉCILE (*seule.*)

CIEL! dans quel état je suis!



SCENE VI.

CÉCILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR (*à sa maniere.*)

CÉCILE, te voilà seule?

CÉCILE (*d'une voix altérée.*)

Oui, mon cher oncle. C'est assez mon goût.

LE COMMANDEUR.

Je te croyois avec l'ami.

CÉCILE.

Qui, l'ami?

LE COMMANDEUR.

Eh! Germeuil.

CÉCILE.

Il vient de sortir.

LE COMMANDEUR.

Que te disoit-il? Que lui disois-tu?

CÉCILE.

Des choses déplaisantes, comme c'est sa coutume.

LE COMMANDEUR.

Je ne vous conçois pas. Vous ne pouvez vous accorder un moment : cela me fâche. Il a de l'esprit, des talens, des connoissances, des mœurs dont je fais grand cas. Point de fortune à la vérité ; mais de la naissance. Je l'estime ; & je lui ai conseillé de penser à toi.

CÉCILE.

Qu'appellez-vous, penser à moi ?

LE COMMANDEUR.

Cela s'entend. Tu n'as pas résolu de rester fille apparemment ?

CÉCILE.

Pardonnez-moi, Monsieur ; c'est mon projet.

LE COMMANDEUR.

Cécile, veux-tu que je te parle à cœur ouvert ? Je suis entiérement détaché de ton frere : c'est une ame dure, un esprit intraitable ; & il vient, encore tout-à-l'heure, d'en user avec moi d'une maniere indigne, & que je ne lui pardonnerai de ma vie..... Il peut à présent courir, tant qu'il voudra, après la créature dont il s'est entêté, je ne

m'en ſoucie plus .... On ſe laſſe à la fin d'être bon ..... Toute ma tendreſſe s'eſt retirée ſur toi, ma chere niéce .... Si tu voulois un peu ton bonheur, celui de ton pere & le mien ....

CÉCILE.

Vous devez le ſuppoſer.

LE COMMANDEUR.

Mais tu ne me demandes pas ce qu'il faudroit faire ?

CÉCILE.

Vous ne me le laiſſerez pas ignorer.

LE COMMANDEUR.

Tu as raiſon. Eh bien ! il faudroit te rapprocher de Germeuil. C'eſt un mariage auquel ton pere ne conſentira pas ſans la derniere répugnance. Mais je parlerai. Je leverai les obſtacles. Si tu veux, j'en fais mon affaire.

CÉCILE.

Vous me conſeilleriez de penſer à quelqu'un qui ne ſeroit pas du choix de mon pere ?

LE COMMANDEUR.

Il n'eſt pas riche. Tout tient à cela. Mais, je te l'ai dit, ton frere ne m'eſt plus rien,

& je vous assurerai tout mon bien. Cécile, cela vaut la peine d'y réfléchir.

CÉCILE.

Moi, que je dépouille mon frere !

LE COMMANDEUR.

Qu'appelles-tu, dépouiller? Je ne vous dois rien. Ma fortune est à moi; & elle me coûte assez pour en disposer à mon gré.

CÉCILE.

Mon oncle, je n'examinerai point jusqu'où les parens sont les maîtres de leur fortune, & s'ils peuvent, sans injustice, la transporter où il leur plaît. Je sais que je ne pourrois accepter la vôtre sans honte; & c'en est assez pour moi.

LE COMMANDEUR.

Et tu crois que Saint-Albin en feroit autant pour sa sœur?

CÉCILE.

Je connois mon frere; &, s'il étoit ici, nous n'aurions tous les deux qu'une voix.

LE COMMANDEUR.

Et que me diriez-vous?

CÉCILE.

Monsieur le Commandeur, ne me pressez pas; je suis vraie.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux. Parle. J'aime la vérité. Tu dis?

CÉCILE.

Que c'est une inhumanité sans exemple, que d'avoir en Province des parens plongés dans l'indigence, que vous frustrez d'une fortune qui leur appartient, & dont ils ont un besoin si grand; que nous ne voulons, ni mon frere, ni moi, d'un bien qu'il faudroit restituer à ceux à qui les loix de la nature & de la société l'ont destiné.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. Je vous abandonnerai tous. Je sortirai d'une maison où tout va au rebours du sens commun, où rien n'égale l'insolence des enfans, si ce n'est l'imbécillité du maître. Je jouirai de la vie, & je ne me tourmenterai pas davantage pour des ingrats.

CÉCILE.

Mon cher oncle, vous ferez bien.

LE COMMANDEUR.

Mademoiselle, votre approbation est de trop, & je vous conseille de vous écouter. Je sais ce qui se passe dans votre ame; je ne suis pas la dupe de votre désintéressement, & vos petits secrets ne sont pas aussi cachés que vous l'imaginez. Mais il suffit..... & je m'entends.

SCENE VII.

CÉCILE, LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

(Le Pere de Famille entre le premier. Son fils le suit.)

St.-ALBIN,

(violent, désolé, éperdu, ici & dans toute la Scene.)

Elles n'y sont plus..... On ne sait ce qu'elles sont devenues....... Elles ont disparu.

LE COMMANDEUR (*à part.*)

Bon. Mon ordre eſt exécuté.

St.-ALBIN.

Mon pere, écoutez la priere d'un fils déſeſpéré. Rendez-lui Sophie. Il eſt impoſſible qu'il vive ſans elle. Vous faites le bonheur de tout ce qui vous environne. Votre fils ſera-t-il le ſeul que vous ayez rendu malheureux? .... Elle n'y eſt plus ...... Elles ont diſparu ..... Que ferai-je? .... Quelle ſera ma vie?

LE COMMANDEUR (*à part.*)

Il a fait diligence.

St.-ALBIN.

Mon pere!

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'ai aucune part à leur abſence. Je vous l'ai déjà dit. Croyez-moi.

(*Il ſe promene lentement, la tête baiſſée, & l'air chagrin.*)

St.-ALBIN,

(*s'écrie en ſe tournant vers le fond.*)

Sophie, où êtes-vous? Qu'êtes-vous devenue? .... Ah! ...

CÉCILE (*à part.*)

Voilà ce que j'avois prévu.

LE COMMANDEUR (*à part.*)

Consommons notre ouvrage. Allons.

(*A son neveu, d'un ton compatissant.*)

Saint-Albin !

St.-ALBIN.

Monsieur, laissez-moi. Je ne me repens que trop de vous avoir écouté...... Je la suivois..... Je l'aurois fléchie..... Et je l'ai perdue !

LE COMMANDEUR.

Saint-Albin !

St.-ALBIN.

Laissez-moi.

LE COMMANDEUR.

J'ai causé ta peine, & j'en suis affligé.

St.-ALBIN.

Que je suis malheureux !

LE COMMANDEUR.

Germeuil me l'avoit bien dit. Mais aussi qui pouvoit imaginer que pour une fille comme il y en a tant, tu tomberois dans l'état où je te vois ?

St.-ALBIN (*avec terreur.*)

Que dites-vous de Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Je dis.... Rien....

St.-ALBIN.

Tout me manqueroit-il en un jour ? & le malheur qui me pourfuit m'auroit-il encore ôté mon ami ?.... Monfieur le Commandeur, achevez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil & moi.... Je n'ofe te l'avouer.... Tu ne nous le pardonneras jamais....

LE PERE DE FAMILLE, (*au Commandeur.*)

Qu'avez-vous fait ? Seroit-il poffible !.... Mon frere, expliquez-vous.

LE COMMANDEUR.

Cécile.... Germeuil te l'aura confié ?.. Dis pour moi.

St.-ALBIN (*au Commandeur.*)

Vous me faites mourir.

LE PERE DE FAMILLE, (*avec févérité.*)

Cécile, vous vous troublez !

St.-ALBIN.

Ma sœur !

LE PERE DE FAMILLE,
(regardant encore sa fille avec sévérité.)

Cécile ! ... Mais non, le projet est trop odieux ..... Ma fille & Germeuil en sont incapables.

St.-ALBIN.

Je tremble .... Je frémis ..... O Ciel ! de quoi suis-je menacé ?

LE PERE DE FAMILLE,
(avec sévérité.)

Monsieur le Commandeur, expliquez-vous, vous dis-je, & cessez de me tourmenter par les soupçons que vous répandez sur tout ce qui m'entoure.

(Le Pere de Famille se promene : il est indigné. Le Commandeur hypocrite paroit honteux, & se tait. Cécile a l'air consterné. Saint-Albin a les yeux sur le Commandeur, & attend avec effroi qu'il s'explique.)

LE PERE DE FAMILLE,
(au Commandeur.)

Avez-vous résolu de garder long-tems ce silence cruel ?

LE COMMANDEUR (*à sa niéce.*)

Puisque tu te tais, & qu'il faut que je parle....

(*A Saint-Albin.*)

Ta maitresse....

St.-ALBIN.

Sophie?....

LE COMMANDEUR.

Est renfermée.

St.-ALBIN.

Grand Dieu!

LE COMMANDEUR.

J'ai obtenu l'ordre.... Et Germeuil s'est chargé du reste.

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil!

St.-ALBIN.

Lui!

CÉCILE.

Mon frere, il n'en est rien.

St.-ALBIN.

Sophie.... & c'est Germeuil!

(*Il se renverse sur un fauteuil, avec toutes les marques du désespoir.*)

LE PERE DE FAMILLE,

(au Commandeur.)

Et que vous a fait cette infortunée, pour ajoûter à ſon malheur la perte de l'honneur & de la liberté ? Quels droits avez-vous ſur elle ?

LE COMMANDEUR.

La maiſon eſt honnête.

St.-ALBIN.

Je la vois ..... Je vois ſes larmes. J'entends ſes cris, & je ne meurs pas ! ...

(Au Commandeur.)

Barbare, appellez votre indigne complice. Venez tous les deux ; par pitié, arrachez-moi la vie .... Sophie ! .... Mon pere, ſecourez-moi. Sauvez-moi de mon déſeſpoir.

(Il ſe jette entre les bras de ſon Pere.)

LE PERE DE FAMILLE.

Calmez-vous, malheureux.

St.-ALBIN,

(entre les bras de ſon pere, & d'un ton plaintif & douloureux.)

Germeuil ! ... Lui ! ... Lui ! ...

LE COMMANDEUR.

Il n'a fait que ce que tout autre auroit fait à sa place.

St.-ALBIN,

(toujours sur le sein de son pere, & du même ton :)

Qui se dit mon ami ! Le perfide !

LE PERE DE FAMILLE.

Sur qui compter désormais !

LE COMMANDEUR.

Il ne le vouloit pas ; mais je lui ai promis ma fortune & ma niéce.

CÉCILE.

Mon pere, Germeuil n'est ni vil, ni perfide.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est-il donc ?

St.-ALBIN *(à son pere.)*

Ecoutez, & connoissez-le.... Ah le traître !.... Chargé de votre indignation, irrité par cet oncle inhumain...... abandonné de Sophie.....

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ?

St.-ALBIN.

J'allois, dans mon déſeſpoir, m'en ſaiſir & l'emporter au bout du monde.... Non, jamais homme ne fut plus indignement joué.... Il vient à moi.... Je lui confie ma penſée comme à mon ami...... Il me blâme.... Il me diſſuade.... Il m'arrête; & c'eſt pour me trahir, me livrer, me perdre.... Il lui en coûtera la vie.

SCENE VIII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, St.-ALBIN, GERMEUIL.

CÉCILE,

(qui la premiere apperçoit Germeuil, court à lui & lui crie:)

GERMEUIL!... où allez-vous?

St.-ALBIN

(s'avance vers lui, & lui crie avec fureur:)

Traître, où eſt-elle? Rends-la moi, & te prépare à défendre ta vie.

LE PERE DE FAMILLE, (*courant après Saint-Albin.*)

Mon fils !

CÉCILE.

Mon frere !... Arrêtez.... Je me meurs...

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

LE COMMANDEUR, (*au Pere de Famille.*)

Y prend-elle intérêt ? Qu'en dites-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil, retirez-vous.

GERMEUIL.

Monsieur, permettez que je reste.

St.-ALBIN.

Que t'a fait Sophie ? Que t'ai-je fait pour me trahir ?

LE PERE DE FAMILLE, (*toujours à Germeuil.*)

Vous avez commis une action odieuse.

St.-ALBIN.

Si ma sœur t'est chere ; si tu la voulois, ne valoit-il pas mieux ?... Je te l'avois proposé.... Mais c'est par une trahison qu'il te convenoit

convenoit de l'obtenir .... Homme vil, tu t'es trompé .... Tu ne connois ni Cécile, ni mon Pere, ni ce Commandeur qui t'a dégradé, & qui jouit maintenant de ta confusion .... Tu ne réponds rien! .... Tu te tais!

GERMEUIL (*avec froideur & fermeté.*)

Je vous écoute, Monsieur, & je vois qu'on ôte ici l'estime, en un moment, à celui qui a passé toute sa vie à la mériter. J'attendois autre chose.

LE PERE DE FAMILLE.

N'ajoûtez pas la fausseté à la perfidie. Retirez-vous.

GERMEUIL.

Je ne suis ni faux, ni perfide.

St.-ALBIN.

Quelle insolente intrépidité!

LE COMMANDEUR (*à Germeuil.*)

Mon ami, il n'est plus tems de dissimuler. J'ai tout avoué.

GERMEUIL (*au Commandeur.*)

Monsieur, je vous entends, & je vous reconnois.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire ? Je t'ai promis ma fortune & ma nièce ; c'est notre traité, & il tient.

GERMEUIL.

Je n'estime pas assez la fortune pour en vouloir au prix de l'honneur ; & votre nièce ne doit pas être la récompense d'une perfidie .... Voilà votre ordre.

LE COMMANDEUR (*en le reprenant.*)

Voyons. Voyons.

GERMEUIL.

Il seroit en d'autres mains, si j'en avois fait usage.

St.-ALBIN.

Qu'ai-je entendu ? Sophie est libre !

GERMEUIL.

Saint-Albin, apprenez à vous méfier des apparences, & à rendre justice à un homme d'honneur. (*Au Commandeur.*) Monsieur, je vous salue.

(*Il sort.*)



SCENE IX.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, St.-ALBIN, CÉCILE.

LE PERE DE FAMILLE,
(avec regret.)

J'AI jugé trop vîte. Je l'ai offensé.

LE COMMANDEUR
(stupéfait, regarde sa lettre de cachet.)

Il m'a joué.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous méritez cette humiliation.

LE COMMANDEUR.

Fort bien! Encouragez-les à me manquer; ils n'y sont pas assez disposés.

St.-ALBIN.

En quelqu'endroit qu'elle soit, sa Bonne doit être revenue..... J'irai. Je verrai sa Bonne. Je m'accuserai. J'embrasserai ses ge-

noux. Je pleurerai. Je la toucherai, & je percerai ce myſtere.

(*Il va pour ſortir.*)

CÉCILE (*en le ſuivant.*)

Mon frere!

St.-ALBIN (*à Cécile.*)

Ma ſœur, de grace, faites ma paix avec Germeuil.

SCENE X.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Vous avez entendu?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, mon frere.

LE COMMANDEUR.

Savez-vous où il va?

LE PERE DE FAMILLE.

Je le ſais.

LE COMMANDEUR.

Et vous ne l'arrêtez pas ?

LE PERE DE FAMILLE.

Non.

LE COMMANDEUR.

Et s'il vient à retrouver cette fille ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je compte beaucoup ſur elle : c'eſt un enfant ; mais c'eſt un enfant bien né ; &, dans cette circonſtance, elle fera plus que vous & moi.

LE COMMANDEUR.

Bien imaginé !

LE PERE DE FAMILLE.

Mon fils n'eſt pas dans un moment où la raiſon puiſſe quelque choſe ſur lui.

LE COMMANDEUR.

Donc il n'a qu'à ſe perdre ? J'enrage. Et vous êtes un pere de famille ? Vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Pourriez-vous m'apprendre ce qu'il faut faire ?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'il faut faire ? Être le maître chez

soi ; se montrer homme d'abord ; & pere après, s'ils le méritent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et contre qui, s'il vous plaît, faut-il que j'agisse ?

LE COMMANDEUR.

Contre qui ? Belle question ! Contre tous. Contre ce Germeuil, qui nourrit votre fils dans son extravagance, qui cherche à faire entrer une créature dans la famille pour s'en ouvrir la porte à lui-même, & que je chasserois de ma maison : contre une fille qui devient de jour en jour plus insolente, qui me manque à moi, qui vous manquera bientôt à vous, & que j'enfermerois dans un Couvent : contre un fils qui a perdu tout sentiment d'honneur, qui va nous couvrir de ridicule & de honte, & à qui je rendrois la vie si dure, qu'il ne seroit pas tenté plus long-tems de se soustraire à mon autorité. Pour la vieille qui l'a attiré chez elle, & la jeune dont il a la tête tournée, il y a beau jour que j'aurois fait sauter tout cela. C'est par où j'aurois commencé ; &, à votre place, je rougirois qu'un autre s'en fût avisé le premier ..... Mais il faudroit de la fermeté, & nous n'en avons point.

Je vous entends. C'est-à-dire que je chasserai de ma maison un homme que j'y ai reçu au sortir du berceau, à qui j'ai servi de pere, qui s'est attaché à mes intérêts depuis qu'il se connoît, qui aura perdu ses plus belles années auprès de moi, qui n'aura plus de ressource si je l'abandonne, & à qui il faut que mon amitié soit funeste si elle ne lui devient pas utile; & cela, sous prétexte qu'il donne de mauvais conseils à mon fils, dont il a désapprouvé les projets; qu'il sert une malheureuse créature que peut-être il n'a jamais vue; ou plutôt parce qu'il n'a pas voulu être l'instrument de sa perte.

J'enfermerai ma fille dans un Couvent; je chargerai sa conduite ou son caractere de soupçons désavantageux; je flétrirai sa réputation; & cela, parce qu'elle aura quelquefois usé de représailles avec Monsieur le Commandeur; qu'irritée par son humeur chagrine, elle sera sortie de son caractere, & qu'il lui sera échappé un mot peu mesuré.

Je me rendrai odieux à mon fils; j'éteindrai dans son ame les sentimens qu'il me doit; j'acheverai d'enflammer son caractere impétueux, & de le porter à quelqu'éclat

qui le déshonore dans le monde tout en y entrant ; & cela, parce qu'il a rencontré une infortunée qui a des charmes & de la vertu ; & que, par un mouvement de jeunesse qui marque au fond la bonté de son naturel, il a pris un attachement qui m'afflige.

N'avez-vous pas honte de vos conseils ? Vous qui devriez être le protecteur de mes enfans auprès de moi, c'est vous qui les accusez : vous leur cherchez des torts ; vous exagérez ceux qu'ils ont ; & vous seriez fâché de ne leur en pas trouver.

LE COMMANDEUR.

C'est un chagrin que j'ai rarement.

LE PERE DE FAMILLE.

Et ces femmes contre lesquelles vous obtenez un ordre ?

LE COMMANDEUR.

Il ne vous restoit plus que d'en prendre aussi la défense. Allez, allez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'ai tort. Il y a des choses qu'il ne faut pas vouloir vous faire sentir ; mon frere. Mais cette affaire me touchoit d'assez près, ce me semble, pour que vous daignassiez m'en dire un mot.

LE COMMANDEUR.

C'eſt moi qui ai tort, & vous avez toujours raiſon.

LE PERE DE FAMILLE.

Non, Monſieur le Commandeur, vous ne ferez de moi ni un pere dur & injuſte, ni un homme ingrat & malfaiſant. Je ne commettrai point une violence, parce qu'elle eſt de mon intérêt; je ne renoncerai point à mes eſpérances, parce qu'il eſt ſurvenu des obſtacles qui les éloignent; & je ne ferai point un déſert de ma maiſon, parce qu'il s'y paſſe des choſes qui me déplaiſent comme à vous.

LE COMMANDEUR.

Voilà qui eſt expliqué. Oh bien! conſervez votre chere fille; aimez bien votre cher fils; laiſſez en paix les créatures qui le perdent: cela eſt trop ſage pour qu'on s'y oppoſe. Mais pour votre Germeuil, je vous avertis que nous ne pouvons plus loger, lui & moi, ſous le même toît.... Il n'y a point de milieu. Il faut qu'il ſoit hors d'ici aujourd'hui, ou que j'en ſorte demain.

LE PERE DE FAMILLE.

Monſieur le Commandeur, vous êtes le maître.

LE COMMANDEUR.

Je m'en doutois. Vous ſeriez enchanté que je m'en allaſſe ; n'eſt-ce pas ? Mais je reſterai : oui, je reſterai ; ne fût-ce que pour vous remettre ſous le nez vos ſottiſes, & vous en faire honte. Je ſuis curieux de ſavoir ce que tout ceci deviendra.

FIN DU TROISIEME ACTE.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SAINT-ALBIN (*seul.*)

(*Il entre furieux.*)

TOUT est éclairci. Le traître Germeuil est démasqué. Malheur à lui ! Malheur à lui ! C'est lui qui a emmené Sophie. Il l'a arrachée des bras de sa Bonne. Je ne le quitte plus qu'il ne m'ait instruit.

(*Il appelle.*)

Philippe !



SCENE II.

St.-ALBIN, PHILIPPE.

PHILIPPE.

MONSIEUR!

St.-ALBIN, (*en donnant une lettre.*)

Portez cela.

PHILIPPE.

A qui, Monſieur?

St.-ALBIN.

A Germeuil....

PHILIPPE

(*va pour ſortir; il s'arrête & revient ſur ſes pas.*)

St.-ALBIN.

Je lui arrache l'aveu de ſon crime & le ſecret de ſa retraite, & je cours par-tout où me conduira l'eſpoir de la retrouver....

(*Il apperçoit Philippe qui eſt reſté.*)

Tu n'es pas allé, revenu?

PHILIPPE.

Monſieur.....

St.-ALBIN.

Eh bien ?

PHILIPPE.

N'y a-t-il rien là-dedans dont Monsieur votre pere soit fâché ?

St.-ALBIN.

Marchez.

SCENE III.

St.-ALBIN (*seul.*)

Lui, qui me doit tout !....

SCENE IV.

CÉCILE, St.-ALBIN.

St.-ALBIN (*continuant.*)

Que j'ai cent fois défendu contre le Commandeur !.... A qui.....

(*En appercevant sa sœur.*)

Malheureuse, à quel homme t'es-tu attachée !....

CÉCILE.

Que dites-vous ? Qu'avez-vous ? Mon frere, vous m'effrayez.

St.-ALBIN.

Le perfide ! Le traître !.... Elle alloit dans la confiance qu'on la menoit ici.... Il a abusé de votre nom.....

CÉCILE.

Germeuil est innocent.

St.-ALBIN.

Il a pu voir leurs larmes ! entendre leurs cris ! les arracher l'une à l'autre ! Le barbare !

CÉCILE.

Ce n'est point un barbare ; c'est votre ami.

St.-ALBIN.

Mon ami !... Je le voulois..... Il n'a tenu qu'à lui de partager mon sort..... d'aller lui & moi, vous & Sophie....

CÉCILE.

Qu'entends-je ?....... Vous lui auriez proposé ?.....

St.-ALBIN.

Que ne me dit-il pas? Que ne m'opposa-t-il pas? Avec quelle fausseté!....

CÉCILE.

C'est un homme d'honneur; oui, Saint-Albin, & c'est en l'accusant que vous achevez de m'en convaincre.

St.-ALBIN.

Qu'osez-vous dire?... Tremblez, tremblez.... Le défendre, c'est redoubler ma fureur.... Eloignez-vous.

CÉCILE.

Non, mon frere; vous m'écouterez. Germeuil.... Rendez-lui justice..... Ne le connoissez-vous plus?..... Un moment l'a-t-il pu changer?.... Vous l'accusez! Vous!... Homme injuste!

St.-ALBIN.

Malheur à toi, s'il te reste de la tendresse!... Je pleure.... tu pleureras bientôt aussi.

CÉCILE,

(avec terreur & d'une voix tremblante.)

Vous avez un dessein?

St.-ALBIN.

Par pitié pour vous, ne m'interrogez pas.

CÉCILE.

Vous me haïssez ?

St.-ALBIN.

Je vous plains.

CÉCILE.

Vous attendez mon pere ?

St.-ALBIN.

Je le fuis. Je fuis toute la terre.

CÉCILE.

Je le vois. Vous voulez perdre Germeuil..... Vous voulez me perdre..... Eh bien ! perdez-nous..... Dites à mon pere.....

St.-ALBIN.

Je n'ai plus rien à lui dire..... Il sait tout.

CÉCILE.

Ah Ciel !



SCENE V.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, LE PERE DE FAMILLE.

St.-ALBIN

(*marque d'abord de l'impatience à l'approche de ſon pere : enſuite il reſte immobile.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Tu me fuis, & je ne peux t'abandonner !.... Je n'ai plus de fils, & il te reſte toujours un pere ! ...... Saint-Albin, pourquoi me fuyez-vous ?.... Je ne viens pas vous affliger davantage, & expoſer mon autorité à de nouveaux mépris.... Mon fils, mon ami, tu ne veux pas que je meure de chagrin...... Nous ſommes ſeuls. Voici ton pere. Voilà ta ſœur. Elle pleure, & mes larmes attendent les tiennes pour s'y mêler..... Que ce moment ſera doux, ſi tu veux !

Vous avez perdue celle que vous aimiez, & vous l'avez perdue par la perfidie d'un homme qui vous eſt cher.

St.-ALBIN,

(*en levant les yeux au Ciel, avec fureur :*)

Ah !

LE PERE DE FAMILLE.

Triomphez de vous & de lui. Domptez une passion qui vous dégrade. Montrez-vous digne de moi.... Saint-Albin, rendez-moi mon fils.

(St.-ALBIN *s'éloigne. On voit qu'il voudroit répondre aux sentimens de son pere, & qu'il ne le peut pas.*)

LE PERE DE FAMILLE

(*suit son fils, en lui criant avec violence :*)

Rends-moi mon fils... rends-moi mon fils.

(St.-ALBIN *va s'appuyer contre le mur, élevant ses mains & cachant sa tête entre ses bras.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne me répond rien. Ma voix n'arrive plus jusqu'à son coeur. Une passion insensée l'a fermé. Elle a tout détruit. Il est devenu stupide & féroce.

(*Il se renverse dans un fauteuil & dit :*)

O pere malheureux ! Le Ciel m'a frappé. Il me punit dans cet objet de ma foiblesse....

J'en mourrai .... Cruels enfans ! c'eſt mon ſouhait .... c'eſt le vôtre ....

CÉCILE,

(*s'approchant de ſon pere en ſanglottant :*)

Ah ! mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Conſolez-vous .... Vous ne verrez pas long-tems mon chagrin ....

CÉCILE

(*avec douleur, & ſaiſiſſant les mains de ſon pere.*)

Si vous abandonnez vos enfans, que voulez-vous qu'ils deviennent ?

LE PERE DE FAMILLE,

(*après un moment de ſilence.*)

Cécile, j'avois des vues ſur vous ... Germeuil ..... Je diſois, en vous regardant tous les deux ; voilà celui qui fera le bonheur de ma fille... Elle relevera la famille de mon ami.

CÉCILE (*ſurpriſe.*)

Qu'ai-je entendu !

St.-ALBIN (*ſe retournant avec fureur.*)

Il auroit épouſé ma ſœur ! Je l'appellerois mon frere ! Lui !

LE PERE DE FAMILLE.

Tout m'accable à la fois ... Il n'y faut plus penser.

SCENE VI.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL.

St.-ALBIN.

Le voilà ; le voilà. Sortez, sortez tous.

CÉCILE,

(en courant au-devant de Germeuil.)

Germeuil, arrêtez. N'approchez pas. Arrêtez.

LE PERE DE FAMILLE,

(en saisissant son fils par le milieu du corps, & l'entraînant hors de la salle.)

Saint.-Albin ! ... mon fils ! ...

(GERMEUIL s'avance, a une démarche ferme & tranquille.)

(St.-ALBIN, avant que de sortir, détourne la tête, & fait signe à Germeuil ...)

SCENE VII.

CÉCILE, GERMEUIL.

CÉCILE.

SUIS-JE assez malheureuse !

SCENE VIII.

CÉCILE, GERMEUIL, LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE PERE DE FAMILLE,

(rentrant, rencontre le Commandeur sur le fond de la salle.)

MON frere, dans un moment je suis à vous.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire que vous ne voulez pas de moi dans celui-ci. Serviteur.

SCENE IX.

CÉCILE, GERMEUIL, LE PERE DE FAMILLE.

LE PERE DE FAMILLE,
(*à Germeuil.*)

LA division & le trouble sont dans ma maison, & c'est vous qui les causez....... Germeuil, je suis mécontent. Je ne vous reprocherai point ce que j'ai fait pour vous. Vous le voudriez peut-être. Mais, après la confiance que je vous ai marquée aujourd'hui, je ne daterai pas de plus loin, je m'attendois à autre chose de votre part.... Mon fils médite un rapt; il vous le confie, & vous me le laissez ignorer. Le Commandeur forme un autre projet odieux; il vous le confie, & vous me le laissez ignorer.

GERMEUIL.

Ils l'avoient exigé.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous dû le promettre?... Cependant

cette fille disparoît, & vous êtes convaincu de l'avoir emmenée.... Qu'est-elle devenue ?.... Que faut-il que j'augure de votre silence ?.... Mais je ne vous presse pas de répondre. Il y a dans cette conduite une obscurité qu'il ne me convient pas de percer. Quoi qu'il en soit, je m'intéresse à cette fille, & je veux qu'elle se retrouve.

Cécile, je ne compte plus sur la consolation que j'espérois trouver parmi vous. Je pressens les chagrins qui attendent ma vieillesse, & je veux vous épargner la douleur d'en être témoins. Je n'ai rien négligé, je crois, pour votre bonheur, & j'apprendrai avec joie que mes enfans sont heureux.

SCENE X.

CÉCILE, GERMEUIL.

(CÉCILE se jette dans un fauteuil, & penche tristement sa tête sur ses mains.)

GERMEUIL.

Je vois votre inquiétude, & j'attends vos reproches.

CÉCILE.

Je suis désespérée.... Mon frere en veut à votre vie.

GERMEUIL.

Sa lettre ne signifie rien. Il se croit offensé ; mais je suis innocent & tranquille.

CÉCILE.

Pourquoi vous ai-je cru ? Que n'ai-je suivi mon pressentiment ?... Vous avez entendu mon pere.

GERMEUIL.

Votre pere est un homme juste, & je n'en crains rien.

CÉCILE.

Il vous aimoit. Il vous estimoit.

GERMEUIL.

S'il eut ces sentimens, je les recouvrerai.

CÉCILE.

Vous auriez fait le bonheur de sa fille.... Cécile eût relevé la famille de son ami.

GERMEUIL.

Ciel ! Qu'entends-je ?

CÉCILE (*à elle-même.*)

Mon pere !...... Je n'osois lui ouvrir

mon

mon cœur... Désolé qu'il étoit de la passion de mon frere, je craignois d'ajoûter à sa peine.... Pouvois-je penser que, malgré l'opposition, la haîne du Commandeur ?..... Ah ! Germeuil ! C'est à vous qu'il me destinoit.

GERMEUIL.

Et vous m'aimiez !.... Mais j'ai fait ce que je devois..... Quelles qu'en soient les suites, je ne me repentirai point du parti que j'ai pris.... Mademoiselle, il faut que vous sachiez tout.

CÉCILE.

Qu'est-il encore arrivé ?

GERMEUIL.

Cette femme......

CÉCILE

Qui ?

GERMEUIL.

Cette Bonne de Sophie.....

CÉCILE.

Eh bien ?

GERMEUIL.

Est assise à la porte de la maison. Les gens sont assemblés autour d'elle. Elle demande à entrer, à parler.

CÉCILE,

(*se levant avec précipitation, & courant pour sortir.*)

Ah Dieu !... je cours....

GERMEUIL,

Où ?

CÉCILE.

Me jetter aux pieds de mon pere.

GERMEUIL.

Arrêtez. Songez....

CÉCILE,

Non, Monsieur.

GERMEUIL,

Écoutez-moi.

CÉCILE.

Je n'écoute plus.

GERMEUIL.

Cécile !... Mademoiselle !...

CÉCILE.

Que voulez-vous de moi ?

GERMEUIL.

J'ai pris mes mesures. On retient cette femme, Elle n'entrera pas ; & quand on l'in-

troduiroit, si on ne la conduit pas au Commandeur, que dira-t-elle aux autres qu'ils ignorent?

CÉCILE.

Non, Monsieur, je ne veux pas être exposée davantage. Mon pere saura tout. Mon pere est bon; il verra mon innocence; il connoîtra le motif de votre conduite, & j'obtiendrai mon pardon & le vôtre.

GERMEUIL.

Et cette infortunée, à qui vous avez accordé un asyle?..... Après l'avoir reçue, en disposerez-vous sans la consulter?

CÉCILE.

Mon pere est bon.



SCENE XI.

CÉCILE, GERMEUIL, SAINT-ALBIN.

St.-ALBIN

(entre à pas lents; il a l'air sombre & farouche, la tête basse, les bras croisés, & le chapeau renfoncé sur les yeux.)

GERMEUIL *(à Cécile.)*

VOILA votre frere.

CÉCILE

(se jette entre Germeuil & lui, & s'écrie:)
Saint-Albin!..., Germeuil!

St.-ALBIN *(à Germeuil.)*

Je vous croyois seul, Monsieur.

CÉCILE.

Germeuil, c'est votre ami; c'est mon frere.

GERMEUIL.

Mademoiselle, je ne l'oublierai pas.

St.-ALBIN,
(en se jettant dans un fauteuil:)

Sortez ou restez; je ne vous quitte plus.

CÉCILE (*à Saint-Albin.*)

Insensé!... Ingrat!.... Qu'avez-vous résolu?... Vous ne savez pas....

St.-ALBIN

Je ne sais que trop!

CÉCILE.

Vous vous trompez.

St.-ALBIN, (*en se levant.*)

Laissez-moi. Laissez-nous....

(& s'adressant à Germeuil, en portant la main à son épée.)

Germeuil!....

CÉCILE,
(se tournant en face de son frere, lui crie:)

O Dieu!.... Arrêtez..... Apprenez... Sophie....

St.-ALBIN.

Eh bien, Sophie?

CÉCILE.

Que vais-je lui dire?....

St.-ALBIN.

Qu'en a-t-il fait ? Parlez. Parlez.

CÉCILE.

Ce qu'il en a fait ?... Il l'a dérobée à vos fureurs... Il l'a dérobée aux pourſuites du Commandeur.... Il l'a conduite ici.... Il a fallu la recevoir.... Elle eſt ici, & elle y eſt malgré moi....

(*en ſanglottant & en pleurant :*)

Allez maintenant; courez lui plonger votre épée dans le ſein.

St.-ALBIN.

O Ciel! puis-je le croire ? Sophie eſt ici!... Et c'eſt lui?... C'eſt vous ?... Ah! mon ami! Ah! ma ſœur!....? Je ſuis un malheureux. Je ſuis un inſenſé. Cécile, Germeuil, je vous dois tout.... Me pardonnerez-vous ?.... Oui, vous êtes juſtes ; vous aimez auſſi ; vous vous mettrez à ma place, & vous me pardonnerez....

CÉCILE.

Mais Sophie a ſu le projet que vous avez fait de l'enlever; elle pleure, elle ſe déſeſpere.

St.-ALBIN.

Elle me mépriſe, elle me hait.... Cécile,

voulez-vous vous venger ? voulez-vous m'accabler ſous le poids de mes torts ? Mettez le comble à vos bontés.... Que je la voie... Que je la voie un inſtant.

CÉCILE.

Qu'oſez-vous me demander ?

St.-ALBIN.

Ma ſœur, il faut que je la voie. Il le faut.

CÉCILE.

Y penſez-vous ?

St.-ALBIN.

Cécile !

CÉCILE.

Et mon pere ? Et le Commandeur ?

St.-ALBIN.

Et que m'importe ?.... Il faut que je la voie, & j'y cours.

GERMEUIL.

Arrêtez.

CÉCILE.

Germeuil !

GERMEUIL.

Mademoiſelle, il faut appeller.

CÉCILE.

O la cruelle complaiſance !

(*GERMEUIL ſort pour appeller.*)

SCENE XII.

CÉCILE, SAINT-ALBIN.

St.-ALBIN *saisit la main de CÉCILE, & la baise avec transport.*

SCENE XIII.

Mlle. CLAIRET, GERMEUIL, CÉCILE, St.-ALBIN.

St.-ALBIN, (*embrassant son ami.*)

Je vais la revoir !

CÉCILE,

(*après avoir parlé bas à Mademoiselle Clairet, continue haut & d'un ton chagrin.*)

Conduisez-la. Prenez bien garde.

GERMEUIL,

(*à Mademoiselle Clairet qui sort :*)

Ne perdez pas de vue le Commandeur.

SCENE XIV.

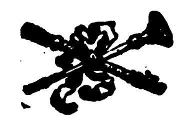
SAINT-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL.

St.-ALBIN.

Je vais revoir Sophie !

(Il s'avance, en écoutant du côté où Sophie doit entrer, & il dit :)

J'entends ses pas .... Elle approche.... Je tremble.... Je frissonne..... Il semble que mon cœur veuille s'échapper de moi, & qu'il craigne d'aller au-devant d'elle..... Je n'oserai lever les yeux..... Je ne pourrai jamais lui parler.



SCENE XV.

CECILE, GERMEUIL, St.-ALBIN, SOPHIE, Mlle. CLAIRET

(*dans l'anti-chambre, à l'entrée de la salle.*)

SOPHIE,

(*appercevant St-Albin, court effrayée se jetter entre les bras de Cécile, & s'écrie :*)

MADEMOISELLE !

St.-ALBIN (*la suivant :*)

Sophie !

(*Cécile tient Sophie entre ses bras, & la serre avec tendresse.*)

GERMEUIL (*appelle.*)

Mademoiselle Clairet.

Mlle CLAIRET (*du dedans :*)

J'y suis.



SCENE XVI.

SOPHIE, CÉCILE, St.-ALBIN, GERMEUIL.

CÉCILE, (*à Sophie.*)

NE craignez rien. Rassurez-vous. Asseyez-vous.

SOPHIE (*s'assied.*)

(*CÉCILE & GERMEUIL se retirent au fond du théâtre, où ils demeurent spectateurs de ce qui se passe entre Sophie & Saint-Albin. Germeuil a l'air sérieux & rêveur. Il regarde quelquefois tristement Cécile, qui, de son côté, montre du chagrin, & de tems en tems de l'inquiétude.*)

St.-ALBIN,

(*à Sophie, qui a les yeux baissés & le maintien sévere :*)

C'est vous ! C'est vous ! Je vous recouvre .... Sophie !... O Ciel ! quelle sévérité ! Quel silence !.... Sophie, ne me refusez pas un regard.... J'ai tant souffert !... tes un mot à cet infortuné....

SOPHIE (*sans le regarder.*)

Le méritez-vous ?

St.-ALBIN.

Demandez-leur.

SOPHIE.

Qu'eſt-ce qu'on m'apprendra ? N'en ſais-je pas aſſez ? Où ſuis-je ? Que fais-je ? Qui eſt-ce qui m'y a conduite ? Qui m'y retient ? ... Monſieur, qu'avez-vous réſolu de moi ?

St.-ALBIN.

De vous aimer, de vous poſſéder, d'être à vous malgré toute la terre, malgré vous.

SOPHIE.

Vous me montrez bien le mépris qu'on fait des malheureux. On les compte pour rien. On ſe croit tout permis avec eux. Mais, Monſieur, j'ai des parens auſſi.

St.-ALBIN.

Je les connoîtrai. J'irai. J'embraſſerai leurs genoux ; & c'eſt d'eux que je vous obtiendrai.

SOPHIE.

Ne l'eſpérez pas. Ils ſont pauvres, mais ils ont de l'honneur .... Monſieur, rendez-moi à mes parens. Rendez-moi à moi-même. Renvoyez-moi,

St.-ALBIN.

Demandez plutôt ma vie : elle eſt à vous.

SOPHIE.

O Dieu ! que vais-je devenir !

(à CÉCILE, à GERMEUIL, d'un ton déſolé & ſuppliant :)

Monſieur ! ... Mademoiſelle ! ...

(Et ſe retournant vers St-ALBIN :)

Monſieur, renvoyez-moi ... Renvoyez-moi ..... Homme cruel, faut-il tomber à vos pieds ? M'y voilà.

(Elle ſe jette aux pieds de St.-ALBIN.)

St.-ALBIN

(tombe aux ſiens en la relevant. & dit :)

Vous, à mes pieds ! C'eſt à moi à me jetter, à mourir aux vôtres.

SOPHIE *(relevée.)*

Vous êtes ſans pitié ..... Oui, vous êtes ſans pitié .... Vil raviſſeur, que t'ai-je fait ? Quel droit as-tu ſur moi ? ... Je veux m'en aller .... Qui eſt-ce qui oſera m'arrêter ? ... Vous m'aimez ? ... Vous m'avez aimée ? .... Vous ?

St.-ALBIN.

Qu'ils le diſent.

SOPHIE.

Vous avez résolu ma perte.... Oui, vous l'avez résolue, & vous l'acheverez... Ah, Sergi !

(*En disant ce mot avec douleur, elle se laisse aller dans un fauteuil : elle détourne son visage de St.-Albin, & se met à pleurer.*)

St.-ALBIN.

Vous détournez vos yeux de moi !.. Vous pleurez ! Ah ! j'ai mérité la mort.... Malheureux que je suis ! Qu'ai-je voulu ? Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je osé ? Qu'ai-je fait ?

SOPHIE (*à elle-même.*)

Pauvre Sophie, à quoi le Ciel t'a réservée ! La misere m'arrache d'entre les bras d'une mere.... J'arrive ici avec un de mes freres.... Nous y venions chercher de la commisération, & nous n'y rencontrons que le mépris & la dureté..... Parce que nous sommes pauvres, on nous méconnoît, on nous repousse.... Mon frere me laisse...... Je reste seule..... Une bonne femme voit ma jeunesse & prend pitié de mon abandon.... Mais une étoile qui veut que je sois malheureuse conduit cet homme-là sur mes pas, & l'attache à ma perte !.... J'aurai beau pleu-

rer... Ils veulent me perdre, & ils me perdront..... Si ce n'eſt celui-ci, ce ſera ſon oncle.... (*Elle ſe leve.*) Eh ! que me veut cet oncle ?... Pourquoi me pourſuit-il auſſi ? Eſt-ce moi qui ai appellé ſon neveu ?.... Le voilà ; qu'il parle, qu'il s'accuſe lui-même. Homme trompeur, homme ennemi de mon repos, parlez....

St.-ALBIN.

Mon cœur eſt innocent. Sophie, ayez pitié de moi.... Pardonnez-moi.

SOPHIE.

Qui s'en ſeroit méfié ?.... Il paroiſſoit ſi tendre & ſi bon !... Je le croyois doux...

St.-ALBIN.

Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Que je vous pardonne !

St.-ALBIN.

Sophie !

(*Il veut lui prendre la main.*)

SOPHIE.

Retirez-vous. Je ne vous aime plus. Je ne vous eſtime plus. Non.

St.-A L B I N.

O Dieu ! que vais-je devenir ?.. Ma sœur, Germeuil, parlez; parlez pour moi..... Sophie, pardonnez-moi.

S O P H I E.

Non.

(*CÉCILE & GERMEUIL s'approchent.*)

C É C I L E (*à Sophie.*)

Mon enfant !

G E R M E U I L (*à Sophie.*)

C'est un homme qui vous adore.

S O P H I E.

Eh bien ! qu'il me le prouve. Qu'il me défende contre son oncle; qu'il me rende à mes parens; qu'il me renvoie, & je lui pardonne.



SCENE XVII.

GERMEUIL, CÉCILE, St.-ALBIN, SOPHIE, Mlle. CLAIRET.

Mlle. CLAIRET, (*à Cécile.*)

MADEMOISELLE, on vient, on vient.

GERMEUIL.

Sortons tous.

(*CÉCILE, SOPHIE & Mlle. CLAIRET entrent dans un appartement, St.-ALBIN & GERMEUIL dans un autre.*)



SCENE XVIII.

LE COMMANDEUR, Madame HÉBERT, DESCHAMPS.

(*Le Commandeur entre brusquement, Madame Hébert & Deschamps le suivent.*)

Madame HÉBERT, (*en montrant Deschamps :*)

OUI, Monsieur, c'est lui. C'est lui qui accompagnoit le méchant qui me l'a ravie. Je l'ai reconnu tout d'abord.

LE COMMANDEUR.

Coquin ! A quoi tient-il que je n'envoie chercher un Commissaire, pour t'apprendre ce que l'on gagne à se prêter à des forfaits ?

DESCHAMPS.

Monsieur, ne me perdez pas. Vous me l'avez promis.

LE COMMANDEUR.

Eh bien ? elle est donc ici ?

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur.

LE COMMANDEUR (*à part.*)

Elle eſt ici, ô Commandeur, & tu ne l'as pas deviné ! (*A Deſchamps.*) Et c'eſt dans l'appartement de ma nièce ?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Et le coquin qui ſuivoit le carroſſe, c'eſt toi ?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Et l'autre qui étoit dedans, c'eſt Germeuil ?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Germeuil ?

Madame HÉBERT.

Il vous l'a déja dit.

LE COMMANDEUR, (*à part.*)

Oh ! pour le coup, je les tiens.

Madame HÉBERT.

Monſieur, quand ils l'ont emmenée, elle

me tendoit les bras, & elle me disoit : Adieu, ma Bonne ; je ne vous reverrai plus ; priez pour moi. Monsieur, que je la voie, que je lui parle, que je la console.

LE COMMANDEUR.

Cela ne se peut...... (*à part.*) Quelle découverte !

Madame HÉBERT.

Sa mere & son frere me l'ont confiée. Que leur répondrai-je, quand ils me la redemanderont ? Monsieur, qu'on me la rende, ou qu'on m'enferme avec elle.

LE COMMANDEUR, (*à lui-même.*)

Cela se fera ; je l'espere.

(*A Madame Hébert.*)

Mais pour le présent, allez, allez vîte ; & sur-tout ne reparoissez plus. Si l'on vous apperçoit, je ne réponds de rien.

Madame HÉBERT.

Mais on me la rendra, & je puis y compter ?

LE COMMANDEUR.

Oui, oui ; comptez & partez.

SCENE XIX.

LE COMMANDEUR, DESCHAMPS.

DESCHAMPS,
(à part, en voyant sortir Madame Hébert.)

QUE maudits soient la vieille, & le portier qui l'a laissé passer !

LE COMMANDEUR,
(à Deschamps.)

Et tôi, maraud!... va.... conduis cette femme chez elle... Et songe que, si l'on découvre qu'elle m'a parlé..... ou si elle remonte ici, je te fais pendre,

DESCHAMPS, *(en s'en allant.)*

Oui, Monsieur,

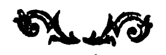
SCENE XX.

LE COMMANDEUR, *(seul.)*

LA maitresse de mon neveu dans l'appartement de ma nièce!... Quelle découverte!...

Je me doutois bien que les valets étoient mêlés là-dedans.... On alloit; on venoit; on se faisoit des signes; on se parloit bas. Tantôt on me suivoit; tantôt on m'évitoit.... Il y a là une femme-de-chambre qui ne me quitte non plus que mon ombre..... Voilà donc la cause de tous ces mouvemens auxquels je n'entendois rien.... Commandeur, cela doit vous apprendre à ne jamais rien négliger. Il y a toujours quelque chose à savoir où l'on fait du bruit.... S'ils empêchoient cette vieille d'entrer, ils en avoient de bonnes raisons.... Les coquins!... Mais j'ai mon ordre.... Ils me l'ont rendu....... Oh! pour cette fois, il me servira. Dans un moment, je tombe sur eux. Je me saisis de la créature. Je chasse le coquin qui a tramé tout ceci.... Je romps à la fois deux mariages... Ma nièce, ma prude nièce, s'en ressouviendra, je l'espere... Et le bon-homme, j'aurai mon tour avec lui.... Je me venge du pere, du fils, de la fille, de son ami..... O Commandeur, quelle journée pour toi!

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CÉCILE, Mademoiselle CLAIRET.

CÉCILE.

Je meurs d'inquiétude & de crainte ..... Deschamps a-t-il reparu ?

Mlle. CLAIRET.

Non, Mademoiselle.

CÉCILE.

Où peut-il être allé ?

Mlle. CLAIRET.

Je n'ai pu le savoir.

CÉCILE.

Que s'est-il passé ?

Mlle. CLAIRET.

D'abord il s'est fait beaucoup de mouvement & de bruit. Je ne sais combien ils

étoient. Ils alloient & venoient. Tout-à-coup le mouvement & le bruit ont cessé. Alors je me suis avancée sur la pointe des pieds, & j'ai écouté de toutes mes oreilles; mais il ne me parvenoit que des mots sans suite. J'ai seulement entendu Monsieur le Commandeur qui crioit d'un ton menaçant : un Commissaire.

CÉCILE.

Quelqu'un l'auroit-il apperçue ?

Mlle. CLAIRET.

Non, Mademoiselle.

CÉCILE.

Deschamps auroit-il parlé ?

Mlle. CLAIRET.

C'est autre chose. Il est parti comme un éclair.

CÉCILE.

Et mon oncle ?

Mlle. CLAIRET.

Je l'ai vu. Il gesticuloit. Il se parloit à lui-même. Il avoit tous les signes de cette gaieté méchante que vous lui connoissez.

CÉCILE.

Où est-il ?

Mlle.

Mlle. CLAIRET.

Il eſt ſorti ſeul, & à pied.

CÉCILE.

Allez.... Courez.... Attendez le retour de mon oncle... Ne le perdez pas de vue...
Il faut trouver Deſchamps... Il faut ſavoir ce qu'il a dit.

(*Mademoiſelle Clairet ſort; Cécile la rappelle, & lui dit :*)

Si-tôt que Germeuil ſera rentré, dites-lui que je ſuis ici.

SCENE II.

CÉCILE, (*ſeule.*)

Ou en ſuis-je réduite !... Ah, Germeuil !...
Le trouble me ſuit....



SCENE III.

SAINT-ALBIN, CÉCILE.

CÉCILE (*à elle-même.*)

TOUT semble me menacer...... Tout m'effraye....

(*A St.-Albin, allant à lui.*)

Mon frere, Deschamps a disparu. On ne sait ni ce qu'il a dit, ni ce qu'il est devenu. Le Commandeur est sorti en secret, & seul... Il se forme un orage. Je le vois. Je le sens. Je ne veux pas l'attendre.

St.-ALBIN.

Après ce que vous avez fait pour moi, m'abandonnerez-vous?

CÉCILE.

J'ai mal fait. J'ai mal fait...... Cet enfant ne veut plus rester; il faut la laisser aller. Mon pere a vu mes allarmes. Plongé dans la peine, & délaissé par ses enfans, que voulez-vous qu'il pense, sinon que la honte de quelque action indiscrette leur fait éviter sa

présence, & négliger sa douleur?..... Il faut s'en rapprocher. Germeuil est perdu dans son esprit; Germeuil qu'il avoit résolu.... Mon frere, vous êtes généreux; n'exposez pas plus long-tems votre ami, votre sœur, la tranquillité & les jours de mon pere.

St.-ALBIN.

Non; il est dit que je n'aurai pas un instant de repos.

CÉCILE.

Si cette femme avoit pénétré!..... Si le Commandeur savoit!.... Je n'y pense pas sans frémir... Avec quelle vraisemblance & quel avantage il nous attaqueroit! Quelles couleurs il pourroit donner à notre conduite! & cela, dans un moment où l'ame de mon pere est ouverte à toutes les impressions qu'on y voudra jetter.

St.-ALBIN.

Où est Germeuil?

CÉCILE.

Il craint pour vous. Il craint pour moi. Il est allé chez cette femme....



SCENE IV.

CÉCILE, SAINT-ALBIN, Mlle. CLAIRET.

Mlle. CLAIRET

(*se montre sur le fond, & leur crie :*)

Le Commandeur est rentré.

SCENE V.

CÉCILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

GERMEUIL.

Le Commandeur sait tout.

CÉCILE & St.-ALBIN, (*avec effroi.*)

Le Commandeur sait tout !

GERMEUIL.

Cette femme a pénétré. Elle a reconnu Deschamps. Les menaces du Commandeur ont intimidé celui-ci, & il a tout dit.

CÉCILE.

Ah Ciel !

St.-ALBIN.

Que vais-je devenir ?

CÉCILE.

Que dira mon pere ?

GERMEUIL.

Le tems presse. Il ne s'agit pas de se plaindre. Si nous n'avons pu ni écarter, ni prévenir le coup qui nous menace, du moins qu'il nous trouve rassemblés & prêts à le recevoir.

CÉCILE.

Ah ! Germeuil, qu'avez-vous fait ?

GERMEUIL.

Ne suis-je pas assez malheureux ?

SCENE VI.

CÉCILE, St.-ALBIN, GERMEUIL, Mlle. CLAIRET.

Mlle. CLAIRET

(traverse la Scene, & leur crie :)

VOICI le Commandeur.

SCENE VII.

GERMEUIL, St.-ALBIN, CÉCILE.

GERMEUIL.

Il faut nous retirer.

CÉCILE.

Non, j'attendrai mon pere.

St.-ALBIN.

Ciel! qu'allez-vous faire!

GERMEUIL.

Allons, mon ami.

St.-ALBIN.

Allons sauver Sophie.

CÉCILE.

Vous me laissez!



SCENE VIII.

CÉCILE (*seule, va, vient & dit:*)

Je ne sais que devenir....

(*Elle se tourne vers le fond de la salle, & crie:*)

Germeuil!... Saint-Albin!... O mon pere, que vous répondrai-je?... Que dirai-je à mon oncle?... Mais le voici.... prenons mon ouvrage... Cela me dispensera du moins de le regarder.

SCENE IX.

LE COMMANDEUR, Mademoiselle CLAIRET, CÉCILE.

LE COMMANDEUR *entre, poursuivant Mlle. Clairet, qui entre dans le sallon, & lui ferme la porte au nez.*

SCENE X.

CÉCILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Ma nièce, tu as-là une femme-de-chambre bien alerte... On ne sauroit faire un pas sans la rencontrer.... Mais te voilà, toi, bien rêveuse & bien délaissée!... Il me semble que tout commence à se rasseoir ici.

CÉCILE, (*en bégayant.*)

Oui... je crois... que... Ah!

LE COMMANDEUR, (*appuyé sur sa canne, & debout devant elle.*)

La voix & les mains te tremblent... C'est une cruelle chose que le trouble!... Ton frère me paroît un peu remis..... Voilà comme ils sont tous! d'abord c'est un désespoir où il ne s'agit de rien moins que de se noyer ou se pendre. Tournez la main, pist, ce n'est plus cela... Je me trompe fort, ou il n'en seroit pas de même de toi; si ton cœur se prend une fois, cela durera.

CÉCILE, (*parlant à son ouvrage.*)

Encore!

LE COMMANDEUR, (*ironiquement.*)

Ton ouvrage va mal?

CÉCILE, (*tristement.*)

Fort mal.

LE COMMANDEUR.

Comment Germeuil & ton frere sont-ils maintenant?... Assez bien, ce me semble.... Cela s'est apparemment éclairci?.... Tout s'éclaircit à la fin; & puis on est si honteux de s'être mal conduit!... Tu ne sais pas cela, toi qui a toujours été si réservée, si circonspecte!

CÉCILE (*à part.*)

Je n'y tiens plus.

(*Elle se leve.*)

J'entends, je crois, mon pere.

LE COMMANDEUR.

Non, tu n'entends rien... C'est un étrange homme que ton pere. Toujours occupé, sans savoir de quoi. Personne, comme lui, n'a le talent de regarder & de ne rien voir... Mais revenons à l'ami Germeuil... Quand tu n'es pas avec lui, tu n'es pas trop fâchée qu'on

t'en parle.... Je n'ai pas changé d'avis sur son compte au moins.

CÉCILE.

Mon oncle!...

LE COMMANDEUR.

Ni toi non plus, n'est-ce pas?... Je lui découvre tous les jours quelque qualité, & je ne l'ai jamais si bien connu.... C'est un garçon surprenant....

(Cécile se leve encore.)

Mais tu es bien pressée?

CÉCILE.

Il est vrai.

LE COMMANDEUR.

Qu'as-tu qui t'appelle?

CÉCILE.

J'attendois mon pere. Il tarde à venir, & j'en suis inquiette.

SCENE XI.

LE COMMANDEUR (*seul.*)

INQUIETTE! je te conseille de l'être. Tu ne sais pas ce qui t'attend.... Tu auras beau

pleurer, gémir, soupirer; il faudra se séparer de l'ami Germeuil.... Un ou deux ans de couvent seulement.... Mais le bon-homme ne vient point...

SCENE XII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, (*voyant entrer le Pere de Famille.*)

AH! le voici. Arrivez donc; arrivez donc.

SCENE XIII.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, Mlle. CLAIRET.

(*Mlle. Clairet entr'ouvre la porte du sallon, passe la tête, & écoute.*

LE PERE DE FAMILLE.

ET qu'avez-vous de si pressé à me dire?

LE COMMANDEUR.

Vous l'allez savoir ..... Mais attendez un moment.

(Il s'avance doucement au fond de la salle ; & dit à la femme-de-chambre, qu'il surprend au guet :)

Mademoiselle, approchez. Ne vous gênez pas ; vous entendrez mieux.

(Mlle. Clairet se retire & pousse la porte.)

SCENE XIV.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE PERE DE FAMILLE.

QU'EST-CE qu'il y a ? A qui parlez-vous ?

LE COMMANDEUR.

Je parle à la femme-de-chambre de votre fille, qui nous écoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Voilà l'effet de la méfiance que vous avez semée entre vous & mes enfans. Vous les

avez éloignés de moi, & vous les avez mis en ſociété avec leurs gens.

LE COMMANDEUR.

Non, mon frere, ce n'eſt pas moi qui les ai éloignés de vous; c'eſt la crainte que leurs démarches ne fuſſent éclairées de trop près. S'ils ſont, pour parler comme vous, en ſociété avec leurs gens, c'eſt par le beſoin qu'ils ont eu de quelqu'un qui les ſervît dans leur mauvaiſe conduite. Entendez-vous, mon frere?... Vous ne ſavez pas ce qui ſe paſſe autour de vous. Tandis que vous dormez dans une ſécurité qui n'a point d'exemple, ou que vous vous abandonnez à une triſteſſe inutile, le déſordre s'eſt établi dans votre maiſon. Il a gagné de toute part, & les valets, & les enfans, & leurs entours..... Il n'y eut jamais ici de ſubordination; il n'y a plus ni décence ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE

Ni mœurs!

LE COMMANDEUR.

Ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Monſieur le Commandeur, expliquez-vous...

LE COMMANDEUR.

Du caractere foible dont vous êtes, je n'espere pas que vous en conceviez le ressentiment vif & profond qui conviendroit à un pere. N'importe : j'aurai fait ce que j'ai dû, & les suites en retomberont sur vous seul.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'effrayez. Qu'est-ce donc qu'ils ont fait ?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'ils ont fait ? De belles choses. Ecoutez. Ecoutez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'attends.

LE COMMANDEUR.

Cette petite fille, dont vous êtes si fort en peine....

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ?

LE COMMANDEUR.

Où croyez-vous qu'elle soit ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne sais.

LE COMMANDEUR.

Vous ne ſavez ?... Sachez donc qu'elle eſt chez vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Chez moi !

LE COMMANDEUR.

Chez vous ; oui, chez vous..... Et qui croyez-vous qui l'y ait introduite ?

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Et celle qui l'a reçue ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, arrêtez.... Cécile.... ma fille !...

LE COMMANDEUR.

Oui, Cécile ; oui, votre fille a reçu chez elle la maitreſſe de ſon frere. Cela eſt honnête ; qu'en penſez-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ah !

LE COMMANDEUR.

Ce Germeuil reconnoît d'une étrange maniere les obligations qu'il vous a.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah ! Cécile, Cécile ! Où ſont les principes que vous a inſpiré votre mere ?

LE COMMANDEUR.

La maitreſſe de votre fils chez vous, dans l'appartement de votre fille ! Jugez, jugez.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah, Germeuil ! .... Ah, mon fils ! ... Que je ſuis malheureux ! Quel ſera le reſte de ma vie ? Qui adoucira les peines de mes dernieres années ? Qui me conſolera ?

LE COMMANDEUR.

Quand je vous diſois : « veillez ſur votre » fille ; votre fils ſe dérange ; vous avez chez » vous un coquin : » j'étois un homme dur, méchant, importun.

LE PERE DE FAMILLE.

J'en mourrai. J'en mourrai. Et qui chercherai-je autour de moi ? ... Ah Ciel ! Ah Ciel ! (*Il pleure.*)

LE COMMANDEUR.

Vous avez négligé mes conſeils. Vous en avez ri.

LE PERE DE FAMILLE.

Non, mes enfans ne ſont pas tombés dans

les égaremens que vous leur reprochez. Ils sont innocens. Je ne croirai point qu'ils se soient avilis, qu'ils m'aient oublié jusques-là... Saint-Albin!... Cécile!.... Germeuil!... Où sont-ils?... S'ils peuvent vivre sans moi, je ne peux vivre sans eux.... J'ai voulu les quitter.... Moi, les quitter!.... Qu'ils viennent.... Qu'ils viennent tous se jetter à mes pieds.

LE COMMANDEUR.

Homme pusillanime, n'avez-vous point de honte?

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'ils viennent.... Qu'ils s'accusent.... Qu'ils se repentent....

LE COMMANDEUR.

Non; je voudrois qu'ils fussent cachés quelque part, & qu'ils vous entendissent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et qu'entendroient-ils qu'ils ne sachent?

LE COMMANDEUR.

Et dont ils n'abusent.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faut que je les voye, & que je leur pardonne, ou que je les haïsse....

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! voyez-les. Pardonnez-leur. Aimez-les, & qu'ils soient à jamais votre tourment & votre honte. Je m'en irai si loin, que je n'entendrai parler ni d'eux, ni de vous.

SCENE XV.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, Madame HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

LE COMMANDEUR, (*appercevant Madame Hébert.*)

FEMME maudite ! (*A Deschamps.*) Et toi, coquin, que fais-tu ici ?

Madame HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS, (*au Commandeur.*)

Monsieur !

LE COMMANDEUR, (*à Madame Hébert.*)

Que venez-vous chercher ? Retournez-vous-en. Je sais ce que je vous ai promis, & je vous tiendrai parole.

Madame HÉBERT.

Monsieur.... Vous voyez ma joie.... Sophie.....

LE COMMANDEUR.

Allez, vous dis-je.

Mr. LE BON.

Monsieur, Monsieur, écoutez-la.

Madame HÉBERT.

Ma Sophie.... mon enfant.... n'est pas ce qu'on pense.... Monsieur le Bon..... parlez.... je ne puis....

LE COMMANDEUR, *(à M. le Bon.)*

Est-ce que vous ne connoissez pas ces femmes-là, & les contes qu'elles savent faire?... Monsieur le Bon, à votre âge, vous donnez là-dedans?

Madame HÉBERT, *(au Pere de Famille.)* Monsieur, elle est chez vous.

LE PERE DE FAMILLE, *(à part, & douloureusement.)* Il est donc vrai!

Madame HÉBERT.

Je ne demande pas qu'on m'en croye..... Qu'on la fasse venir.

LE COMMANDEUR.

Ce sera quelque parente de ce Germeüil.

(*Ici on entend, au-dedans, du bruit, du tumulte, des cris confus.*)

LE PERE DE FAMILLE.

J'entends du bruit.

LE COMMANDEUR.

Ce n'est rien.

SCENE XVI.

Les Acteurs précédens, CÉCILE.

CÉCILE (*au-dedans.*)

PHILIPPE, Philippe, appellez mon pere.



SCENE XVII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, Madame HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

LE PERE DE FAMILLE.

C'EST la voix de ma fille.

Madame HÉBERT, (*au Pere de Famille.*) Monsieur, faites venir mon enfant....

SCENE XVIII.

(*Les mêmes.*) SAINT-ALBIN.

St.-ALBIN (*au-dedans.*)

N'APPROCHEZ pas. Sur votre vie, n'approchez pas.



SCENE XIX.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, Madame HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

Madame HÉBERT & M. LE BON,
(au Pere de Famille.)

MONSIEUR, accourez.

LE COMMANDEUR,
(au Pere de Famille.)

Ce n'eſt rien, vous dis-je.

SCENE XX.

(*Les mêmes.*) Mlle. CLAIRET.

Mlle. CLAIRET
(effrayée, au Pere de Famille.)

DES épées, un Exempt, des Gardes! Monſieur, accourez, ſi vous ne voulez pas qu'il arrive malheur.

SCENE XXI.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, Madame HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS, Mlle. CLAIRET, CÉCILE, SOPHIE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, un EXEMPT, PHILIPPE, *des Domestiques, toute la Maison.*

(Cécile, Sophie, l'Exempt, Saint-Albin, Germeuil & Philippe entrent en tumulte; Saint-Albin a l'épée tirée, & Germeuil le retient.)

CÉCILE

(entre, en criant & se jettant aux pieds de son pere.)

MON pere!

SOPHIE,

(en courant vers le Pere de Famille, & en criant.)

Monsieur!

LE COMMANDEUR,
(à l'Exempt, en criant.)

Monsieur l'Exempt, faites votre devoir.

SOPHIE & Madame HÉBERT,
(en s'adressant au Pere de Famille; & la premiere en se jettant à ses genoux.)

Monsieur!

St.-ALBIN,
(toujours retenu par Germeuil.)

Auparavant il faut m'ôter la vie. Germeuil, laissez-moi.

LE PERE DE FAMILLE,
(à l'Exempt.)

Arrêtez.

M. LE BON & Madame HÉBERT,
(en tournant de son côté Sophie, qui est toujours à genoux.)

Monsieur, regardez-la.

LE COMMANDEUR,
(à l'Exempt, sans la regarder.)

Faites votre devoir, vous dis-je.

St.-ALBIN, *(en criant.)*

Arrêtez.

Madame

Madame HÉBERT & M. LE BON,

(*en criant au Commandeur, & en même tems que Saint-Albin.*)

Regardez-la.

SOPHIE,

(*en s'adressant au Commandeur.*)

Monsieur!

LE COMMANDEUR,

(*se retourne, la regarde, & s'écrie stupéfait:*)

Que vois-je?

Madame HÉBERT & M. LE BON.

Oui, Monsieur, c'est elle: c'est votre nièce.

St.-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL, Mlle. CLAIRET.

Sophie, la nièce du Commandeur!

SOPHIE,

(*toujours à genoux, au Commandeur.*)

Mon cher oncle!

LE COMMANDEUR,

(*brusquement.*)

Que faites-vous ici?

SOPHIE (*tremblante.*)

Ne me perdez pas.

LE COMMANDEUR.

Que ne restiez-vous dans votre province ? Pourquoi n'y pas retourner, quand je vous l'ai fait dire ?

SOPHIE.

Mon cher oncle, je m'en irai. Je m'en retournerai. Ne me perdez pas.

LE PERE DE FAMILLE,

(à Sophie.)

Venez, mon enfant. Levez-vous.

CÉCILE,

(toujours à genoux aux pieds de son pere.)

Mon pere, ne condamnez pas votre fille sans l'entendre. Malgré les apparences, Cécile n'est point coupable. Elle n'a pu ni délibérer, ni vous consulter....

LE PERE DE FAMILLE,

(d'un air un peu sévere, mais touché.)

Ma fille, vous êtes tombée dans une grande imprudence.

CÉCILE.

Mon pere!

LE PERE DE FAMILLE,

(avec tendresse.)

Levez-vous.

St.-ALBIN.

Mon pere, vous pleurez.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est sur vous ; c'est sur votre sœur. Mes enfans, pourquoi m'avez-vous négligé ? Voyez : vous n'avez pu vous éloigner de moi sans vous égarer.

St.-ALBIN & CÉCILE,
(en lui baisant les mains.)

Ah ! mon pere !

(Cependant le Commandeur paroît confondu.)

LE PERE DE FAMILLE,
(après avoir essuyé ses larmes, prend un air d'autorité, & dit au Commandeur :)

Monsieur le Commandeur, vous avez oublié que vous étiez chez moi.

L'EXEMPT,
(au Pere de Famille, montrant le Commandeur.)

Est-ce que Monsieur n'est pas le maître de la maison ?

LE PERE DE FAMILLE, *(à l'Exempt.)*

C'est ce que vous auriez dû savoir, avant que d'y entrer. Allez, Monsieur ; je réponds de tout. *(L'Exempt sort.)*

SCENE XXII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, Madame HÉBERT, M. LE BON, DESCHAMPS, Mlle. CLAIRET, CÉCILE, SOPHIE, St.-ALBIN, GERMEUIL, PHILIPPE, *des Domestiques, toute la Maison.*

St.-ALBIN.

MON pere!

LE PERE DE FAMILLE,
(avec tendresse.)

Je t'entends.

St.-ALBIN,
(en présentant Sophie au Commandeur.)

Mon oncle!

SOPHIE,
(au Commandeur, qui se détourne d'elle.)

Ne repoussez pas l'enfant de votre frere.

LE PERE DE FAMILLE,
(au Commandeur, en montrant Sophie.)

Voyez-la. Où ſont les parens qui n'en fuſſent vains ?

LE COMMANDEUR.

Elle n'a rien : je vous en avertis.

St.-ALBIN.

Elle a tout.

LE PERE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR,
(au Pere de Famille.)

Vous la voulez pour votre fille ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR,
(à Saint-Albin.)

Tu la veux pour ta femme ?

St.-ALBIN.

Si je la veux !

LE COMMANDEUR.

Aie-la ; j'y conſens : auſſi-bien je n'y conſentirois pas, qu'il n'en ſeroit ni plus ni moins....

St.-ALBIN (*à Sophie.*)

Ah ! Sophie ! nous ne ſerons plus ſéparés.

LE COMMANDEUR, (*au Pere de Famille.*)

Mais c'eſt à une condition.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, grace entiere. Point de condition.

LE COMMANDEUR.

Non. Il faut que vous me faſſiez juſtice de votre fille & de cet homme-là.

St.-ALBIN.

Juſtice ! Et de quoi ? qu'ont-ils fait? Mon pere, c'eſt à vous-même que j'en appelle. C'eſt lui qui vous a conſervé votre fils..... Sans lui vous n'en auriez plus. Qu'allois-je devenir ? C'eſt lui qui m'a conſervé Sophie... Menacée par moi, menacée par mon oncle, c'eſt Germeuil, c'eſt ma ſœur, qui l'ont ſauvée.... Ils n'avoient qu'un inſtant..... Elle n'avoit qu'un aſyle.... Ils l'ont dérobée à ma violence.... Les punirez-vous de ma faute ? Cécile, venez. Il faut fléchir le meilleur des peres.

(*Il amene ſa ſœur aux pieds de ſon pere, & s'y jette avec elle.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Ma fille, je vous ai pardonné; que me demandez-vous ?

St.-ALBIN.

D'assurer pour jamais son bonheur, le mien & le vôtre. Cécile.... Germeuil.... Ils s'aiment, ils s'adorent..... Mon pere, livrez-vous à toute votre bonté. Que ce jour soit le beau jour de notre vie.

(Il court à Germeuil; il appelle Sophie.)

Germeuil, Sophie... Allons, tous, nous jetter aux pieds de mon pere.

SOPHIE,

(se jettant aux pieds du Pere de Famille, dont elle ne quitte gueres les mains le reste de la scène.)

Monsieur!

LE PERE DE FAMILLE,

(se penchant sur eux, & les relevant.)

Mes enfans!.... Mes enfans!... Cécile, vous aimez Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Et ne vous en ai-je pas averti ?

CÉCILE.

Mon pere, pardonnez-moi.

LE PERE DE FAMILLE.

Pourquoi me l'avoir celé ? Mes enfans, vous ne connoiſſez pas votre pere .... Germeuil, approchez. Vos réſerves m'ont affligé ; mais je vous ai regardé de tout tems comme mon ſecond fils. Je vous avois deſtiné ma fille. Qu'elle ſoit avec vous la plus heureuſe des femmes.

GERMEUIL,

(baiſant la main du Pere de Famille.)

Ah ! Monſieur !

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Voilà le comble. J'ai vu arriver de loin cette extravagance ; mais il étoit dit qu'elle ſe feroit malgré moi ; &, Dieu merci, la voilà faite. Soyons tous bien joyeux ; nous ne nous reverrons plus.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous trompez, Monſieur le Commandeur.

St.-ALBIN.

Mon oncle !

LE COMMANDEUR.

Retire-toi. Je voue à ta sœur la haîne la mieux conditionnée ; & toi, tu aurois cent enfans que je n'en nommerai pas un. Adieu.

(Il sort.)

SCENE XXIII, & derniere.

TOUTE LA MAISON, excepte LE COMMANDEUR.

LE PERE DE FAMILLE.

ALLONS, mes enfans. Voyons qui de nous saura le mieux réparer les peines qu'il a causées. Approchez, mes enfans... Venez, Germeuil.... Venez, Sophie.

(Il unit ses quatre enfans, puis il dit :)

Le jour qui vous unira sera le plus solemnel de votre vie. Puisse-t-il être aussi le plus fortuné !.... Allons, mes enfans....

O qu'il est cruel !... qu'il est doux d'être pere !

(En sortant de la salle, le Pere de Famille

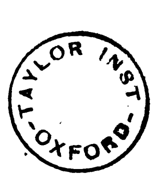
conduit ses deux filles ; Saint-Albin a les bras jettés autour de son ami Germeuil ; Monsieur Le Bon donne la main à Madame Hébert : le reste suit en confusion, & tous marquent le transport de la joie.)

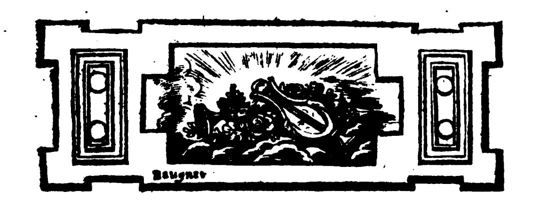
FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.



DE
LA POÉSIE
DRAMATIQUE.

A MON AMI M. GRIMM.


TAYLOR INST
-OXFORD-



DE LA
POÉSIE DRAMATIQUE,
A MONSIEUR GRIMM.

Vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exſors ipſa ſecandi.
Horat. *de Art. poët.*

SI un Peuple n'avoit jamais eu qu'un genre de Spectacle plaiſant & gai, & qu'on lui en propoſât un autre ſérieux & touchant, ſauriez-vous, mon Ami, ce qu'il en penſeroit ? Je me trompe fort, ou les hommes de ſens, après en avoir conçu la poſſibilité, ne manqueroient pas de dire : A quoi bon ce genre ? La vie ne nous apporte-t-elle pas aſſez de peines réelles, ſans qu'on nous en faſſe encore d'imaginaires ? Pourquoi donner entrée à la triſteſſe juſques dans nos amuſemens ?

Ils parleroient comme des gens étrangers au plaisir de s'attendrir & de répandre des larmes.

L'habitude nous captive. Un homme a-t-il paru avec une étincelle de génie : a-t-il produit quelque ouvrage : d'abord il étonne & partage les esprits ; peu-à-peu il les réunit ; bientôt il est suivi d'une foule d'imitateurs ; les modeles se multiplient ; on accumule les observations ; on pose des règles ; l'Art naît ; on fixe ses limites, & l'on prononce que tout ce qui n'est pas compris dans l'enceinte étroite qu'on a tracée, est bisarre & mauvais : ce sont les colonnes d'Hercule ; on n'ira point au-delà sans s'égarer.

Mais rien ne prévaut contre le vrai. Le mauvais passe malgré l'éloge de l'imbécillité, & le bon reste malgré l'indécision de l'ignorance & la clameur de l'envie. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que les hommes n'obtiennent justice que quand ils ne sont plus. Ce n'est qu'après qu'on a tourmenté leur vie, qu'on jette sur leurs tombeaux quelques fleurs inodores. Que faire donc ? Se reposer, ou subir une loi à laquelle de meilleurs que nous ont été soumis. Malheur à celui qui s'occupe, si son travail n'est pas la source de ses instans les

plus doux, & s'il ne sait pas se contenter de peu de suffrages. Le nombre des bons juges est borné. O mon Ami! lorsque j'aurai publié quelque chose, que ce soit l'ébauche d'un drame, une idée philosophique, un morceau de morale ou de littérature, (car mon esprit se délasse par la variété,) j'irai vous voir. Si ma présence ne vous gêne pas, si vous venez à moi d'un air satisfait, j'attendrai sans impatience que le tems, & l'équité, que le tems amene toujours, aient apprécié mon ouvrage.

S'il existe un genre, il est difficile d'en introduire un nouveau. Celui-ci est-il introduit: autre préjugé; bientôt on imagine que les deux genres adoptés sont voisins & se touchent.

Zénon nioit la réalité du mouvement. Pour toute réponse, son adversaire se mit à marcher; & quand il n'auroit fait que boiter, il eût toujours répondu.

J'ai essayé de donner dans *le Fils Naturel* l'idée d'un drame qui fût entre la Comédie & la Tragédie.

Le *Pere de Famille*, que je promis alors, & que des distractions continuelles ont retardé, est entre le genre sérieux du *Fils Naturel*, & la Comédie.

Et si jamais j'en ai le loisir & le courage, je ne désespere pas de composer un drame qui se place entre le genre sérieux & la Tragédie.

Qu'on reconnoisse à ces ouvrages quelque mérite, ou qu'on ne leur en accorde aucun, ils n'en démontreront pas moins, que l'intervalle que j'appercevois entre les deux genres établis, n'étoit pas chimérique.

Voici donc le systême dramatique dans toute son étendue. La Comédie gaie, qui a pour objet le ridicule & le vice. La Comédie sérieuse, qui a pour objet la vertu & les devoirs de l'homme. La Tragédie, qui auroit pour objet nos malheurs domestiques. La Tragédie, qui a pour objet les catastrophes publiques & les malheurs des grands.

Mais qui est-ce qui nous peindra fortement les devoirs des hommes? Quelles seront les qualités du Poëte qui se proposera cette tâche?

Qu'il soit Philosophe, qu'il ait descendu en lui-même, qu'il y ait vu la nature humaine, qu'il soit profondément instruit des états de la société, qu'il en connoisse bien les fonctions & le poids, les inconvéniens & les avantages.

« Mais comment renfermer dans les bornes » étroites d'un drame, tout ce qui appar- » tient à la condition d'un homme ? Où est » l'intrigue qui puisse embrasser cet objet ? » On fera, dans ce genre, de ces pièces que » nous appellons à tiroir ; des scènes épiso- » diques succéderont à des scènes épisodi- » ques & décousues, ou tout au plus liées » par une petite intrigue qui serpentera en- » tr'elles : mais plus d'unité, peu d'action, » point d'intérêt. Chaque scène réunira les » deux points si recommandés par Horace : » mais il n'y aura point d'ensemble, & le » tout sera sans consistance & sans énergie. »

Si les conditions des hommes nous fournissent des piéces, telles, par exemple, que les *Fâcheux* de Moliere, c'est déjà quelque chose : mais je crois qu'on en peut tirer un meilleur parti. Les obligations & les inconvéniens d'un état, ne sont pas tous de la même importance. Il me semble qu'on peut s'attacher aux principaux, en faire la base de son ouvrage, & jetter le reste dans les détails. C'est ce que je me suis proposé dans *le Pere de Famille*, où l'établissement du Fils & de la Fille sont mes deux grands pivots. La fortune, la naissance, l'éducation, les

devoirs des peres envers leurs enfans, & des enfans envers leurs parens, le mariage, le célibat, tout ce qui tient à l'état d'un pere de famille, vient amené par le dialogue. Qu'un autre entre dans la carriere, qu'il ait le talent qui me manque, & vous verrez ce que son drame deviendra.

Ce qu'on objecte contre ce genre, ne prouve qu'une chose; c'est qu'il est difficile à manier; que ce ne peut être l'ouvrage d'un enfant, & qu'il suppose plus d'art, de connoissances, de gravité & de force d'esprit, qu'on n'en a communément quand on se livre au théâtre.

Pour bien juger d'une production, il ne faut pas la rapporter à une autre production. Ce fut ainsi qu'un de nos premiers Critiques se trompa. Il dit : « les Anciens n'ont point » eu d'Opéra, donc l'Opéra est un mauvais » genre ». Plus circonspect ou plus instruit, il eût dit peut-être : les Anciens n'avoient qu'un Opéra, donc notre Tragédie n'est pas bonne. Meilleur Logicien, il n'eût fait ni l'un ni l'autre raisonnement. Qu'il y ait, ou non, des modeles subsistans, il n'importe. Il est une regle antérieure à tout, & la raison poétique étoit, qu'il n'y avoit point encore

de Poëtes : ſans cela, comment auroit-on jugé le premier poëme ? Fut-il bon, parce qu'il plut ? ou plut-il, parce qu'il étoit bon ?

Les devoirs des hommes ſont un fonds auſſi riche pour le Poëte dramatique, que leurs ridicules & leurs vices ; & les pièces honnêtes & ſérieuſes réuſſiront par-tout ; mais plus ſûrement encore chez un peuple corrompu, qu'ailleurs. C'eſt en allant au Théâtre qu'ils ſe ſauveront de la compagnie des méchans dont ils ſont entourés ; c'eſt-là qu'ils trouveront ceux avec leſquels ils aimeroient à vivre ; c'eſt-là qu'ils verront l'eſpece humaine comme elle eſt, & qu'ils ſe reconcilieront avec elle. Les gens de bien ſont rares ; mais il y en a. Celui qui penſe autrement, s'accuſe lui-même, & montre combien il eſt malheureux dans ſa femme, dans ſes parens, dans ſes amis, dans ſes connoiſſances. Quelqu'un me diſoit un jour, après la lecture d'un ouvrage honnête, qui l'avoit délicieuſement occupé : il me ſemble que je ſuis reſté ſeul. L'ouvrage méritoit cet éloge ; mais ſes amis ne méritoient pas cette ſatyre.

C'eſt toujours la vertu & les gens vertueux qu'il faut avoir en vue quand on écrit. C'eſt vous, mon ami, que j'évoque quand je

prends la plume ; c'eſt vous que j'ai devant les yeux quand j'agis. C'eſt à Sophie que je veux plaire. Si vous m'avez ſouri, ſi elle a verſé une larme, ſi vous m'en aimez tous les deux davantage, je ſuis récompenſé.

Lorſque j'entendis les ſcènes du Payſan dans le *Faux Généreux*, je dis : voilà qui plaira à toute la terre & dans tous les tems ; voilà qui fera fondre en larmes. L'effet a confirmé mon jugement. Cet épiſode eſt tout-à-fait dans le genre honnête & ſérieux.

« L'exemple d'un épiſode heureux ne » prouve rien, dira-t-on. Et ſi vous ne rom- » pez le diſcours monotone de la vertu par » le fraeas de quelques caractères ridicules » & même un peu forcés, comme tous les » autres ont fait ; quoi que vous diſiez du » genre honnête & ſérieux, je craindrai tou- » jours que vous n'en tiriez que des ſcènes » froides & ſans couleur, de la morale en- » nuyeuſe & triſte, & des eſpeces de ſer- » mons dialogués ».

Parcourons les parties d'un drame, & voyons. Eſt-ce par le ſujet qu'il en faut juger ? Dans le genre honnête & ſérieux, le ſujet n'eſt pas moins important que dans la Comédie gaie, & il y eſt traité d'une ma-

niere plus vraie. Eſt-ce par les caracteres ? Ils y peuvent être auſſi divers & auſſi originaux, & le Poëte eſt contraint de les deſſiner encore plus fortement. Eſt-ce par les paſſions ? Elles s'y montreront d'autant plus énergiques, que l'intérêt ſera plus grand. Eſt-ce par le ſtyle ? Il y ſera plus nerveux, plus grave, plus élevé, plus violent, plus ſuſceptible de ce que nous appellons le ſentiment : qualité ſans laquelle aucun ſtyle ne parle au cœur. Eſt-ce par l'abſence du ridicule ? Comme ſi la folie des actions & des diſcours, lorſqu'ils ſont ſuggérés par un intérêt mal-entendu, ou par le tranſport de la paſſion, n'étoit pas le vrai ridicule des hommes & de la vie.

J'en appelle aux beaux endroits de Térence ; & je demande dans quel genre ſont écrites ſes ſcènes de Peres & d'Amans ?

Si dans *le Pere de Famille* je n'ai pas ſu répondre à l'importance de mon ſujet ; ſi la marche en eſt froide, les paſſions diſcoureuſes & moraliſtes ; ſi les caracteres du Pere, de ſon Fils, de Sophie, du Commandeur, de Germeuil & de Cécile manquent de vigueur comique, ſera-ce la faute du genre, ou la mienne ?

Que quelqu'un se propose de mettre sur la scène la condition du Juge; qu'il intrigue son sujet d'une maniere aussi intéressante qu'il le comporte & que je le conçois; que l'homme y soit forcé par les fonctions de son état, ou de manquer à la dignité & à la sainteté de son ministere, & se déshonorer aux yeux des autres & aux siens; ou de s'immoler lui-même dans ses passions, ses goûts, sa fortune, sa naissance, sa femme & ses enfans: & l'on prononcera après, si l'on veut, que le drame honnête & sérieux est sans chaleur, sans couleur & sans force.

Une maniere de me décider qui m'a souvent réussi, & à laquelle je reviens toutes les fois que l'habitude ou la nouveauté rend mon jugement incertain, (car l'une & l'autre produisent cet effet,) c'est de saisir par la pensée des objets, de les transporter de la nature sur la toile, & de les examiner à cette distance où ils ne sont ni trop près, ni trop loin de moi.

Appliquons ici ce moyen. Prenons deux Comédies, l'une dans le genre sérieux, & l'autre dans le genre gai; formons-en, scène à scène, deux galeries de tableaux, & voyons celle où nous promenerons le plus

long-tems & le plus volontiers, où nous éprouverons les ſenſations les plus fortes & les plus agréables, & où nous ſerons le plus preſſés de retourner.

Je le répete donc : l'honnête, l'honnête. Il nous touche d'une maniere plus intime & plus douce que ce qui excite notre mépris & nos ris. Poëte, êtes-vous ſenſible & délicat ? pincez cette corde, & vous l'entendrez réſonner ou frémir dans toutes les ames.

« La nature humaine eſt donc bonne ? ».

Oui, mon ami, & très-bonne. L'eau, l'air, la terre, le feu, tout eſt bon dans la nature ; & l'ouragan qui s'éleve ſur la fin de l'automne, ſecoue les forêts, &, frappant les arbres les uns contre les autres, en briſe & ſépare les branches mortes ; & la tempête qui bat les eaux de la mer & les purifie ; & le volcan qui verſe de ſon flanc entr'ouvert des flots de matieres embraſées, & porte dans l'air la vapeur qui le nettoie.

Ce ſont les miſérables conventions, qui pervertiſſent l'homme, & non la nature humaine, qu'il faut accuſer. En effet, qui eſt-ce qui nous affecte comme le récit d'une action généreuſe ? Où eſt le malheureux qui

puiſſe écouter froidement la plainte d'un homme de bien ?

Le parterre de la Comédie eſt le ſeul endroit où les larmes de l'homme vertueux & du méchant ſoient confondues. Là, le méchant s'irrite contre des injuſtices qu'il auroit commiſes, compatit à des maux qu'il auroit occaſionnés, & s'indigne contre un homme de ſon propre caractere. Mais l'impreſſion eſt reçue ; elle demeure en nous, malgré nous ; & le méchant ſort de ſa loge moins diſpoſé à faire le mal, que s'il eût été gourmandé par un Crateur ſévere & dur.

Le Poëte, le Romancier, le Comédien vont au cœur d'une maniere détournée, & en frappent d'autant plus sûrement & plus fortement l'ame, qu'elle s'étend & s'offre d'elle-même au coup. Les peines ſur leſquelles ils m'attendriſſent ſont imaginaires ; d'accord : mais ils m'attendriſſent. Chaque ligne de l'*Homme de qualité retiré du monde*, du *Doyen de Killerine*, & de *Cleveland*, excite en moi un mouvement d'intérêt ſur les malheurs de la vertu, & me coûte des larmes. Quel art ſeroit plus funeſte que celui qui me rendroit complice du vicieux ? Mais auſſi quel art plus précieux que celui qui

m'attache

m'attache imperceptiblement au sort de l'homme de bien ; qui me tire de la situation tranquille & douce dont je jouis, pour me promener avec lui, m'enfoncer dans les cavernes où il se réfugie, & m'associer à toutes les traverses par lesquelles il plaît au Poëte d'éprouver sa constance ?

O quel bien il en reviendroit aux hommes, si tous les arts d'imitation se proposoient un objet commun, & concouroient un jour avec les loix pour nous faire aimer la vertu & haïr le vice ! C'est au Philosophe à les y inviter ; c'est à lui à s'adresser au Poëte, au Peintre, au Musicien, & à leur crier avec force : Hommes de génie, pourquoi le Ciel vous a-t-il doués ? S'il en est entendu, bientôt les images de la débauche ne couvriront plus les murs de nos palais ; nos voix ne seront plus des organes du crime, & le goût & les moeurs y gagneront. Croit-on en effet que l'action de deux époux aveugles qui se chercheroient encore dans un âge avancé, & qui, les paupieres humides des larmes de la tendresse, se serreroient les mains, & se caresseroient, pour ainsi dire, au bord du tombeau, ne demanderoit pas le même talent & ne m'intéresseroit pas davantage que le

ſpectacle des plaiſirs violens dont leurs ſens tout nouveaux s'enivroient dans l'adoleſcence ?

Quelquefois j'ai penſé qu'on diſcuteroit au théâtre les points de morale les plus importans, & cela ſans nuire à la marche violente & rapide de l'action dramatique.

De quoi s'agiroit-il en effet ? De diſpoſer le poëme de maniere que les choſes y fuſſent amenées comme l'abdication de l'empire l'eſt dans Cinna. C'eſt ainſi qu'un Poëte agiteroit la queſtion du ſuicide, de l'honneur, du duel, de la fortune, des dignités & cent autres. Nos Poëmes en prendroient une gravité qu'ils n'ont pas. Si une telle ſcène eſt néceſſaire, ſi elle tient au fond, ſi elle eſt annoncée & que le ſpectateur la deſire, il y donnera toute ſon attention, & il en ſera bien autrement affecté que de ces petites ſentences alambiquées dont nos ouvrages modernes ſont couſus.

Ce ne ſont pas des mots que je veux remporter du théâtre, mais des impreſſions. Celui qui prononcera d'un drame dont on citera beaucoup de penſées détachées, que c'eſt un ouvrage médiocre, ſe trompera rarement. Le

Poëme excellent eſt celui dont l'effet demeure long-tems en moi.

O Poëtes dramatiques ! l'applaudiſſement vrai que vous devez vous propoſer d'obtenir, ce n'eſt pas ce battement de mains qui ſe fait entendre ſubitement après un vers éclatant, mais ce ſoupir profond qui part de l'ame après la contrainte d'un long ſilence, & qui la ſoulage. Il eſt une impreſſion plus violente encore, & que vous concevrez, ſi vous êtes nés pour votre Art & ſi vous en preſſentez toute la magie : c'eſt de mettre un peuple comme à la gêne. Alors les eſprits ſeront troublés, incertains, flottans, éperdus, & vos ſpectateurs tels que ceux qui, dans les tremblemens d'une partie du globe, voient les murs de leurs maiſons vaciller, & ſentent la terre ſe dérober ſous leurs pieds.

Il eſt une ſorte de drame où l'on préſenteroit la morale directement & avec ſuccès. En voici un exemple. Ecoutez bien ce que nos juges en diront, & s'ils le trouvent froid, croyez qu'ils n'ont ni énergie dans l'ame, ni idée de la véritable éloquence, ni ſenſibilité, ni entrailles. Pour moi, je penſe que l'homme de génie qui s'en emparera, ne laiſſera pas aux yeux le tems de ſe ſécher, & que nous lui de-

vrons le ſpectacle le plus touchant, & une des lectures les plus inſtructives & les plus délicieuſes que nous puiſſions faire. C'eſt la mort de Socrate.

La ſcène eſt dans une priſon. On y voit le Philoſophe enchaîné & couché ſur la paille. Il eſt endormi. Ses amis ont corrompu ſes gardes, & ils viennent dès la pointe du jour lui annoncer ſa délivrance.

Tout Athènes eſt dans la rumeur, mais l'homme juſte dort.

De l'innocence de la vie. Qu'il eſt doux d'avoir bien vécu, lorſqu'on eſt ſur le point de mourir ! (*Scène premiere.*)

Socrate s'éveille ; il apperçoit ſes amis, il eſt ſurpris de les voir ſi matin.

Le ſonge de Socrate.

Ils lui apprennent ce qu'ils ont exécuté ; il examine avec eux ce qu'il lui convient de faire.

Du reſpect qu'on ſe doit à ſoi-même, & de la ſainteté des Loix. (*Scene II.*)

Les gardes arrivent ; on lui ôte ſes chaînes.

La fable ſur la peine & ſur le plaiſir.

Les Juges entrent, & avec eux les accuſateurs de Socrate & la foule du peuple. Il eſt accuſé, & il ſe défend.

L'apologie. (*Scène III.*)

Il faut ici s'assujettir au costumé : il faut qu'on lise les accusations ; que Socrate interpelle ses juges, ses accusateurs, & le peuple ; qu'il les presse, qu'il les interroge, qu'il leur réponde. Il faut montrer la chose comme elle s'est passée ; & le spectacle n'en sera que plus vrai, plus frappant & plus beau.

Les Juges se retirent ; les amis de Socrate restent ; ils ont pressenti la condamnation. Socrate les entretient & les console.

De l'immortalité de l'ame. (*Scene IV.*)

Il est jugé. On lui annonce sa mort. Il voit sa femme & ses enfans. On lui apporte la ciguë. Il meurt. (*Scène V.*)

Ce n'est-là qu'un acte ; mais s'il est bien fait, il aura presque l'étendue d'une pièce ordinaire. Quelle éloquence ne demande-t-il pas ? Quelle profondeur de philosophie ! quel naturel ! quelle vérité ! Si l'on saisit bien le caractere ferme, simple, tranquille, serein & élevé du Philosophe, on éprouvera combien il est difficile à peindre. A chaque instant il doit amener le ris sur le bord des levres & les larmes aux yeux. Je mourrois content, si j'avois rempli cette tâche comme je la conçois. Encore une fois, si les Critiques ne

voient là-dedans qu'un enchaînement de discours philosophiques & froids, ô les pauvres gens ! que je les plains !

Pour moi, je fais plus de cas d'une passion, d'un caractere qui se développe peu-à-peu, & qui finit par se montrer dans toute son énergie, que de ces combinaisons d'incidens dont on forme le tissu d'une pièce où les personnages & les spectateurs sont également ballotés. Il me semble que le bon goût les dédaigne, & que les grands effets ne s'en accommodent pas. Voilà cependant ce que nous appellons du mouvement. Les Anciens en avoient une autre idée. Une conduite simple, une action prise le plus près de sa fin pour que tout fût dans l'extrême, une catastrophe sans cesse imminente & toujours éloignée par une circonstance simple & vraie, des discours énergiques, des passions fortes, des tableaux, un ou deux caracteres fermement dessinés : voilà tout leur appareil. Il n'en falloit pas davantage à Sophocle pour renverser les esprits. Celui à qui la lecture des Anciens a déplu, ne saura jamais combien notre Racine doit au vieil Homere.

N'avez-vous pas remarqué, comme moi, que, quelque compliquée que fût une pièce,

il n'eſt preſque perſonne qui n'en rendît compte au ſortir de la premiere repréſentation. On ſe rappelle facilement les événemens, mais non les diſcours ; & les événemens une fois connus, la pièce compliquée a perdu ſon effet.

Si un ouvrage dramatique ne doit être repréſenté qu'une fois & jamais imprimé, je dirai au Poëte : compliquez tant qu'il vous plaira ; vous agiterez, vous occuperez sûrement : mais ſoyez ſimple, ſi vous voulez être lu & reſter.

Une belle ſcène contient plus d'idées que tout un drame ne peut offrir d'incidens ; & c'eſt ſur les idées qu'on revient. C'eſt ce qu'on entend ſans ſe laſſer, c'eſt ce qui affecte en tout tems. La ſcène de Roland dans l'antre où il attend en vain la perfide Angélique ; le diſcours de Luſignan à ſa fille ; celui de Clytemneſtre à Agamemnon me ſont toujours nouveaux.

Quand je permets de compliquer tant qu'on voudra, c'eſt la même action. Il eſt preſque impoſſible de conduire deux intrigues à la fois, ſans que l'une n'intéreſſe aux dépens de l'autre. Combien j'en pour-

rois citer d'exemples modernes ! mais je ne veux pas offenſer.

Qu'y a-t-il de plus adroit que la maniere dont Térence a entrelacé les amours de Pamphile & de Charinus dans l'Andrienne ? Cependant l'a-t-il fait ſans inconvénient ? Au commencement du ſecond acte, ne croiroit-on pas entrer dans une autre pièce ? & le cinquieme finit-il d'une maniere bien intéreſſante ?

Celui qui s'engage à mener deux intrigues à la fois, s'impoſe la néceſſité de les dénouer dans un même inſtant. Si la principale s'acheve la premiere, celle qui reſte ne ſe ſupporte plus : ſi c'eſt au contraire l'intrigue épiſodique qui abandonne la principale, autre inconvénient ; des perſonnages ou diſparoiſſent tout-à-coup, ou ſe remontrent ſans raiſon, & l'ouvrage ſe mutile ou ſe refroidit.

Que deviendroit la pièce que Térence a intitulée l'*Héautontimorumenos*, ou l'*Ennemi de lui-même*, ſi par un effort de génie le Poëte n'avoit ſu reprendre l'intrigue de Clinia, qui ſe termine au troiſieme acte, & la renouer avec celle de Clitiphon ?

Térence tranſporta l'intrigue de la Périnthienne de Ménandre dans l'Andrienne du

même Poëte Grec, & de deux pièces simples il en fit une composée. Je fis le contraire dans le *Fils Naturel*. Goldoni avoit fondu dans une farce en trois actes l'*Avare* de Moliere avec les caracteres de l'*Ami vrai*. Je séparai ces sujets, & je fis une pièce en cinq actes : bonne ou mauvaise, il est certain que j'eus raison en ce point.

Térence prétend que, pour avoir doublé le sujet de l'*Héautontimorumenos*, sa pièce est nouvelle ; & j'y consens : pour meilleure, c'est autre chose.

Si j'osois me flatter de quelque adresse dans *le Pere de Famille*, ce seroit d'avoir donné à Germeuil & à Cécile une passion qu'ils ne peuvent s'avouer dans les premiers actes, & de l'avoir tellement subordonnée dans toute la pièce à celle de Saint-Albin pour Sophie, que, même après une déclaration, Germeuil & Cécile ne peuvent s'entretenir de leur passion, quoiqu'ils se retrouvent ensemble à tout moment.

Il n'y a point de milieu : on perd toujours d'un côté ce que l'on gagne de l'autre. Si vous obtenez de l'intérêt & de la rapidité par des incidens multipliés, vous n'aurez plus de discours ; vos personnages auront à peine le

tems de parler ; ils agiront au lieu de se développer. J'en parle par expérience.

On ne peut mettre trop d'action & de mouvement dans la Farce : qu'y diroit-on de supportable ? Il en faut moins dans la Comédie gaie, moins encore dans la Comédie sérieuse, & presque point dans la Tragédie.

Moins un genre est vraisemblable, plus il est facile d'y être rapide & chaud. On a de la chaleur aux dépens de la vérité & des bienséances. La chose la plus mauſſade, ce seroit un Drame burlesque & froid. Dans les genres sérieux, le choix des incidens rend la chaleur difficile à conserver.

Cependant une Farce excellente n'est pas l'ouvrage d'un homme ordinaire. Elle suppose une gaieté originale ; les caracteres en sont comme les grotesques de Calot, où les principaux traits de la figure humaine sont conservés. Il n'est pas donné à tout le monde d'estropier ainsi. Si l'on croit qu'il y ait beaucoup plus d'hommes capables de faire *Pourceaugnac* que *le Misanthrope*, on se trompe.

Qu'est-ce qu'Aristophane ? Un farceur original. Un Auteur de cette espece doit être précieux pour le Gouvernement, s'il sait l'employer. C'est à lui qu'il faut abandonner

tous les enthouſiaſtes qui troublent de tems en tems la ſociété. Si on les expoſe à la foire, on n'en remplira pas les priſons.

Quoique le mouvement varie ſelon les genres qu'on traite, l'action marche toujours. Elle ne s'arrête pas même dans les entr'actes. C'eſt une maſſe qui ſe détache du ſommet d'un rocher : ſa viteſſe s'accroît à meſure qu'elle deſcend, & elle bondit d'eſpace en eſpace, par les obſtacles qu'elle rencontre.

Si cette comparaiſon eſt juſte ; s'il eſt vrai qu'il y ait d'autant moins de diſcours qu'il y a plus d'action, on doit plus parler qu'agir dans les premiers actes, & plus agir que parler dans les derniers.

Eſt-il plus difficile d'établir le plan, que de dialoguer ? c'eſt une queſtion que j'ai ſouvent entendu agiter ; & il m'a toujours ſemblé que chacun répondoit plutôt ſelon ſon talent, que ſelon la vérité de la choſe.

Un homme à qui le commerce du monde eſt familier, qui parle avec aiſance, qui connoît les hommes, qui les a étudiés, & qui ſait écrire, trouve le plan difficile.

Un autre qui a de l'étendue dans l'eſprit, qui a médité l'art poétique, qui connoît le théâtre, à qui l'expérience & le goût ont

indiqué les ſituations qui intéreſſent, qui ſait combiner des évenemens, formera ſon plan avec aſſez de facilité; mais les ſcènes lui donneront de la peine. Celui-ci ſe contentera d'autant moins de ſon travail, que, verſé dans les meilleurs Auteurs de ſa langue & des langues anciennes, il ne peut s'empêcher de comparer ce qu'il fait à des chef-d'œuvres qui lui ſont préſens. S'agit-il d'un récit; celui de l'Andrienne lui revient : d'une ſcène de paſſion; l'Eunuque lui en offrira dix pour une, qui le déſeſpèreront.

Au reſte, l'un & l'autre ſont l'ouvrage du génie; mais le génie n'eſt pas le même. C'eſt le plan qui ſoutient une pièce compliquée : c'eſt l'art du diſcours & du dialogue qui fait écouter & lire une pièce ſimple.

J'obſerverai pourtant qu'en général il y a plus de pièces bien dialoguées, que de pièces bien conduites. Le génie qui diſpoſe les incidens, paroît plus rare que celui qui trouve les vrais diſcours. Combien de belles ſcènes dans Moliere! On compte ſes dénouemens heureux.

Les plans ſe forment d'après l'imagination; les diſcours d'après la nature.

On peut former une infinité de plans d'un

même ſujet, & d'après les mêmes caracteres. Mais les caracteres étant donnés, la maniere de faire parler eſt une. Vos perſonnages auront telle ou telle choſe à dire, ſelon les ſituations où vous les aurez placés : mais étant les mêmes hommes dans toutes ces ſituations, jamais ils ne ſe contrediront.

On ſeroit tenté de croire qu'un Drame devroit être l'ouvrage de deux hommes de génie, l'un qui arrangeât, & l'autre qui fît parler. Mais qu'eſt-ce qui pourra dialoguer d'après le plan d'un autre ? Le génie du dialogue n'eſt pas univerſel ; chaque homme ſe tâte & ſent ce qu'il peut : ſans qu'il s'en apperçoive, en formant ſon plan, il cherche les ſituations dont il eſpere ſortir avec ſuccès. Changez ces ſituations, & il lui ſemblera que ſon génie l'abandonne. Il faut à l'un des ſituations plaiſantes ; à l'autre, des ſcènes morales & graves ; à un troiſieme, des lieux d'éloquence & de pathétique. Donnez à Corneille un plan de Racine, & à Racine un plan de Corneille ; & vous verrez comment ils s'en tireront.

Né avec un caractere ſenſible & droit, j'avoue, mon Ami, que je n'ai jamais été effrayé d'un morceau d'où j'eſpérois ſortir

avec les ressources de la raison & de l'honnêteté. Ce sont des armes que mes parens m'ont appris à manier de bonne heure : je les ai si souvent employées contre les autres & contre moi!

Vous savez que je suis habitué de longue main à l'art du soliloque. Si je quitte la société & que je rentre chez moi triste & chagrin, je me retire dans mon cabinet, & là je me questionne & je me demande : Qu'avez-vous? de l'humeur?.... Oui.... Est-ce que vous vous portez mal?.. Non.... Je me presse, j'arrache de moi la vérité. Alors il me semble que j'ai une ame gaie, tranquille, honnête & sereine, qui en interroge une autre qui est honteuse de quelque sottise qu'elle craint d'avouer. Cependant l'aveu vient. Si c'est une sottise que j'ai commise, comme il m'arrive assez souvent, je m'absous. Si c'en est une qu'on m'a faite, comme il arrive quand j'ai rencontré des gens disposés à abuser de la facilité de mon caractere, je pardonne. La tristesse se dissipe; je rentre dans ma famille bon époux, bon pere, bon maître, du moins je l'imagine; & personne ne se ressent d'un chagrin qui alloit se répandre sur tout ce qui m'eût approché.

Je conseillerai cet examen secret à tous ceux qui voudront écrire ; ils en deviendront à coup sûr plus honnêtes gens & meilleurs Auteurs.

Que j'aie un plan à former, sans que je m'en apperçoive, je chercherai des situations qui quadreront à mon talent & à mon caractere.

« Ce plan sera-t-il le meilleur ? »

Il me le paroîtra sans doute.

« Mais aux autres ? »

C'est une autre question.

Ecouter les hommes, & s'entretenir souvent avec soi ; voilà les moyens de se former au dialogue.

Avoir une belle imagination ; consulter l'ordre & l'enchaînement des choses ; ne pas redouter les scènes difficiles ni le long travail ; entrer par le centre de son sujet ; bien discerner le moment où l'action doit commencer ; savoir ce qu'il est à propos de laisser en arriere ; connoître les situations qui affectent : voilà le talent d'après lequel on saura former un plan.

Sur-tout s'imposer la loi de ne pas jetter sur le papier une seule idée de détail, que le plan ne soit arrêté.

Comme le plan coûte beaucoup & qu'il veut être long-tems médité, qu'arrive-t-il à ceux qui se livrent au genre dramatique & qui ont quelque facilité à peindre des caracteres ? Ils ont une vue générale de leur sujet, ils connoissent à-peu-près les situations, ils ont projetté leurs caracteres : & lorsqu'ils se sont dit : cette mere sera coquette, ce pere sera dur, cet amant libertin, cette jeune fille sensible & tendre, la fureur de faire les scènes les prend. Ils écrivent ; ils rencontrent des idées fines, délicates, fortes même ; ils ont des morceaux charmans & tout prêts : mais lorsqu'ils ont beaucoup travaillé, & qu'ils en viennent au plan, (car c'est toujours-là qu'il en faut venir,) ils cherchent à placer ce morceau charmant ; ils ne se résoudront jamais à perdre cette idée délicate ou forte ; ils feront le contraire de ce qu'il falloit, le plan pour les scènes qu'il falloit faire pour le plan. De-là une conduite & même un dialogue contraints, beaucoup de peine & de tems perdus, & une multitude de copeaux qui demeurent sur le chantier. Quel chagrin, sur-tout si l'ouvrage est en vers !

J'ai connu un jeune Poëte qui ne manquoit pas de génie, & qui a écrit plus de trois ou

quatre mille vers d'une Tragédie qu'il n'a point achevée, & qu'il n'achevera jamais.

Soit donc que vous compofiez en vers, ou que vous écriviez en profe ; faites d'abord le plan : après cela vous fongerez aux fcènes.

Mais comment former le plan ? Il y a dans la *Poétique d'Ariftote* une belle idée là-deffus. Elle m'a fervi ; elle peut fervir à d'autres, & la voici.

Entre une infinité d'hommes qui ont écrit de l'Art poétique, trois font particuliérement célebres : Ariftote, Horace & Boileau. Ariftote eft un philofophe qui marche avec ordre, qui établit des principes généraux, & qui en laiffe les conféquences à tirer & les applications à faire. Horace eft un homme de génie qui femble affecter le défordre, & qui parle en Poëte à des Poëtes. Boileau eft un maître qui cherche à donner le précepte & l'exemple à fon difciple.

Ariftote dit en quelque endroit de fa *Poétique* : foit que vous travailliez fur un fujet connu, foit que vous en tentiez un nouveau, commencez par efquiffer la fable, & vous penferez enfuite aux épifodes ou circonftances qui doivent l'étendre. Eft-ce une Tragédie ? dites : une jeune Princeffe eft con-

duite ſur un autel pour y être immolée ; mais elle diſparoît tout-à-coup aux yeux des ſpectateurs, & elle eſt tranſportée dans un pays où la coutume eſt de ſacrifier les étrangers à la Déeſſe qu'on y adore. On la fait Prêtreſſe. Quelques années après, le frere de cette Princeſſe arrive dans ce pays : il eſt ſaiſi par les habitans ; & ſur le point d'être ſacrifié par les mains de ſa ſœur, il s'écrie : ce n'eſt donc pas aſſez que ma ſœur ait été ſacrifiée, il faut que je le ſois auſſi ! A ce mot il eſt reconnu & ſauvé.

Mais pourquoi la Princeſſe avoit-elle été condamnée à mourir ſur un autel ?

Pourquoi immole-t-on les étrangers dans la terre barbare où ſon frere la rencontre ?

Comment a-t-il été pris ?

Il vient pour obéir à un oracle. Et pourquoi cet oracle ?

Il eſt reconnu par ſa ſœur. Mais cette reconnoiſſance ne ſe pouvoit-elle faire autrement ?

Toutes ces choſes ſont hors du ſujet. Il faut les ſuppléer dans la fable.

Le ſujet appartient à tous. Mais le Poëte diſpoſera du reſte à ſa fantaiſie ; & celui qui aura rempli ſa tâche de la maniere la plus

ſimple & la plus néceſſaire, aura le mieux réuſſi.

L'idée d'Ariſtote eſt propre à tous les genres dramatiques; & voici comment j'en ai fait uſage pour moi.

Un pere a deux enfans, un fils & une fille. La fille aime ſecrettement un jeune homme qui demeure dans la maiſon. Le fils eſt entêté d'une inconnue qu'il a vue dans ſon voiſinage. Il a tâché de la corrompre, mais inutilement. Il s'eſt déguiſé & établi à côté d'elle ſous un nom & ſous des habits empruntés. Il paſſe-là pour un homme du peuple, attaché à quelque profeſſion méchanique. Cenſé le jour à ſon travail, il ne voit celle qu'il aime que le ſoir. Mais le pere attentif à ce qui ſe paſſe dans ſa maiſon, apprend que ſon fils s'abſente toutes les nuits. Cette conduite, qui annonce le déreglement, l'inquiette; il attend ſon fils.

C'eſt-là que la pièce commence.

Qu'arrive-t-il enſuite? C'eſt que cette fille convient à ſon fils; & que, découvrant en même tems que ſa fille aime le jeune homme à qui il la deſtinoit, il la lui accorde, & qu'il conclut deux mariages contre le gré de ſon beau-frere, qui avoit d'autres vues.

Mais pourquoi la fille aime-t-elle secrettement ?

Pourquoi le jeune homme qu'elle aime est-il dans la maison ? Qu'y fait-il ? Qui est-il ?

Qui est cette inconnue dont le fils est épris ? Comment est-elle tombée dans l'état de pauvreté où elle est ?

D'où est-elle ? Née dans la province, qu'est-ce qui l'a amenée à Paris ? Qu'est-ce qui l'y retient ?

Qu'est-ce que le beau-frere ?

D'où vient l'autorité qu'il a dans la maison du pere ?

Pourquoi s'oppose-t-il à des mariages qui conviennent au pere ?

Mais la scène ne pouvant se passer en deux endroits, comment la jeune inconnue entrera-t-elle dans la maison du pere ?

Comment le pere découvre-t-il la passion de sa fille & du jeune homme qu'il a chez lui ?

Quelle raison a-t-il de dissimuler ses desseins ?

Comment arrive-t-il que la jeune inconnue lui convienne ?

Quels sont les obstacles que le beau-frere apporte à ses vues ?

Comment le double mariage se fait-il malgré ces obstacles ?

Combien de choses qui demeurent indéterminées après que le Poëte a fait son esquisse ! Mais voilà l'argument & le fond. C'est de-là qu'il doit tirer la division des actes, le nombre des personnages, leurs caracteres & le sujet des scènes.

Je vois que cette esquisse me convient, parce que le pere, dont je me propose de faire sortir le caractere, sera très-malheureux. Il ne voudra point un mariage qui convient à son fils ; sa fille lui paroîtra s'éloigner d'un mariage qu'il veut, & la défiance d'une délicatesse réciproque les empêchera l'un & l'autre de s'avouer leurs sentimens.

Le nombre de mes personnages sera décidé.

Je ne suis plus incertain sur leurs caracteres.

Le pere aura le caractere de son état. Il sera bon, vigilant, ferme & tendre. Placé dans la circonstance la plus difficile de sa vie, elle suffira pour déployer toute son ame.

Il faut que son fils soit violent. Plus une passion est déraisonnable, moins il faut qu'elle soit libre.

Sa maîtresse ne sera jamais assèz aimable. J'en ai fait un enfant innocent, honnête & sensible.

Le beau-frere, qui est mon machiniste, homme d une tête étroite & à préjugés, sera dur, foible, méchant, importun, rusé, tracassier, le trouble de la maison, le fléau du pere & des enfans, & l'aversion de tout le monde.

Qu'est-ce que Germeuil? C'est le fils d'un ami du Pere de Famille, dont les affaires se sont dérangées, & qui a laissé cet enfant sans ressource. Le Pere de Famille l'a pris chez lui après la mort de son ami, & l'a fait élever comme son fils.

Cécile, persuadée que son pere ne lui accordera jamais cet homme pour époux, le tiendra à une grande distance d'elle, le traitera quelquefois avec dureté; & Germeuil, arrêté par cette conduite & par la crainte de manquer au Pere de Famille son bienfaiteur, se renfermera dans les bornes du respect; mais les apparences ne seront pas si bien gardées de part & d'autre, que la passion ne perce tantôt dans les discours, tantôt dans les actions, mais toujours d'une maniere incertaine & légere.

Germeuil ſera donc d'un caractere ferme, tranquille, & un peu renfermé.

Et Cécile un composé de hauteur, de vivacité, de réserve & de ſenſibilité.

L'eſpece de diſſimulation qui contiendra ces amans, trompera auſſi le Pere de Famille. Détourné de ſes deſſeins par cette fauſſe antipathie, il n'oſera propoſer à ſa fille pour époux un homme qui ne laiſſe appercevoir aucun penchant pour elle, & qu'elle paroît avoir pris en averſion.

Le pere dira : n'eſt-ce pas aſſez de tourmenter mon fils en lui ôtant une femme qu'il aime, ſans aller encore perſécuter ma fille en lui propoſant pour époux un homme qu'elle n'aime pas ?

La fille dira : n'eſt-ce pas aſſez du chagrin que mon pere & mon oncle reſſentent de la paſſion de mon frere, ſans l'accroître encore par un aveu qui révolteroit tout le monde ?

Par ce moyen l'intrigue de la fille & de Germeuil ſera ſourde, ne nuira point à celle du fils & de ſa maitreſſe, & ne ſervira qu'à augmenter l'humeur de l'oncle & le chagrin du pere.

J'aurai réuſſi au-delà de mes eſpérances, ſi je parviens à tellement intéreſſer ces deux

perſonnes à la paſſion du fils, qu'ils ne puiſſent s'occuper de la leur. Leur penchant ne partagera plus l'intérêt ; il rendra ſeulement leurs ſcènes plus piquantes.

J'ai voulu que le pere fût le perſonnage principal. L'eſquiſſe reſtoit la même ; mais tous les épiſodes changeoient, ſi j'avois choiſi pour mon héros, ou le fils, ou l'ami, ou l'oncle.

Si le Poëte a de l'imagination, & qu'il ſe repoſe ſur ſon eſquiſſe, il la fécondera, il en verra ſortir une foule d'incidens, & il ne ſera plus embarraſſé que du choix.

Qu'il ſe rende difficile ſur ce point, lorſque ſon ſujet eſt ſérieux. On ne ſouffriroit pas aujourd'hui qu'un pere vînt avec une cloche de mulet mettre en fuite un pédant, ni qu'un mari ſe cachât ſous une table pour s'aſſurer par lui-même des diſcours qu'on tient à ſa femme. Ces moyens ſont de la Farce.

Si une jeune Princeſſe eſt conduite vers un autel ſur lequel on doit l'immoler, on ne voudra pas qu'un auſſi grand événement ne ſoit fondé que ſur l'erreur d'un meſſager qui ſuit un chemin, tandis que la Princeſſe & ſa mere s'avancent par un autre.

« La

« La fatalité qui nous joue, n'attache-t-elle » pas des révolutions plus importantes à des » causes plus légeres ? »

Il est vrai. Mais le Poëte ne doit pas l'imiter en cela. Il emploiera cet incident, s'il est donné par l'Histoire. Mais il ne l'inventera pas. Je jugerai ses moyens plus sévèrement que la conduite des Dieux.

Qu'il soit scrupuleux dans le choix des incidens, & sobre dans leur usage; qu'il les proportionne à l'importance de son sujet, & qu'il établisse entr'eux une liaison presque nécessaire.

« Plus les moyens par lesquels la volonté » des Dieux s'accomplira sur les hommes » seront obscurs & foibles, plus je serai effrayé » de leur sort ».

J'en conviens. Mais il faut que je ne puisse douter que telle a été la volonté, non du Poëte, mais des Dieux.

La Tragédie demande de l'importance dans les moyens; la Comédie de la finesse.

Un amant jaloux est-il incertain des sentimens de son ami : Térence laissera sur la scène un Dave qui écoutera les discours de celui-ci, & qui en fera le récit à son maître.

Nos François voudront que leur Poëte en ſache davantage.

Un vieillard, ſottement vain, changera ſon nom bourgeois d'Arnolphe en celui de Monſieur de la Souche, & cet expédient ingénieux fondera toute l'intrigue, & en amenera le dénouement d'une maniere ſimple & inattendue : alors, ils s'écrieront, à merveilles ! & ils auront raiſon. Mais ſi, ſans aucune vraiſemblance, & cinq ou ſix fois de ſuite, on leur montre cet Arnolphe devenu le confident de ſon rival & la dupe de ſa pupille, allant de Valere à Agnès, & retournant d'Agnès à Valere, ils diront : ce n'eſt pas un Drame que cela, c'eſt un Conte ; & ſi vous n'avez pas tout l'eſprit, toute la gaieté, tout le génie de Moliere, ils vous accuſeront d'avoir manqué d'invention, & ils répeteront : c'eſt un Conte à dormir.

Si vous avez peu d'incidens, vous aurez peu de perſonnages. N'ayez point de perſonnages ſuperflus ; & que des fils imperceptibles lient tous vos incidens.

Sur-tout ne tendez point de fils à faux : en m'occupant d'un embarras qui ne viendra point, vous égarerez mon attention.

Tel eſt, ſi je ne me trompe, l'effet du diſcours de Froſine dans l'*Avare*. Elle s'engage à détourner l'Avare du deſſein d'épouſer Marianne par le moyen d'une Vicomteſſe de Baſſe-Bretagne dont elle ſe promet des merveilles, & le ſpectateur avec elle. Cependant la pièce finit ſans qu'on revoie ni Froſine, ni ſa Baſſe-Bretonne, qu'on attend toujours.

Quel ouvrage, qu'un plan contre lequel on n'auroit point d'objection ! Y en a-t-il un ? Plus il ſera compliqué, moins il ſera vrai. Mais on demande du plan d'une Comédie & du plan d'une Tragédie, quel eſt le plus difficile ?

Il y a trois ordres de choſes. L'Hiſtoire, où le fait eſt donné ; la Tragédie, où le Poëte ajoûte à l'Hiſtoire ce qu'il imagine en pouvoir augmenter l'intérêt ; la Comédie, où le Poëte invente tout.

D'où l'on peut conclure que le Poëte comique eſt le Poëte par excellence. C'eſt lui qui fait. Il eſt dans ſa ſphere ce que l'Etre tout-puiſſant eſt dans la nature. C'eſt lui qui crée, qui tire du néant ; avec cette différence, que nous n'entrevoyons dans la nature qu'un enchaînement d'effets dont les

causes nous sont inconnues, au lieu que la marche du Drame n'est jamais obscure ; & que, si le Poëte nous cache assez de ses ressorts pour nous piquer, il nous en laisse toujours appercevoir assez pour nous satisfaire.

« Mais la Comédie étant une imitation de » la nature dans toutes ses parties, le Poëte » n'a-t-il pas un modele auquel il se doive » conformer, même lorsqu'il forme son » plan » ?

Sans doute.

« Quel est donc ce modele » ?

Avant que de répondre, je demanderai : qu'est-ce qu'un plan ?

« Un plan, c'est une histoire merveilleuse » distribuée selon les regles du genre drama» tique ; histoire qui est en partie de l'inven» tion du Poëte tragique, & toute entiere » de l'invention du Poëte comique ».

Fort bien. Quel est donc le fondement de l'art dramatique ?

« L'art historique » ?

Rien n'est plus certain. On a comparé la Poésie à la Peinture, & l'on a bien fait ; mais une comparaison plus utile & plus féconde en vérités, ç'auroit été celle de l'Histoire à la Poésie. On se seroit ainsi formé des

notions exactes du vrai, du vraisemblable & du possible; & l'on eût fixé l'idée nette & précise du merveilleux, terme commun à tous les genres de poésie, & que peu de Poëtes sont en état de bien définir.

Tous les événemens historiques ne sont pas propres à faire des Tragédies, ni tous les événemens domestiques à fournir des sujets de Comédie. Les Anciens renfermoient le genre tragique dans les familles d'Alcméon, d'Œdipe, d'Oreste, de Méléagre, de Thyeste, de Télephe & d'Hercule.

Horace ne veut pas qu'on mette sur la scène un personnage qui arrache un enfant tout vivant des entrailles d'une Lamie. Si on lui montre quelque chose de semblable, il n'en pourra ni croire la possibilité, ni supporter la vue. Mais où est le terme où l'absurdité des événemens cesse, & où la vraisemblance commence ? Comment le Poëte sentira-t-il ce qu'il peut oser ?

Il arrive quelquefois à l'ordre naturel des choses d'enchaîner des incidens extraordinaires. C'est le même ordre qui distingue le merveilleux du miraculeux. Les cas rares sont merveilleux. Les cas naturellement impossi-

bles, ſont miraculeux. L'art dramatique rejette les miracles.

Si la nature ne combinoit jamais des événemens d'une maniere extraordinaire, tout ce que le Poëte imagineroit au-delà de la ſimple & froide uniformité des choſes communes, ſeroit incroyable. Mais il n'en eſt pas ainſi. Que fait donc le Poëte? Ou il s'empare de ces combinaiſons extraordinaires, ou il en imagine de ſemblables. Mais au lieu que la liaiſon des événemens nous échappe ſouvent dans la nature, & que, faute de connoître l'enſemble des choſes, nous ne voyons qu'une concomitance fatale dans les faits; le Poëte veut lui qu'il regne dans toute la texture de ſon ouvrage une liaiſon apparente & ſenſible; en ſorte qu'il eſt moins vrai & plus vraiſemblable que l'Hiſtorien.

« Mais puiſqu'il ſuffit de la ſeule coexiſten» ce des événemens pour fonder le merveil» leux dans l'Hiſtoire, pourquoi le Poëte ne » s'en contenteroit-il pas »?

Il s'en contente auſſi quelquefois, ſur-tout le Poëte tragique. Mais la ſuppoſition d'incidens ſimultanés n'eſt pas auſſi permiſe au Poëte comique.

« Et la raison? ».

C'est que la portion connue que le Poëte tragique emprunte de l'Histoire, fait adopter ce qui est d'imagination, comme s'il étoit historique. Les choses qu'il invente reçoivent de la vraisemblance par celles qui lui sont données. Mais rien n'est donné au Poëte comique : il lui est donc moins permis de s'appuyer sur la simultanéité des événemens. D'ailleurs, la fatalité ou la volonté des Dieux, qui effraie si fort les hommes, de qui la destinée se trouve abandonnée à des êtres supérieurs auxquels ils ne peuvent se soustraire, dont la main les suit & les atteint au moment où ils sont dans la sécurité la plus entiere, est plus nécessaire à la Tragédie. S'il y a quelque chose de touchant, c'est le spectacle d'un homme rendu coupable & malheureux malgré lui.

Il faut que les hommes fassent dans la Comédie, le rôle que font les Dieux dans la Tragédie. La fatalité & la méchanceté, voilà dans l'un & l'autre genre les bases de l'intérêt dramatique.

« Qu'est-ce donc que le vernis romanes» que qu'on reproche à quelques-unes de nos » pièces » ?

Un ouvrage ſera romaneſque, ſi le merveilleux naît de la ſimultanéité des événemens ; ſi l'on y voit les Dieux ou les hommes trop méchans, ou trop bons ; ſi les choſes & les caractères y different trop de ce que l'expérience ou l'Hiſtoire nous les montre ; & ſur-tout, ſi l'enchaînement des événemens y eſt trop extraordinaire & trop compliqué.

D'où l'on peut conclure que le Roman dont on ne pourra faire un bon Drame, ne ſera pas mauvais pour cela ; mais qu'il n'y a point de bon Drame dont on ne puiſſe faire un excellent Roman. C'eſt par les règles que ces deux genres de poéſie diffèrent.

L'illuſion eſt leur but commun : mais d'où dépend l'illuſion ? Des circonſtances. Ce ſont les circonſtances qui la rendent plus ou moins difficile à produire.

Me permettra-t-on de parler un moment la langue des Géometres ? On ſait ce qu'ils appellent une équation. L'illuſion eſt ſeule d'un côté. C'eſt une quantité conſtante qui eſt égale à une ſomme de termes, les uns poſitifs, les autres négatifs, dont le nombre & la combinaiſon peuvent varier ſans fin, mais dont la valeur totale eſt toujours la même. Les termes poſitifs repréſentent les

circonſtances communes ; & les négatifs, les circonſtances extraordinaires. Il faut qu'elles ſe rachetent les unes par les autres.

L'illuſion n'eſt pas volontaire. Celui qui diroit, je veux me faire illuſion, reſſembleroit à celui qui diroit : j'ai une expérience des choſes de la vie à laquelle je ne ferai aucune attention.

Quand je dis que l'illuſion eſt une quantité conſtante, c'eſt dans un homme qui juge de différentes productions, & non dans des hommes différens. Il n'y a peut-être pas ſur toute la ſurface de la terre deux individus qui aient la même meſure de la certitude, & cependant le Poëte eſt condamné à faire illuſion également à tous. Le Poëte ſe joue de la raiſon & de l'expérience de l'homme inſtruit, comme une gouvernante ſe joue de l'imbécillité d'un enfant. Un bon poëme eſt un conte digne d'être fait à des hommes ſenſés.

Le Romancier a le tems & l'eſpace qui manque au Poëte dramatique : à mérite égal, j'eſtimerai donc moins un Roman qu'une pièce de théâtre. D'ailleurs, il n'y a point de difficulté que le premier ne puiſſe eſquiver. Il dira : « La vapeur du ſommeil ne coule pas

» plus doucement dans les yeux appesantis &
» dans les membres fatigués d'un homme
» abattu, que les paroles flatteuses de la
» Déesse ; mais elle sentoit toujours je ne
» sais quoi qui repoussoit ses efforts & qui se
» jouoit de ses charmes.... Mentor, immo-
» bile dans ses sages conseils, se laissoit pres-
» ser ; quelquefois même il lui laissoit espérer
» qu'elle l'embarrasseroit par ses questions ; mais
» au moment où elle croyoit satisfaire sa curio-
» sité, ses espérances s'évanouissoient. Ce
» qu'elle imaginoit tenir lui échappoit tout-
» à-coup, & une réponse courte la replon-
» geoit dans les incertitudes..... » Et voilà le Romancier hors d'affaire. Mais quelque difficulté qu'il y eût à faire cet entretien, il eût fallu ou que le Poëte dramatique renversât son plan, ou qu'il le surmontât. Quelle différence de peindre un effet, ou de le produire !

Les Anciens ont eu des Tragédies où tout étoit de l'invention du Poëte. L'Histoire n'offroit pas même les noms des personnages. Et qu'importe, si le Poëte n'excede pas la vraie mesure du merveilleux ?

Ce qu'il y a d'historique dans un Drame est connu d'assez peu de personnes ; si cepen-

dant le poëme est bien fait, il intéresse également tout le monde, plus peut-être le spectateur ignorant, que le spectateur instruit. Tout est d'une égale vérité pour celui-là, au lieu que les épisodes ne sont que vraisemblables pour celui-ci. Ce sont des mensonges mêlés à des vérités avec tant d'art, qu'il n'éprouve aucune répugnance à les recevoir.

La Tragédie domestique auroit la difficulté de deux genres; l'effet de la Tragédie héroïque à produire, & tout le plan à former d'invention, ainsi que dans la Comédie.

Je me suis demandé quelquefois si la Tragédie domestique se pouvoit écrire en vers; & sans trop savoir pourquoi, je me suis répondu que non. Cependant la Comédie ordinaire s'écrit en vers: la Tragédie héroïque s'écrit en vers. Que ne peut-on pas écrire en vers? Ce genre exigeroit-il un style particulier dont je n'ai pas la notion? ou la vérité du sujet & la violence de l'intérêt rejetteroient-elles un langage symmétrisé? La condition des personnages seroit-elle trop voisine de la nôtre, pour admettre une harmonie réguliere?

Résumons. Si l'on mettoit en vers l'histoire de Charles XII, elle n'en seroit pas moins

une hiſtoire. Si l'on mettoit la Henriade en proſe, elle n'en ſeroit pas moins un poëme. Mais l'Hiſtorien a écrit ce qui eſt arrivé, purement & ſimplement ; ce qui ne fait pas toujours ſortir les caractères autant qu'ils pourroient, ce qui n'émeut ni n'intéreſſe pas autant qu'il eſt poſſible d'émouvoir & d'intéreſſer. Le Poëte eût écrit tout ce qui lui auroit ſemblé devoir affecter le plus. Il eût imaginé des événemens. Il eût feint des diſcours. Il eût chargé l'hiſtoire. Le point important pour lui eût été d'être merveilleux ſans ceſſer d'être vraiſemblable : ce qu'il eût obtenu, en ſe conformant à l'ordre de la nature, lorſqu'elle ſe plaît à combiner des incidens extraordinaires, & à ſauver les incidens extraordinaires par des circonſtances communes.

Voilà la fonction du Poëte. Quelle différence entre le verſificateur & lui ! Cependant ne croyez pas que je mépriſe le premier : ſon talent eſt rare. Mais ſi vous faites du verſificateur un Apollon, le poëte ſera pour moi un Hercule. Or, ſuppoſez une lyre à la main d'Hercule, & vous n'en ferez pas un Apollon. Appuyez un Apollon ſur une maſſue ; jettez ſur ſes épaules la peau du lion de

Nemée, & vous n'en ferez pas un Hercule.

D'où l'on voit qu'une Tragédie en prose est tout autant un Poëme qu'une Tragédie en vers; qu'il en est de même de la Comédie & du Roman : mais que le but de la Poésie est plus général que celui de l'Histoire. On lit dans l'Histoire ce qu'un homme du caractere de Henri IV. a fait & souffert. Mais combien de circonstances possibles où il eût agi & souffert d'une maniere conforme à son caractere, plus merveilleuse, que l'Histoire n'offre pas, mais que la Poésie imagine.

L'imagination, voilà la qualité sans laquelle on n'est ni un Poëte, ni un Philosophe, ni un homme d'esprit, ni un être raisonnable, ni un homme.

« Qu'est-ce donc que l'imagination, me » direz-vous » ?

O mon ami, quel piége vous tendez à celui qui s'est proposé de vous entretenir de l'art dramatique ! S'il se met à philosopher, adieu son objet.

L'imagination est la faculté de se rappeller des images. Un homme entièrement privé de cette faculté, seroit un stupide dont toutes les fonctions intellectuelles se réduiroient à produire les sons qu'il auroit appris à com-

biner dans l'enfance, & à les appliquer machinalement aux circonſtances de la vie.

C'eſt la triſte condition du peuple, & quelquefois du philoſophe. Lorſque la rapidité de la converſation entraîne celui-ci & ne lui laiſſe pas le tems de deſcendre des mots aux images, que fait-il autre choſe, ſi ce n'eſt de ſe rappeller des ſons & de les produire combinés dans un certain ordre? O combien l'homme qui penſe le plus eſt encore automate!

Mais quel eſt le moment où il ceſſe d'exercer ſa mémoire, & où il commence à appliquer ſon imagination? C'eſt celui ou de queſtions en queſtions, vous le forcez d'imaginer, c'eſt-à-dire, de paſſer de ſons abſtraits & généraux, à des ſons moins abſtraits & moins généraux, juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé à quelque repréſentation ſenſible, le dernier terme & le repos de ſa raiſon. Alors, que devient-il? Peintre ou Poëte.

Demandez-lui, par exemple: qu'eſt-ce que la Juſtice? & vous ſerez convaincu qu'il ne s'entendra lui-même, que quand la connoiſſance ſe portant de ſon ame vers les objets, par le même chemin qu'elle y eſt venue, il imaginera deux hommes conduits par la faim vers un arbre chargé de fruits; l'un

monté ſur l'arbre & cueillant, & l'autre s'emparant, par la violence, du fruit que le premier a cueilli. Alors il vous fera remarquer les mouvemens qui ſe manifeſteront en eux; les ſignes du reſſentiment d'un côté, les ſymptômes de la crainte de l'autre; celui-là ſe tenant pour offenſé, & l'autre ſe chargeant lui-même du titre odieux d'offenſeur.

Si vous faites la même queſtion à un autre, ſa derniere réponſe ſe réſoudra en un autre tableau. Autant de têtes, autant de tableaux différens peut-être; mais tous repréſenteront deux hommes éprouvant dans un même inſtant des impreſſions contraires, produiſant des mouvemens oppoſés, ou pouſſant des cris inarticulés & ſauvages, qui, rendus avec le tems dans la langue de l'homme policé, ſignifient & ſignifieront éternellement, Juſtice, Injuſtice.

C'eſt par un toucher qui ſe diverſifie dans la nature animée en une infinité de manieres & de degrés, & qui s'appelle dans l'homme voir, entendre, flairer, goûter & ſentir, qu'il reçoit des impreſſions qui ſe conſervent dans ſes organes, qu'il diſtingue enſuite par des mots, & qu'il ſe rappelle ou par ces mots mêmes, ou par des images.

Se rappeller une ſuite néceſſaire d'images telles qu'elles ſe ſuccedent dans la nature ; c'eſt raiſonner d'après les faits. Se rappeller une ſuite d'images comme elles ſe ſuccéderoient néceſſairement dans la nature, tel ou tel phénomene étant donné, c'eſt raiſonner d'après une hypothèſe, ou feindre ; c'eſt être Philoſophe ou Poëte, ſelon le but qu'on ſe propoſe.

Et le Poëte qui feint, & le Philoſophe qui raiſonne, ſont également, & dans le même ſens, conſéquens ou inconſéquens. Car être conſéquent, ou avoir l'expérience de l'enchaînement néceſſaire des phénomenes, c'eſt la même choſe.

En voilà, ce me ſemble, aſſez pour montrer l'analogie de la vérité & de la fiction, caractériſer le Poëte & le Philoſophe, & relever le mérite du Poëte, ſur-tout épique ou dramatique. Il a reçu de la nature, dans un degré ſupérieur, la qualité qui diſtingue l'homme de génie de l'homme ordinaire, & celui-ci du ſtupide ; l'imagination, ſans laquelle le diſcours ſe réduit à l'habitude méchanique d'appliquer des ſons combinés.

Mais le Poëte ne peut s'abandonner à toute la fougue de ſon imagination ; il eſt

des bornes qui lui ſont preſcrites. Il a le modele de ſa conduite dans les cas rares de l'ordre général des choſes. Voilà ſa règle.

Plus ces cas ſeront rares & ſinguliers, plus il lui faudra d'art, de tems, d'eſpace & de circonſtances communes pour en compenſer le merveilleux & fonder l'illuſion.

Si le fait hiſtorique n'eſt pas aſſez merveilleux, il le fortifiera par des incidens extraordinaires : s'il l'eſt trop, il l'affoiblira par des incidens communs.

Ce n'eſt pas aſſez, ô Poëte comique, d'avoir dit dans votre eſquiſſe : Je veux que ce jeune homme ne ſoit que foiblement attaché à cette courtiſanne ; qu'il la quitte ; qu'il ſe marie ; qu'il ne manque pas de goût pour ſa femme ; que cette femme ſoit aimable, & que ſon époux ſe promètte une vie ſupportable avec elle ; je veux encore qu'il couche à côté d'elle pendant deux mois ſans en approcher, & cependant qu'elle ſe trouve groſſe. Je veux une belle-mere qui ſoit folle de ſa bru. J'ai beſoin d'une courtiſanne qui ait des ſentimens. Je ne puis me paſſer d'un viol, & je veux qu'il ſe ſoit fait dans la rue, par un jeune homme ivre. Fort bien ; courage. Entaſſez, entaſſez circonſtances biſarres

ſur circonſtances biſarres : j'y conſens. Votre fable ſera merveilleuſe, ſans contredit. Mais n'oubliez pas que vous aurez à racheter tout ce merveilleux par une multitude d'incidens communs qui le ſauvent & qui m'en impoſent.

L'art poétique ſeroit donc bien avancé, ſi le traité de la certitude hiſtorique étoit fait. Les mêmes principes s'appliqueroient au Conte, au Roman, à l'Opéra, à la Farce, à toutes les ſortes de Poëmes ſans en excepter la Fable.

Si un peuple étoit perſuadé, comme d'un point fondamental de ſa croyance, que les animaux parloient autrefois, la Fable auroit chez ce peuple un degré de vraiſemblance qu'elle ne peut avoir parmi nous.

Lorſque le Poëte aura formé ſon plan, en donnant à ſon eſquiſſe l'étendue convenable, & que ſon Drame ſera diſtribué par actes & par ſcènes, qu'il travaille ; qu'il commence par la premiere ſcène, & qu'il finiſſe par la derniere. Il ſe trompe, s'il croit pouvoi impunément s'abandonner à ſon caprice, ſauter d'un endroit à un autre, & ſe porter par-tout où ſon génie l'appellera. Il ne ſait pas la peine qu'il ſe prépare, s'il veut que

ſon ouvrage ſoit un. Combien d'idées déplacées qu'il arrachera d'un endroit pour les inſérer dans un autre ! L'objet de ſa ſcène aura beau être déterminé, il le manquera.

Les ſcenes ont une influence les unes ſur les autres, qu'il ne ſentira pas. Ici il ſera diffus, là trop court ; tantôt froid, tantôt trop paſſionné. Le déſordre de ſa maniere de faire ſe répandra ſur toute ſa compoſition, &, quelque ſoin qu'il ſe donne, il en reſtera toujours des traces.

Avant que de paſſer d'une ſcene à celle qui ſuit, on ne peut trop ſe remplir de celles qui précedent.

» Voilà une maniere de travailler bien ſé» vere ».

Il eſt vrai.

» Que fera le Poëte, ſi, au commencement » de ſon poëme, c'eſt la fin qui l'inſpire » ?

Qu'il ſe repoſe.

» Mais plein de ce morceau, il l'eût exécuté » de génie ».

S'il a du génie, qu'il n'appréhende rien. Les idées qu'il craint de perdre reviendront. Elles reviendront fortifiées d'un cortége d'autres qui naîtront de ce qu'il aura fait, & qui donneront à la ſcene plus de chaleur, plus

de couleur & plus de liaison avec le tout. Tout ce qu'il pourra dire, il le dira. Et croyez-vous qu'il en soit ainsi, s'il marche par bonds & par sauts ?

Ce n'est pas ainsi que j'ai cru devoir travailler, convaincu que ma maniere étoit la plus sûre & la plus aisée.

Le *Pere de Famille* a cinquante-trois scenes. La premiere a été écrite la premiere, la derniere a été écrite la derniere; & sans un enchaînement de circonstances singulieres qui m'ont rendu la vie pénible & le travail rebutant, cette occupation n'eût été pour moi qu'un amusement de quelques semaines. Mais comment se métamorphoser en différens caracteres, lorsque le chagrin nous attache à nous-mêmes? Comment s'oublier, lorsque l'ennui nous rappelle à notre existence? Comment échauffer, éclairer les autres, lorsque la lampe de l'enthousiasme est éteinte, & que la flamme du génie ne luit plus sur le front?

Que d'efforts n'a-t-on pas faits pour m'étouffer en naissant? Après la persécution du *Fils Naturel*, croyez-vous, ô mon ami, que je dusse être tenté de m'occuper du *Pere de Famille*? Le voilà cependant. Vous avez exigé que j'achevasse cet ouvrage, & je n'ai

pu vous refuser cette satisfaction. En revanche, permettez-moi de dire un mot de ce *Fils Naturel* si méchamment persécuté.

Charles Goldoni a écrit en Italien une Comédie ou plutôt une Farce en trois actes, qu'il a intitulée, l'*Ami sincere*. C'est un tissu des caracteres de l'*Ami vrai* & de l'*Avare* de Moliere. La cassette & le vol y sont; & la moitié des scenes se passent dans la maison d'un pere avare.

Je laissai-là toute cette portion de l'intrigue; car je n'ai dans le *Fils Naturel* ni avare, ni pere, ni vol, ni cassette.

Je crus que l'on pouvoit faire quelque chose de supportable de l'autre portion, & je m'en emparai comme d'un bien qui m'eût appartenu. Goldoni n'avoit pas été plus scrupuleux. Il s'étoit emparé de l'*Avare*, sans que personne se fût avisé de le trouver mauvais; & l'on n'avoit point imaginé parmi nous d'accuser Moliere ou Corneille de plagiat, pour avoir emprunté tacitement l'idée de quelque piéce, ou d'un Auteur Italien, ou du théâtre Espagnol.

Quoi qu'il en soit, de cette portion d'une Farce en trois actes, j'en fis la Comédie du *Fils Naturel* en cinq, & mon dessein n'étant

pas de donner cet ouvrage au théâtre, j'y joignis quelques idées que j'avois sur la Poëtique, la Musique, la Déclamation & la Pantomime; & je formai du tout une espece de Roman que j'intitulai *le Fils Naturel* ou *les épreuves de la vertu*, avec l'histoire véritable de la pièce.

Sans la supposition que l'aventure du *Fils Naturel* étoit réelle, que devenoient l'illusion de ce Roman & toutes les observations répandues dans les entretiens, sur la différence qu'il y a entre un fait vrai & un fait imaginé, des personnages réels & des personnages fictifs, des discours tenus & des discours supposés; en un mot, toute la Poëtique où la vérité est mise sans cesse en parallele avec la fiction?

Mais comparons un peu plus rigoureusement l'*Ami vrai* du Poëte Italien, avec *le Fils Naturel.*

Quelles sont les parties principales d'un Drame? L'intrigue, les caracteres & les détails.

La naissance illégitime de Dorval est la base du *Fils Naturel.* Sans cette circonstance, la fuite de son pere aux Isles reste sans fondement. Dorval ne peut ignorer qu'il a une sœur & qu'il vit à côté d'elle. Il n'en deviendra

pas amoureux. Il ne ſera plus le rival de ſon ami. Il faut que Dorval ſoit riche ; & ſon pere n'aura plus aucune raiſon de l'enrichir. Que ſignifie la crainte qu'il a de s'ouvrir à Conſtance ? La ſcene d'André n'a plus lieu. Plus de pere qui revienne des Iſles, qui ſoit pris dans la traverſée & qui dénoue. Plus d'intrigue. Plus de pièce.

Or, y a-t-il dans l'*Ami ſincere* aucune de ces choſes ſans leſquelles le *Fils Naturel* ne peut ſubſiſter ? Aucune. Voilà pour l'intrigue.

Venons aux caractères. Y a-t-il un amant violent tel que Clairville ? Non. Y a-t-il une fille ingénue telle que Roſalie ? Non. Y a-t-il une femme qui ait l'ame & l'élévation des ſentimens de Conſtance ? Non. Y a-t-il un homme du caractere ſombre & farouche de Dorval ? Non. Il n'y a donc dans l'*Ami vrai* aucun de mes caracteres ? Aucun, ſans en excepter André. Paſſons aux détails.

Dois-je au Poëte étranger une ſeule idée qu'on puiſſe citer ? Pas une.

Qu'eſt-ce que ſa pièce ? Une Farce. Eſt-ce une Farce que le *Fils Naturel* ? Je ne le crois pas..

Je puis donc avancer :

Que celui qui dit que le genre dans lequel j'ai écrit le *Fils Naturel*, eſt le même que le genre dans lequel Goldoni a écrit l'*Ami vrai*, dit un menſonge :

Que celui qui dit que mes caracteres & ceux de Goldoni ont la moindre reſſemblance, dit un menſonge :

Que celui qui dit qu'il y a dans les détails un mot important qu'on ait tranſporté de l'*Ami vrai* dans le *Fils Naturel*, dit un menſonge :

Que celui qui dit que la conduite du *Fils Naturel* ne differe point de celle de l'*Ami vrai*, dit un menſonge.

Cet Auteur a écrit une ſoixantaine de pièces. Si quelqu'un ſe ſent porté à ce genre de travail, je l'invite à choiſir parmi celles qui reſtent, & à en compoſer un ouvrage qui puiſſe nous plaire.

Je voudrois bien qu'on eût une douzaine de pareils larcins à me reprocher ; & je ne ſais ſi le *Pere de Famille* aura gagné quelque choſe à m'appartenir en entier.

Au reſte, puiſqu'on n'a pas dédaigné de m'adreſſer les mêmes reproches que certaines gens faiſoient autrefois à Térence, je renverrai mes cenſeurs aux prologues de ce Poëte.

Qu'ils

Qu'ils les lisent, pendant que je m'occuperai dans mes heures de délassement à écrire quelque pièce nouvelle. Comme mes vues sont droites & pures, je me consolerai facilement de leur méchanceté, si je puis réussir encore à attendrir les honnêtes-gens.

La nature m'a donné le goût de la simplicité, & je tâche de le perfectionner par la lecture des Anciens. Voilà mon secret. Celui qui liroit Homere avec un peu de génie, y découvriroit bien plus sûrement la source où je puise.

O mon ami, que la simplicité est belle! Que nous avons mal fait de nous en éloigner!

Voulez-vous entendre ce que la douleur inspire à un pere qui vient de perdre son fils? Ecoutez Priam.

Eloignez-vous, mes amis, laissez-moi seul; votre consolation m'importune.... J'irai sur les vaisseaux des Grecs : oui, j'irai. Je verrai cet homme terrible; je le supplierai. Peut-être il aura pitié de mes ans; il respectera ma vieillesse.... Il a un pere âgé comme moi.... Hélas! ce pere l'a mis au monde pour la honte & le désastre de cette Ville!... Quels maux ne nous a-t-il pas faits à tous? Mais à qui en a-t-il fait autant qu'à moi? Combien ne m'a-t-il pas ravi

d'enfans, & dans la fleur de leur jeunesse!... Tous m'étoient chers.... Je les ai tous pleurés. Mais c'est la perte de ce dernier qui m'est sur-tout cruelle; j'en porterai la douleur jusqu'aux enfers.... Eh! pourquoi n'est-il pas mort entre mes bras?... Nous nous serions rassasiés de pleurs sur lui, moi & la mere malheureuse qui lui donna la vie.

Voulez-vous sçavoir quels sont les vrais discours d'un pere suppliant aux genoux du meurtrier de son fils? Ecoutez le même Priam aux genoux d'Achille.

Achille, ressouvenez-vous de votre pere; il est du même âge que moi, & nous gémissons tous les deux sous le poids des années.... Hélas! peut-être est-il pressé par des voisins ennemis, sans avoir à côté de lui personne qui puisse éloigner le péril qui le menace.... Mais, s'il a entendu dire que vous vivez, son cœur s'ouvre à l'espérance & à la joie, & il passe les jours dans l'attente du moment où il reverra son fils... Quelle différence de son sort au mien!.... J'avois des enfans, & je suis comme si je les avois tous perdus..... De cinquante que je comptois autour de moi, lorsque les Grecs sont arrivés, il ne m'en restoit qu'un qui pût nous défendre, & il vient de périr par vos mains, sous

les murs de cette Ville.... Rendez-moi son corps; recevez mes présens; respectez les Dieux; rappellez-vous votre pere & ayez pitié de moi..... Voyez où j'en suis réduit.... Fut-il un Monarque plus humilié; un homme plus à plaindre? Je suis à vos pieds, & je baise vos mains teintes du sang de mon fils.

Ainsi parla Priam : & le fils de Pélée sentit, au souvenir de son pere, la pitié s'émouvoir au fond de son cœur. Il releva le vieillard, &, le repoussant doucement, il l'écarta de lui.

Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? Point d'esprit; mais des choses d'une vérité si grande, qu'on se persuaderoit presque qu'on les auroit trouvées comme Homère. Pour nous, qui connoissons un peu la difficulté & le mérite d'être simple, lisons ces morceaux; lisons-les bien, & puis prenons tous nos papiers & les jettons au feu. Le génie se sent, mais il ne s'imite point.

Dans les piéces compliquées, l'intérêt est plus l'effet du plan que des discours; c'est au contraire plus l'effet des discours que du plan dans les piéces simples. Mais à qui doit-on rapporter l'intérêt? Est-ce aux personnages? Est-ce aux spectateurs?

Les ſpectateurs ne ſont que des témoins ignorés de la choſe.

» Ce ſont donc les perſonnages qu'il faut » avoir en vue » ?

Je le crois. Qu'ils forment le nœud ſans s'en appercevoir ; que tout ſoit impénétrable pour eux ; qu'ils s'avancent au dénouement ſans s'en douter. S'ils ſont dans l'agitation, il faudra bien que je ſuive & que j'éprouve les mêmes mouvemens.

Je ſuis ſi loin de penſer avec la plûpart de ceux qui ont écrit de l'Art dramatique, qu'il faille dérober au ſpectateur le dénouement, que je ne croirois pas me propoſer une tâche fort au-deſſus de mes forces, ſi j'entreprenois un Drame où le dénouement ſeroit annoncé dès la premiere ſcene, & où je ferois ſortir l'intérêt le plus violent de cette circonſtance même.

Tout doit être clair pour le ſpectateur. Confident de chaque perſonnage, inſtruit de ce qui s'eſt paſſé & de ce qui ſe paſſe ; il y a cent momens où l'on n'a rien de mieux à faire que de lui déclarer nettement ce qui ſe paſſera.

O faiſeurs de regles générales, que vous ne

connoissez guere l'Art, & que vous avez peu de ce génie qui a produit les modeles sur lesquels vous avez établi ces regles, qu'il est le maître d'enfreindre quand il lui plaît !

On trouvera dans mes idées tant de paradoxes qu'on voudra ; mais je persisterai à croire que, pour une occasion où il est à-propos de cacher au spectateur un incident important, avant qu'il ait lieu, il y en a plusieurs où l'intérêt demande le contraire.

Le Poëte me ménage, par le secret, un instant de surprise ; il m'eût exposé par la confidence à une longue inquiétude.

Je ne plaindrai qu'un instant celui qui sera frappé & accablé dans un instant. Mais que deviens-je, si le coup se fait attendre, si je vois l'orage se former sur ma tête ou sur celle d'un autre, & y demeurer long-temps suspendu ?

Lusignan ignore qu'il va retrouver ses enfans ; le spectateur l'ignore aussi. Zaïre & Nérestan ignorent qu'ils sont frere & sœur ; le spectateur l'ignore aussi. Mais, quelque pathétique que soit cette reconnoissance, je suis sûr que l'effet en eût été beaucoup plus grand encore, si le spectateur eût été prévenu. Que ne me serois-je pas dit à moi-même, à l'appro-

che de ces quatre personnages ? Avec quelle attention & quel trouble n'aurois-je pas écouté chaque mot qui seroit sorti de leur bouche ? A quelle gêne le Poëte ne m'auroit-il pas mis ? Mes larmes ne coulent qu'au moment de la reconnoissance ; elles auroient coulé long-temps auparavant.

Quelle différence d'intérêt entre cette situation où je ne suis pas du secret, & celle où je sais tout, & où je vois Orosmane un poignard à la main attendre Zaïre, & cette infortunée s'avancer vers le coup ? Quels mouvemens le spectateur n'eût-il pas éprouvés, s'il eût été libre au Poëte de tirer de cet instant tout l'effet qu'il pouvoit produire ; & si notre scene, qui s'oppose aux plus grands effets, lui eût permis de faire entendre dans les ténébres la voix de Zaïre, & de me la montrer de plus loin ?

Dans Iphigénie en Tauride, le spectateur connoît l'état des personnages ; supprimez cette circonstance, & voyez si vous ajoûterez ou si vous ôterez à l'intérêt.

Si j'ignore que Néron écoute l'entretien de Britannicus & de Junie, je n'éprouve plus la terreur.

Lorsque Lusignan & ses enfans se font reconnus, en deviennent-ils moins intéressans ?

Nullement. Qu'eſt-ce qui ſoutient & fortifie l'intérêt ? C'eſt ce que le Sultan ne ſait pas, & ce dont le ſpectateur eſt inſtruit.

Que tous les perſonnages s'ignorent, ſi vous le voulez ; mais que le ſpectateur les connoiſſe tous.

J'oſerois preſque aſſurer qu'un ſujet où les réticences ſont néceſſaires, eſt un ſujet ingrat, & qu'un plan où l'on y a recours, eſt moins bon que ſi l'on eût pu s'en paſſer. On n'en tirera rien de bien énergique. On s'aſſujettira à des préparations toujours trop obſcures ou trop claires. Le poëme deviendra un tiſſu de petites fineſſes, à l'aide deſquelles on ne produira que de petites ſurpriſes. Mais tout ce qui concerne les perſonnages eſt-il connu : j'entrevois dans cette ſuppoſition la ſource des mouvemens les plus violens. Le Poëte Grec qui différa juſqu'à la derniere ſcene la reconnoiſſance d'Oreſte & d'Iphigénie, fut un homme de génie. Oreſte eſt appuyé ſur l'autel. Sa ſœur a le couteau ſacré levé ſur ſon ſein. Oreſte, prêt à périr, s'écrie : *N'étoit-ce pas aſſez que la ſœur fût immolée ? Falloit-il que le frere le fût auſſi ?* Voilà le moment que le Poëte m'a fait attendre pendant cinq actes.

« Dans quelque Drame que ce ſoit, le nœud

» eſt connu ; il ſe forme en préſence du ſpec-
» tateur. Souvent le titre ſeul d'une Tragédie
» en annonce le dénouement. C'eſt un fait
» donné par l'Hiſtoire. C'eſt la mort de Cé-
» ſar ; c'eſt le ſacrifice d'Iphigénie. Mais il
» n'en eſt pas ainſi dans la Comédie ».

Pourquoi donc ? Le Poëte n'eſt-il pas le maître de me révéler de ſon ſujet ce qu'il juge à propos ? Pour moi, je me ſerois beaucoup applaudi, ſi dans le *Pere de Famille* (qui n'eût plus été *Pere de Famille*, mais une piéce d'un autre nom,) j'avois pu ramaſſer toute la perſécution du Commandeur ſur Sophie. L'intérêt ne ſe feroit-il pas accrû, par la connoiſſance que cette jeune fille dont il parloit ſi mal, qu'il pourſuivoit ſi vivement, qu'il vouloit faire enfermer, étoit ſa propre niéce ? Avec quelle impatience n'auroit-on pas attendu l'inſtant de la reconnoiſſance, qui ne produit dans ma piéce qu'une ſurpriſe paſſagere ? C'eût été celui du triomphe d'une infortunée à laquelle on eût pris le plus grand intérêt, & de la confuſion d'un homme dur qu'on n'aimoit pas.

Pourquoi l'arrivée de Pamphile n'eſt-elle, dans l'Hécyre, qu'un incident ordinaire ? C'eſt que le ſpectateur ignore que ſa femme

est grosse, qu'elle ne l'est pas de lui, & que le moment de son retour est précisément celui des couches de sa femme.

Pourquoi certains monologues ont-ils de si grands effets ? C'est qu'ils m'instruisent des desseins secrets d'un personnage, & que cette confidence me saisit, à l'instant, de crainte ou d'espérance.

Si l'état des personnages est inconnu, le spectateur ne pourra prendre à l'action plus d'intérêt que les personnages. Mais l'intérêt doublera pour le spectateur, s'il est assez instruit, & qu'il sente que les actions & les discours seroient bien différens, si les personnages se connoissoient. C'est ainsi que vous produirez en moi une attente violente de ce qu'ils deviendront, lorsqu'ils pourront comparer ce qu'ils sont avec ce qu'ils ont fait ou voulu faire.

Que le spectateur soit instruit de tout, & que les personnages s'ignorent, s'il se peut; que, satisfait de ce qui est présent, je souhaite vivement ce qui va suivre; qu'un personnage m'en fasse desirer un autre; qu'un incident me hâte vers l'incident qui lui est lié; que les scenes soient rapides; qu'elles ne contiennent

que des choses essentielles à l'action, & je serai intéressé.

Au reste, plus je réfléchis sur l'Art dramatique, plus j'entre en humeur contre ceux qui en ont écrit. C'est un tissu de loix particulieres dont on a fait des préceptes généraux. On a vu certains incidens produire de grands effets, & aussi-tôt on a imposé au Poëte la nécessité des mêmes moyens pour obtenir les mêmes effets; tandis qu'en y regardant de plus près, ils auroient apperçu de plus grands effets encore à produire par des moyens tout contraires. C'est ainsi que l'Art s'est surchargé de regles, & que les Auteurs, en s'y assujettissant servilement, se sont quelquefois donné beaucoup de peine pour faire moins bien.

Si l'on avoit conçu que, quoiqu'un ouvrage dramatique ait été fait pour être représenté, il falloit cependant que l'Auteur & l'Acteur oubliassent le spectateur, & que tout l'intérêt fût relatif aux personnages, on ne liroit pas si souvent dans les poëtiques : si vous faites ceci ou cela, vous affecterez ainsi ou autrement votre spectateur. On y liroit au contraire : si vous faites ceci ou cela, voici ce qui en résultera parmi vos personnages.

Ceux qui ont écrit de l'Art dramatique ressemblent à un homme qui, s'occupant des moyens de remplir de trouble toute une famille, au lieu de peser ces moyens par rapport au trouble de la famille, les peseroit relativement à ce qu'en diront les voisins. Eh! laissez-là les voisins; tourmentez vos personnages, & soyez sûr que ceux-ci n'éprouveront aucune peine que les autres ne partagent.

D'autres modeles, l'on eût prescrit d'autres loix, & peut-être on eût dit: que votre dénouement soit connu, qu'il le soit de bonne-heure, & que le spectateur soit perpétuellement suspendu dans l'attente du coup de lumiere qui va éclairer tous les personnages sur leurs actions & sur leur état.

Est-il important de rassembler l'intérêt d'un Drame vers sa fin: ce moyen m'y paroît aussi propre que le moyen contraire. L'ignorance & la perplexité excitent la curiosité du spectateur & la soutiennent; mais ce sont les choses connues & toujours attendues qui le troublent & qui l'agitent. Cette ressource est sûre pour tenir la catastrophe toujours présente.

Si, au lieu de se renfermer entre les personnages & de laisser le spectateur devenir ce qu'il

voudra, le Poëte sort de l'action & descènd dans le parterre, il gênera son plan; il imitera les Peintres, qui, au lieu de s'attacher à la représentation rigoureuse de la nature, la perdent de vue pour s'occuper des ressources de l'art, & songent, non pas à me la montrer comme elle est & comme ils la voient, mais à en disposer relativement à des moyens techniques & communs.

Tous les points d'un espace ne sont-ils pas diversement éclairés ? ne se séparent-ils pas ? ne fuient-ils pas dans une plaine aride & déserte, comme dans le paysage le plus varié ? Si vous suivez la routine du peintre, il en sera de votre Drame ainsi que de son tableau. Il a quelques beaux endroits; vous aurez quelques beaux instans. Mais il ne s'agit pas de cela; il faut que le tableau soit beau dans toute son étendue, & votre Drame dans toute sa durée.

Et l'Acteur, que deviendra-t-il, si vous vous êtes occupé du spectateur ? Croyez-vous qu'il ne sentira pas que ce que vous avez placé dans cet endroit & dans celui-ci, n'a pas été imaginé pour lui ? Vous avez pensé au spectateur; il s'y adressera. Vous avez voulu qu'on vous applaudît; il voudra qu'on l'applaudisse; & je ne sais plus ce que l'illusion deviendra.

J'ai remarqué que l'Acteur jouoit mal tout ce que le Poëte avoit composé pour le spectateur; & que, si le Parterre eût fait son rôle, il eût dit au personnage : « A qui en voulez-» vous ? Je n'en suis pas. Est-ce que je me » mêle de vos affaires ? Rentrez chez vous ». Et que, si l'Auteur eût fait le sien, il seroit sorti de la coulisse & eût répondu au Parterre : » Pardon, Messieurs ; c'est ma faute : une au-» tre fois je ferai mieux, & lui aussi ».

Soit donc que vous composiez, soit que vous jouïez, ne pensez non plus au spectateur que s'il n'existoit pas. Imaginez sur le bord du théâtre un grand mur qui vous sépare du Parterre. Jouez comme si la toile ne se levoit pas.

» Mais l'Avare qui a perdu sa cassette, dit » cependant au spectateur : Messieurs, mon » voleur n'est-il point parmi vous » ?

Eh ! laissez-là cet Auteur. L'écart d'un homme de génie ne prouve rien contre le sens commun. Dites-moi seulement s'il est possible que vous vous adressiez un instant au spectateur sans arrêter l'action ; & si le moindre défaut des détails où vous l'aurez considéré, n'est pas de disperser autant de petits repos sur toute la durée de votre Drame & de le ralentir ?

Qu'un Auteur intelligent faſſe entrer dans ſon ouvrage des traits que le ſpectateur s'applique, j'y conſens; qu'il y rappelle des ridicules en vogue, des vices dominans, des événemens publics; qu'il inſtruiſe & qu'il plaiſe: mais que ce ſoit ſans y penſer. Si l'on remarque ſon but, il le manque; il ceſſe de dialoguer, il prêche.

La premiere partie d'un plan, diſent nos critiques, c'eſt l'expoſition.

Une expoſition dans la Tragédie où le fait eſt connu, s'exécute en un mot. Si ma fille met le pied dans l'Aulide, elle eſt morte. Dans la Comédie, ſi j'oſois, je dirois que c'eſt l'affiche. Dans le *Tartuffe*, où eſt l'expoſition? J'aimerois autant qu'on demandât au Poëte d'arranger ſes premieres ſcenes, de maniere qu'elles contînſſent l'eſquiſſe même de ſon Drame.

Tout ce que je conçois, c'eſt qu'il y a un moment où l'action dramatique doit commencer; & que, ſi le Poëte a mal choiſi ce moment, il ſera trop éloigné ou trop voiſin de la cataſtrophe. Trop voiſin de la cataſtrophe, il manquera de matiere, & peut-être ſera-t-il forcé d'étendre ſon ſujet par une intrigue épiſodique. Trop éloigné, ſon mouve-

ment sera lâche, ses actes longs & chargés d'événemens ou de détails qui n'intéresseront pas.

La clarté veut qu'on dise tout. Le génie veut qu'on soit rapide. Mais, comment tout dire & marcher rapidement ?

L'incident qu'on aura choisi comme le premier, sera le sujet de la premiere scene. Il amenera la seconde ; la seconde amenera la troisiéme, & l'acte se remplira. Le point important, c'est que l'action croisse en vitesse & soit claire : c'est ici le cas de penser au spectateur. D'où l'on voit que l'exposition se fait à mesure que le Drame s'accomplit, & que le spectateur ne sait tout & n'a tout vu que quand la toile tombe.

Plus le premier incident laissera de choses en arriere, plus on aura de détails pour les actes suivans. Plus le Poëte sera rapide & plein, plus il faudra qu'il soit attentif. Il ne peut se supposer à la place du spectateur que jusqu'à un certain point. Son intrigue lui est si familiere, qu'il lui sera facile de se croire clair quand il sera obscur. C'est à son censeur à l'instruire ; car quelque génie qu'ait un Poëte, il lui faut un censeur. Heureux, mon ami, s'il en rencontre un qui soit vrai & qui ait

plus de génie que lui. C'eſt de lui qu'il apprendra que l'oubli le plus léger ſuffit pour détruire toute illuſion ; qu'une petite circonſtance omiſe ou mal préſentée décele le menſonge ; qu'un Drame eſt fait pour le peuple, & qu'il ne faut ſuppoſer au peuple ni trop d'imbécillité, ni trop de fineſſe.

Expliquer tout ce qui le demande, mais rien au-delà.

Il y a des choſes minutieuſes que le ſpectateur ne ſe ſoucie pas d'apprendre, & dont il ſe rendra raiſon à lui-même. Un incident n'a-t-il qu'une cauſe, & cette cauſe ne ſe préſente-t-elle pas tout-à-coup à l'eſprit : c'eſt une énigme qu'on laiſſeroit à deviner. Un incident a-t-il pu naître d'une maniere ſimple & naturelle : l'expliquer, c'eſt s'appeſantir ſur un détail qui n'excite point ma curioſité.

Rien n'eſt beau, s'il n'eſt un ; & c'eſt le premier incident qui décidera de la couleur de l'ouvrage entier.

Si l'on débute par une ſituation forte, tout le reſte ſera de la même vigueur, ou languira. Combien de piéces que le début a tuées ! Le Poëte a craint de commencer froidement ; & ſes ſituations ont été ſi fortes, qu'il n'a pu ſoutenir les premieres impreſſions qu'il m'a faites.

Si le plan de l'ouvrage eſt bien fait ; ſi le Poëte a bien choiſi ſon premier moment ; s'il eſt entré par le centre de l'action ; s'il a bien deſſiné ſes caracteres, comment n'auroit-il pas du ſuccès ? Mais c'eſt aux ſituations à décider des caracteres.

Le plan d'un Drame peut être fait & bien fait, ſans que le Poëte ſache rien encore du caractere qu'il attachera à ſes perſonnages. Des hommes de différens caracteres ſont tous les jours expoſés à un même événement. Celui qui ſacrifie ſa fille peut être ambitieux, foible ou féroce : celui qui a perdu ſon argent, riche ou pauvre : celui qui craint pour ſa maîtreſſe, bourgeois ou héros, tendre ou jaloux, Prince ou valet.

Les caracteres ſeront bien pris, ſi les ſituations en deviennent plus embarraſſantes & plus fâcheuſes. Songez que les vingt-quatre heures que vos perſonnages vont paſſer ſont les plus agitées & les plus cruelles de leur vie. Tenez-les donc dans la plus grande gêne poſſible. Que vos ſituations ſoient fortes ; oppoſez-les aux caracteres ; oppoſez encore les intérêts aux intérêts. Que l'un ne puiſſe tendre à ſon but, ſans croiſer les deſſeins d'un autre, & que, tous occupés d'un même événement, chacun le veuille à ſa maniere.

Le véritable contraste, c'est celui des caracteres avec les situations; c'est celui des intérêts avec les intérêts. Si vous rendez Alceste amoureux, que ce soit d'une coquette; Harpagon, d'une fille pauvre.

» Mais pourquoi ne pas ajoûter à ces deux » sortes de contrastes, celui des caracteres » entr'eux? Cette ressource est si commode » au Poëte »!

Ajoûtez, & si commune, que celle de placer sur le devant d'un tableau des objets qui servent de repoussoir, n'est pas plus familiere au Peintre.

Je veux que les caracteres soient différens; mais je vous avoue que le contraste m'en déplaît. Ecoutez mes raisons; & jugez.

Je remarque d'abord que le contraste est mauvais dans le style. Voulez-vous que des idées grandes, nobles & simples se réduisent à rien: faites-les contraster entr'elles ou dans l'expression.

Voulez-vous qu'une piéce de musique soit sans expression & sans génie: jettez-y du contraste, & vous n'aurez qu'une suite alternative de doux & de fort, de grave & d'aigu.

Voulez-vous qu'un tableau soit d'une composition désagréable & forcée: méprisez la

ſagéſſe de Raphaël, ſtrapaſſez, faites contraſter vos figures.

L'Architecture aime la grandeur & la ſimplicité. Je ne dirai pas qu'elle rejette le contraſte : elle ne l'admet point.

Dites-moi comment il ſe fait que le contraſte ſoit une ſi pauvre choſe dans tous les genres d'imitation, excepté dans le dramatique ?

Mais un moyen ſûr de gâter un Drame & de le rendre inſoutenable à tout homme de goût, ce ſeroit d'y multiplier les contraſtes.

Je ne ſais quel jugement on portera *du Pere de Famille*; mais, s'il n'eſt que mauvais, je l'aurois rendu déteſtable, en mettant le Commandeur en contraſte avec le Pere de Famille, Germeuil avec Cécile, Saint-Albin avec Sophie, & la Femme de chambre avec un des valets. Voyez ce qui réſulteroit de ces antitheſes. Je dis antitheſes; car le contraſte des caracteres eſt dans le plan d'un drame, ce que cette figure eſt dans le diſcours. Elle eſt heureuſe : mais il en faut uſer avec ſobriété; & celui qui a le ton élevé s'en paſſe toujours.

Une des parties les plus importantes dans l'Art dramatique, & une des plus difficiles,

n'eſt-ce pas de cacher l'art ? Or, qu'eſt-ce qui en montre plus que le contraſte ? Ne paroît-il pas fait à la main ? N'eſt-ce pas un moyen uſé ? Quelle eſt la pièce comique où il n'ait pas été mis en œuvre ? Et quand on voit arriver ſur la ſcène un perſonnage impatient ou bourru, où eſt le jeune homme échappé du Collége & caché dans un coin du parterre, qui ne ſe diſe à lui-même : le perſonnage tranquille & doux n'eſt pas loin ?

Mais n'eſt-ce pas aſſez du vernis romaneſque malheureuſement attaché au genre dramatique, par la néceſſité de n'imiter l'ordre général des choſes que dans les cas où il s'eſt plû à combiner des incidens extraordinaires, ſans ajoûter encore à ce vernis ſi oppoſé à l'illuſion, un choix de caracteres qui ne ſe trouvent preſque jamais raſſemblés ? Quel eſt l'état commun des ſociétés ? Eſt-ce celui où les caracteres ſont différens, ou celui où ils ſont contraſtés ? Pour une circonſtance de la vie où le contraſte des caracteres ſe montre auſſi tranché qu'on le demande au Poëte, il y en a cent mille où ils ne ſont que différens.

Le contraſte des caracteres avec les ſituations & des intérêts entr'eux, eſt au contraire de tous les inſtans.

Pourquoi a-t-on imaginé de faire contraster un caractere avec un autre ? C'est sans doute afin de rendre l'un des deux plus sortant. Mais on n'obtiendra cet effet, qu'autant que ces caracteres paroîtront ensemble. De-là, quelle monotonie pour le dialogue ? Quelle gêne pour la conduite ? Comment réussirai-je à enchaîner naturellement les événemens & à établir entre les scènes la succession convenable, si je suis occupé de la nécessité de rapprocher tel personnage de tel autre ? Combien de fois n'arrivera-t-il pas que le contraste demande une scène, & que la vérité de la fable en demande une autre ?

D'ailleurs, si les deux personnages contrastans étoient dessinés avec la même force, ils rendroient le sujet du Drame équivoque.

Je suppose que le *Misanthrope* n'eût point été affiché, & qu'on l'eût joué sans annonce, que seroit-il arrivé, si Philinte eût eu son caractere, comme Alceste a le sien ? Le spectateur n'auroit-il pas été dans le cas de demander, du moins à la premiere scène, où rien ne distingue encore le personnage principal, lequel des deux on jouoit, du Philanthrope ou du Misanthrope ? Et comment évite-t-on cet inconvénient ? On sacrifie l'un

des deux caractères ; l'on met dans la bouche du premier tout ce qui est pour lui, & l'on fait du second un sot ou un mal-adroit. Mais le spectateur ne sent-il pas ce défaut, sur-tout lorsque le caractere vicieux est le principal, comme dans l'exemple que je viens de citer ?

« La premiere scène du *Misanthrope* est ce« pendant un chef-d'œuvre ».

Oui ; mais qu'un homme de génie s'en empare, & qu'il donne à Philinte autant de sang-froid, de fermeté, d'éloquence, d'honnêteté, d'amour pour les hommes, d'indulgence pour leurs défauts, de compassion pour leur foiblesse, qu'un ami véritable du genre humain en doit avoir ; & tout-à-coup, sans toucher au discours d'Alceste, vous verrez le sujet de la pièce devenir incertain. Pourquoi donc ne l'est-il pas ? Est-ce qu'Alceste a raison ? Est-ce que Philinte a tort ? Non ; c'est que l'un plaide bien sa cause, & que l'autre défend mal la sienne.

Voulez-vous, mon ami, vous convaincre de toute la force de cette observation ? Ouvrez les Adelphes de Térence ; vous y verrez deux peres contrastés, & tous les deux avec la même force ; & défiez le Critique le

plus délié de vous dire de Micion ou de Déméa, qui est le personnage principal ? S'il ose prononcer avant la derniere scène, il trouvera, à son grand étonnement, que celui qu'il a pris pendant cinq actes pour un homme sensé, n'est qu'un fou ; & que celui qu'il a pris pour un fou, pourroit bien être l'homme sensé.

On diroit au commencement du cinquieme acte de ce Drame, que l'Auteur, embarrassé du contraste qu'il avoit établi, a été contraint d'abandonner son but & de renverser l'intérêt de sa pièce. Mais qu'est-il arrivé ? C'est qu'on ne sait plus à qui s'intéresser ; & qu'après avoir été pour Micion contre Déméa, on finit sans savoir pour qui l'on est. On desireroit presque un troisieme pere qui tînt le milieu entre ces deux personnages, & qui en fît connoître le vice.

Si l'on croit qu'un drame sans personnages contrastés en sera plus facile, on se trompe. Lorsque le Poëte ne pourra faire valoir ses rôles que par leurs différences, avec quelle vigueur ne faudra-t-il pas qu'il les dessine & les colorie ? S'il ne veut pas être aussi froid qu'un Peintre qui placeroit des objets blancs sur un fond blanc, il aura sans cesse les yeux

sur la diversité des états, des âges, des situations & des intérêts; &, loin d'être jamais dans le cas d'affoiblir un caractere pour donner de la force à un autre, son travail sera de les fortifier tous.

Plus un genre sera sérieux, moins il me semblera admettre le contraste. Il est rare dans la Tragédie. Si on l'y introduit, ce n'est qu'entre les subalternes. Le héros est seul. Il n'y a point de contraste dans *Britannicus*; point dans *Andromaque*; point dans *Cinna*; point dans *Iphigénie*; point dans *Zaïre*; point dans le *Tartuffe*.

Le contraste n'est pas nécessaire dans les Comédies de caractere. Il est au moins superflu dans les autres.

Il y a une Tragédie de Corneille; c'est, je crois, *Nicomede*, où la générosité est la qualité dominante de tous les personnages: quel mérite ne lui a-t-on pas fait de cette fécondité, & avec combien juste raison?

Térence contraste peu. Plaute contraste moins encore. Moliere plus souvent. Mais si le contraste fut quelquefois pour Moliere le moyen d'un homme de génie, est-ce une raison pour le prescrire aux autres Poëtes?

N'en

N'en feroit-ce pas une, au contraire, pour le leur interdire ?

Mais que devient le dialogue entre des personnages contrastans ? Un tissu de petites idées, d'antithefes ; car il faudra bien que les propos aient entr'eux la même opposition que les caracteres. Or, c'est à vous, mon ami, que j'en appelle, & à tout homme de goût. L'entretien simple & naturel de deux hommes qui auront des intérêts, des passions & des âges différens, ne vous plaira-t-il pas davantage ?

Je ne puis supporter le contraste dans l'Épique, à moins qu'il ne soit de sentimens ou d'images. Il me déplaît dans la Tragédie. Il est superflu dans le Comique férieux. On peut s'en passer dans la Comédie gaie. Je l'abandonnerai donc au farceur. Pour celui-ci, qu'il le multiplie & le force dans sa composition tant qu'il lui plaira : il n'a rien qui vaille à gâter.

Quant à ce contraste de sentimens ou d'images que j'aime dans l'Épique, dans l'Ode & quelques genres de poésie élevée, si l'on me demande ce que c'est, je répondrai : c'est un des caracteres les plus marqués du génie ; c'est l'art de porter dans l'ame des

ſenſations extrêmes & oppoſées, de la ſecouer, pour ainſi dire, en ſens contraires, & d'y exciter un treſſaillement mêlé de peine & de plaiſir, d'amertume & de douceur, de douceur & d'effroi.

Tel eſt l'effet de cet endroit de l'Iliade, où le Poëte me montre Jupiter aſſis ſur l'Ida; au pied du Mont, les Troyens & les Grecs s'entr'égorgeant dans la nuit qu'il a répandue ſur eux, & cependant les regards du Dieu, inattentifs & ſereins, tournés ſur les campagnes innocentes des Ethiopiens, qui vivent de lait. C'eſt ainſi qu'il m'offre à la fois le ſpectacle de la miſere & du bonheur, de la paix & du trouble, de l'innocence & du crime, de la fatalité de l'homme & de la grandeur des Dieux. Je ne vois au pied de l'Ida qu'un amas de fourmis.

Le même Poëte propoſe-t-il un prix à des combattans : il met devant eux des armes, un taureau qui menace de la corne, de belles femmes & du fer.

Lucrece a bien connu ce que pouvoit l'oppoſition du terrible & du voluptueux, lorſqu'ayant à peindre le tranſport effréné de l'amour, quand il s'eſt emparé des ſens, il me réveille l'idée d'un lion qui, les flancs

traversés d'un trait mortel, s'élance avec fureur sur le chasseur qui l'a blessé; le renverse, cherche à expirer sur lui, & le laisse tout couvert de son propre sang.

L'image de la mort est à côté de celle du plaisir, dans les Odes les plus piquantes d'Horace, & dans les Chansons les plus belles d'Anacréon.

Et Catule, ignoroit-il la magie de ce contraste, lorsqu'il a dit:

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus.
Rumoresque senum severiorum
Omnes unius æstimemus assis.
Soles occidere & redire possunt;
Nobiscum semel occidet brevis lux;
Nox est perpetua una dormienda.
Da mî basia mille.

Et l'Auteur de l'*Histoire Naturelle*, lorsqu'après la peinture d'un jeune animal, tranquille habitant des forêts, qu'un bruit subit & nouveau a rempli d'effroi, opposant le délicat & le sublime, il ajoûte: *mais si le bruit est sans effet, s'il cesse, l'animal reconnoît le silence ordinaire de la nature; il se calme, il s'arrête, & regagne à pas égaux sa paisible retraite.*

Et l'Auteur de l'*Esprit*, lorsque confon-

dant des idées ſenſuelles avec des idées féroces, il s'écrie par la bouche d'un fanatique expirant : *Je meurs : mais j'éprouve une douceur incroyable à mourir. J'entends la voix d'Odin qui m'appelle. Déjà les portes de ſon palais ſont ouvertes. J'en vois ſortir des filles à demi-nues. Elles ſont ceintes d'une écharpe d'azur qui releve la blancheur de leur ſein. Elles s'avancent vers moi, & m'offrent une bierre délicieuſe dans le crâne ſanglant de mes ennemis.*

Il y a un payſage du Pouſſin, où l'on voit de jeunes Bergeres qui danſent au ſon du chalumeau ; &, à l'écart, un tombeau avec cette inſcription : *Je vivois auſſi dans la délicieuſe Arcadie.* Le preſtige de ſtyle dont il s'agit, tient quelquefois à un mot qui détourne ma vue du ſujet principal, & qui me montre de côté, comme dans le payſage du Pouſſin, l'eſpace, le tems, la vie, la mort, ou quelqu'autre idée grande ou mélancolique, jettée tout au travers des images de la gaieté.

Voilà les ſeuls contraſtes qui me plaiſent. Au reſte, il y en a de trois ſortes entre les caracteres. Un contraſte de vertu, & un contraſte de vice. Si un perſonnage eſt avare ; un autre peut contraſter avec lui ou par l'é-

conomie, ou par la prodigalité, & le contraste de vice ou de vertu peut être réel ou feint. Je ne connois aucun exemple de ce dernier; il est vrai que je connois peu le théâtre. Il me semble que dans la Comédie gaie, il feroit un effet assez agréable; mais une fois seulement. Ce caractere sera usé dès la premiere pièce. J'aimerois bien à voir un homme qui ne fût pas, mais qui affectât d'être d'un caractere opposé à un autre. Ce caractere seroit original; pour neuf, je n'en sais rien.

Concluons qu'il n'y a qu'une raison pour contraster les caracteres, & qu'il y en a plusieurs pour les montrer différens.

Mais qu'on lise les Poétiques, on n'y trouvera pas un mot de ces contrastes. Il me paroît donc qu'il en est de cette loi, comme de beaucoup d'autres; qu'elle a été faite d'après quelque production de génie, où l'on aura remarqué un grand effet du contraste, & qu'on aura dit: le contraste fait bien ici; donc on ne peut bien faire sans contraste. Voilà la logique de la plûpart de ceux qui ont osé donner des bornes à un Art dans lequel ils ne se sont jamais exercés. C'est aussi celle des Critiques sans expérien-

ce, qui nous jugent d'après ces autorités.

Je ne sais, mon ami, si l'étude de la Philosophie ne me rappellera pas à elle, & si le *Pere de Famille* est, ou n'est pas mon dernier Drame ; mais je suis sûr de n'introduire le contraste des caracteres dans aucun.

Lorsque l'esquisse est faite & remplie, & que les caracteres sont arrêtés, on passe à la division de l'action.

Les actes sont les parties du Drame. Les scenes sont les parties de l'acte.

L'acte est une portion de l'action totale d'un Drame. Il en renferme un ou plusieurs incidens.

Après avoir donné l'avantage aux pièces simples sur les pièces composées, il seroit bien singulier que je préférasse un acte rempli d'incidens, à un acte qui n'en auroit qu'un.

On a voulu que les principaux personnages se montrassent ou fussent nommés dans le premier acte ; je ne sais trop pourquoi. Il y a telle action dramatique où il ne faudroit faire ni l'un ni l'autre.

On a voulu qu'un même personnage ne rentrât pas sur la scene plusieurs fois dans un même acte : & pourquoi l'a-t-on voulu ? Si

ce qu'il vient dire, il ne l'a pu dire quand il étoit sur la scène ; si ce qui le ramene s'est passé pendant son absence ; s'il a laissé sur la scène celui qu'il y cherche ; si celui-ci y est en effet ; ou si, n'y étant pas, il ne le sait pas ailleurs ; si le moment le demande ; si son retour ajoûte à l'intérêt ; en un mot, s'il reparoît dans l'action, comme il nous arrive tous les jours dans la société : alors qu'il revienne ; je suis tout prêt à le revoir & à l'écouter. Le Critique citera ses auteurs tant qu'il voudra : le spectateur sera de mon avis.

On exige que les actes soient à-peu-près de la même longeur : il seroit bien plus sensé de demander que la durée en fût proportionnée à l'étendue de l'action qu'ils embrassent.

Un acte sera toujours trop long, s'il est vuide d'action & chargé de discours ; & il sera toujours assez court, si les discours & les incidens dérobent au spectateur sa durée. Ne diroit-on pas qu'on écoute un Drame la montre à la main ? Il s'agit de sentir, & toi tu comptes les pages & les lignes !

Le premier acte de l'*Eunuque* n'a que deux scènes & un petit monologue, & le dernier acte en a dix. Ils sont l'un & l'autre égale-

ment courts, parce que le ſpectateur n'a langui ni dans l'un, ni dans l'autre.

Le premier acte d'un Drame en eſt peut-être la portion la plus difficile. Il faut qu'il entame, qu'il marche, quelquefois qu'il expoſe, & toujours qu'il lie.

Si ce qu'on appelle une expoſition n'eſt pas amené par un incident important, ou s'il n'en eſt pas ſuivi, l'acte ſera froid. Voyez la différence du premier acte de l'*Andrienne* ou de l'*Eunuque*, & du premier acte de l'*Hécyre*.

On appelle entr'acte la durée qui ſépare un acte du ſuivant. Cette durée eſt variable; mais puiſque l'action ne s'arrête point, il faut que, lorſque le mouvement ceſſe ſur la ſcène, il continue derriere. Point de repos, point de ſuſpenſion. Si les perſonnages ne reparoiſſoient point, & que l'action ne fût pas plus avancée que quand ils ont diſparu, ils ſe ſeroient tous repoſés, ou ils auroient été diſtraits par des occupations étrangeres; deux ſuppoſitions contraires, ſinon à la vérité, du moins à l'intérêt.

Le Poëte aura rempli ſa tâche, s'il m'a laiſſé dans l'attente de quelque grand événement, & ſi l'action qui doit remplir ſon en-

tr'acte excite ma curiosité & fortifie l'impression que j'ai préconçue. Car il ne s'agit pas d'élever dans mon ame différens mouvemens, mais d'y conserver celui qui y regne, & de l'accroître sans cesse. C'est un dard qu'il faut enfoncer depuis la pointe jusqu'à son autre extrémité : effet qu'on n'obtiendra point d'une pièce compliquée, à moins que tous les incidens rapportés à un seul personnage ne fondent sur lui, ne l'atterrent, & ne l'écrasent. Alors ce personnage est vraiment dans la situation dramatique. Il est gémissant & passif : c'est lui qui parle, & ce sont les autres qui agissent.

Il se passe toujours dans l'entr'acte, & souvent il survient dans le courant de la pièce des incidens que le Poëte dérobe aux spectateurs, & qui supposent dans l'intérieur de la maison des entretiens entre ses personnages. Je ne demanderai pas qu'il s'occupe de ces scènes, & qu'il les rende avec le même soin que si je devois les entendre. Mais s'il en faisoit une esquisse, elle acheveroit de le remplir de son sujet & de ses caracteres; &, communiquée à l'Acteur, elle le soutiendroit dans l'esprit de son rôle & dans la chaleur de

son action. C'est un surcroît de travail que je me suis donné.

Ainsi, lorsque le Commandeur pervers va trouver Germeuil pour le perdre, en l'embarquant dans le projet d'enfermer Sophie, il me semble que je le vois arriver d'une démarche composée, avec un visage hypocrite & radouci, & que je lui entends dire d'un ton insinuant & patelin :

LE COMMANDEUR.

Germeuil, je te cherchois.

GERMEUIL.

Moi, Monsieur le Commandeur ?

LE COMMANDEUR.

Toi-même.

GERMEUIL.

Cela vous arrive peu.

LE COMMANDEUR.

Il est vrai ; mais un homme tel que Germeuil se fait rechercher tôt ou tard. J'ai réfléchi sur ton caractere ; je me suis rappellé tous les services que tu as rendus à la famille ; & comme je m'interroge quelquefois quand je suis seul, je me suis demandé à quoi tenoit cette espece d'aversion qui duroit entre nous, & qui éloi-

gnoit deux honnêtes gens l'un de l'autre ? J'ai découvert que j'avois tort, & je suis venu sur le champ te prier d'oublier le passé : oui, te prier, & te demander si tu veux que nous soyons amis ?

GERMEUIL.

Si je le veux, Monsieur ? En pouvez-vous douter ?

LE COMMANDEUR.

Germeuil, quand je hais, je hais bien.

GERMEUIL.

Je le sais.

LE COMMANDEUR.

Quand j'aime aussi, c'est de même ; & tu vas en juger.

(Ici le Commandeur laisse appercevoir à Germeuil que les vues qu'il peut avoir sur sa nièce ne lui sont pas cachées : il les approuve, & s'offre à le servir ....)

Tu recherches ma nièce ; tu n'en conviendras pas, je te connois. Mais pour te rendre de bons offices auprès d'elle, auprès de son pere, je n'ai que faire de ton aveu, & tu me trouveras quand il en sera tems.

(Germeuil connoît trop bien le Comman-

deur pour se tromper à ses offres. Il ne doute point que ce préambule obligeant n'annonce quelque scélérateſſe, & il dit au Commandeur :)

GERMEUIL.

Enſuite, Monſieur le Commandeur, de quoi s'agit-il?

LE COMMANDEUR.

D'abord, de me croire vrai, comme je le ſuis.

GERMEUIL.

Cela ſe peut.

LE COMMANDEUR.

Et de me montrer que tu n'es pas indifférent à mon retour & à ma bienveillance.

GERMEUIL.

J'y ſuis diſpoſé.

(Alors le Commandeur, après un peu de ſilence, jette négligemment, & comme par forme de converſation ....) *Tu as vu mon neveu?*

GERMEUIL.

Il ſort d'ici.

LE COMMANDEUR.

Tu ne ſais pas ce que l'on dit.

GERMEUIL.

Et que dit-on ?

LE COMMANDEUR.

Que c'est toi qui l'entretiens dans sa folie ; mais il n'en est rien.

GERMEUIL.

Rien, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et tu ne prends aucun intérêt à cette petite fille ?

GERMEUIL.

Aucun.

LE COMMANDEUR.

D'honneur ?

GERMEUIL.

Je vous l'ai dit.

LE COMMANDEUR.

Et si je te proposois de te joindre à moi pour terminer en un moment tout le trouble de la famille, tu le ferois ?

GERMEUIL.

Assûrément.

LE COMMANDEUR.

Et je pourrois m'ouvrir à toi ?

GERMEUIL.

Si vous le jugez à propos.

LE COMMANDEUR.

Et tu me garderois le ſecret ?

GERMEUIL.

Si vous l'exigez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil.... & qui empêcheroit ?..... tu ne devines pas ?

GERMEUIL.

Eſt-ce qu'on vous devine ?

Le Commandeur lui révele ſon projet. Germeuil voit tout-d'un coup le danger de cette confidence ; il en eſt troublé. Il cherche, mais inutilement, à ramener le Commandeur. Il ſe récrie ſur l'inhumanité qu'il y a à perſécuter une innocente.... Où eſt la commiſération ? la juſtice ?..... *La commiſération ? Il s'agit bien de cela ; & la juſtice eſt à ſéqueſtrer des créatures qui ne ſont dans le monde que pour égarer les enfans & déſoler leurs parens....* Et votre neveu ?...... *Il en aura d'abord quelque chagrin ; mais une autre fantaiſie effacera celle-là. Dans deux jours il n'y paroîtra plus, & nous lui aurons rendu un ſervice important....*

Et ces ordres, qui disposent des citoyens, croyez-vous qu'on les obtienne ainsi?..... *J'attends le mien, & dans une heure ou deux, nous pourrons manœuvrer*...... Monsieur le Commandeur, à quoi m'engagez-vous? ... *Il accede; je le tiens... A faire ta cour à mon frere, & à m'attacher à toi pour jamais*..... Saint-Albin!..... *Eh bien! Saint-Albin, Saint-Albin; c'est ton ami, mais ce n'est pas toi. Germeuil, soi, soi d'abord; & les autres après, si l'on peut*.... Monsieur!... *Adieu; je vais savoir si ma lettre de cachet est venue, & te rejoindre sur le champ*.... Un mot encore, s'il vous plaît..... *Tout est entendu. Tout est dit. Ma fortune & ma nièce.*

Le Commandeur, rempli d'une joie qu'il a peine à dissimuler, s'éloigne vîte; il croit Germeuil embarqué & perdu sans ressource; il craint de lui donner le tems du remords. Germeuil le rappelle, mais il va toujours, & ne se retourne que pour lui dire du fond de la salle: *Et ma fortune, & ma nièce.*

Je me trompe fort, ou l'utilité de ces scènes ébauchées dédommageroit un Auteur de la peine légere qu'il auroit prise à les faire.

Si un Poëte a bien médité son sujet &

bien divisé son action, il n'y aura aucun de ses actes auquel il ne puisse donner un titre : & de même que, dans le poëme épique on dit, la descente aux enfers, les jeux funèbres, le dénombrement de l'armée, l'apparition de l'ombre ; on diroit dans le dramatique, l'acte des soupçons, l'acte des fureurs, celui de la reconnoissance ou du sacrifice. Je suis étonné que les Anciens ne s'en soient pas avisés : cela est tout-à-fait dans leur goût. S'ils eussent intitulé leurs actes, ils auroient rendu service aux Modernes, qui n'auroient pas manqué de les imiter ; & le caractere de l'acte fixé, le Poëte auroit été forcé de le remplir.

Lorsque le Poëte aura donné à ses personnages les caracteres les plus convenables, c'est-à-dire, les plus opposés aux situations, s'il a un peu d'imagination, je ne pense pas qu'il puisse s'empêcher de s'en former des images. C'est ce qui nous arrive tous les jours à l'égard des personnes dont nous avons beaucoup entendu parler. Je ne sais s'il y a quelque analogie entre les physionomies & les actions ; mais je sais que les passions, les discours & les actions ne nous sont pas plutôt connus, qu'au même instant nous ima-

ginons un viſage auquel nous les rapportons ; & s'il arrive que nous rencontrions l'homme, & qu'il ne reſſemble pas à l'image que nous nous en ſommes formée, nous lui dirions volontiers que nous ne le reconnoiſſons pas, quoique nous ne l'ayons jamais vu. Tout Peintre, tout Poëte dramatique ſera phyſionomiſte.

Ces images formées d'après les caractères influeront auſſi ſur les diſcours & ſur le mouvement de la ſcène, ſur-tout ſi le Poëte les évoque, les voit, les arrête devant lui, & en remarque les changemens.

Pour moi, je ne conçois pas comment le Poëte peut commencer une ſcène, s'il n'imagine pas l'action & le mouvement du perſonnage qu'il introduit ; ſi ſa démarche & ſon maſque ne lui ſont pas préſens. C'eſt ce ſimulacre qui inſpire le premier mot ; & le premier mot donne le reſte.

Si le Poëte eſt ſecouru par ces phyſionomies idéales lorſqu'il débute ; quel parti ne tirera-t-il pas des impreſſions ſubites & momentanées qui les font varier dans le cours du Drame, & même dans le cours d'une ſcène ?.... Tu pâlis.... Tu trembles.... Tu me trompes.... Dans le monde, parle-t-on

à quelqu'un : on le regarde, on cherche à démêler dans ses yeux, dans ses mouvemens, dans ses traits, dans sa voix, ce qui se passe au fond de son cœur. Rarement au théâtre. Pourquoi ? C'est que nous sommes encore loin de la vérité.

Un personnage sera nécessairement chaud & pathétique, s'il part de la situation même de ceux qu'il trouve sur la scène.

Attachez une physionomie à vos personnages, mais que ce ne soit pas celle des Acteurs. C'est à l'Acteur à convenir au rôle, & non pas au rôle à convenir à l'Acteur. Qu'on ne dise jamais de vous, qu'au lieu de chercher vos caracteres dans les situations, vous avez ajusté vos situations au caractere & au talent du Comédien.

N'êtes-vous pas étonné, mon Ami, que les Anciens soient quelquefois tombés dans cette petitesse ? Alors on couronnoit le Poëte & le Comédien. Et lorsqu'il y avoit un Acteur aimé du public, le Poëte, complaisant, inséroit dans son Drame un épisode qui communément le gâtoit, mais qui amenoit sur la scène l'Acteur chéri.

J'appelle scènes composées, celles ou plusieurs personnages sont occupés d'une chose,

tandis que d'autres personnages sont à une chose différente, ou à la même chose, mais à part.

Dans une scène simple, le dialogue succede sans interruption. Les scènes composées sont ou parlées, ou pantomimes & parlées, ou toutes pantomimes.

Lorsqu'elles sont pantomimes & parlées, le discours se place dans les intervalles de la pantomime, & tout se passe sans confusion. Mais il faut de l'art pour ménager ces jours.

C'est ce que j'ai essayé dans la premiere scène du second acte du *Pere de Famille* : c'est ce que j'aurois pu tenter à la troisieme scène du même acte. Madame Hébert, personnage pantomime & muet, auroit pu jetter par intervalles quelques mots qui n'auroient pas nui à l'effet : mais il falloit trouver ces mots. Il en eût été de même de la scène du quatrieme acte, où Saint-Albin revoit sa maitresse en présence de Germeuil & de Cécile. Là un plus habile eût exécuté deux scènes simultanées ; l'une sur le devant, entre Saint-Albin & Sophie ; l'autre sur le fond, entre Cécile & Germeuil, peut-être en ce moment plus difficiles à peindre que

les premiers : mais des Acteurs intelligens sauront bien créer cette scène.

Combien je vois encore de tableaux à exposer, si j'osois, ou plutôt si je réunissois le talent de faire à celui d'imaginer !

Il est difficile au Poëte d'écrire en même tems ces scènes simultanées : mais comme elles ont des objets distincts, il s'occupera d'abord de la principale. J'appelle la principale, celle qui, pantomime ou parlée, doit sur-tout fixer l'attention du spectateur.

J'ai tâché de séparer tellement les deux scènes simultanées de Cécile & du Pere de Famille, qui commencent le second acte, qu'on pourroit les imprimer à deux colonnes, où l'on verroit la pantomime de l'une correspondre au discours de l'autre, & le discours de celle-ci correspondre alternativement à la pantomime de celle-là. Ce partage seroit commode pour celui qui lit & qui n'est pas fait au mélange du discours & du mouvement.

Il est une sorte de scènes épisodiques dont nos Poëtes nous offrent peu d'exemples, & qui me paroissent bien naturelles : ce sont des personnages, comme il y en a tant dans le monde & dans les familles, qui se fourent

par-tout ſans être appellés, & qui, ſoit bonne ou mauvaiſe volonté, intérêt, curioſité, ou quelqu'autre motif pareil, ſe mêlent de nos affaires & les terminent ou les brouillent malgré nous. Ces ſcènes, bien ménagées, ne ſuſpendroient point l'intérêt; loin de couper l'action, elles pourroient l'accélérer. On donnera à ces intervenans le caractere qu'on voudra : rien n'empêche même qu'on ne les faſſe contraſter. Ils demeurent trop peu pour fatiguer. Ils releveront alors le caractere auquel on les oppoſera. Telle eſt Madame Pernelle dans le *Tartuffe*, & Antiphon dans l'*Eunuque*. Antiphon court après Chéréa qui s'étoit chargé d'arranger un ſouper : il le rencontre avec ſon habit d'Eunuque, au ſortir de chez la courtiſanne, appellant un ami dans le ſein de qui il puiſſe répandre toute la joie ſcélérate dont ſon ame eſt remplie. Antiphon eſt amené là fort naturellement & fort à propos. Paſſé cette ſcène, on ne le revoit plus.

La reſſource de ces perſonnages nous eſt d'autant plus néceſſaire que, privés des chœurs qui repréſentoient le peuple dans les Drames anciens, nos pièces renfermées dans l'intérieur de nos habitations, manquent, pour

ainsi dire, d'un fond sur lequel les figures soient projettées.

Il y a dans le Drame, ainsi que dans le monde, un ton propre à chaque caractere. La bassesse de l'ame, la méchanceté tracassiere, & la bonhommie, ont pour l'ordinaire le ton bourgeois & commun.

Il y a de la différence entre la plaisanterie de théâtre, & la plaisanterie de société. Celle-ci seroit trop foible sur la scène, & n'y feroit aucun effet. L'autre seroit trop dure dans le monde, & elle offenseroit. Le Cynisme si odieux, si incommode dans la société, est excellent sur la scène.

Autre chose est la vérité en Poésie; autre chose en Philosophie. Pour être vrai, le Philosophe doit conformer son discours à la nature des objets; le Poëte à la nature de ses caracteres.

Peindre d'après la passion & l'intérêt, voilà son talent.

De-là à chaque instant la nécessité de fouler aux pieds les choses les plus saintes, & de préconiser des actions atroces.

Il n'y a rien de sacré pour le Poëte, pas même la vertu, qu'il couvrira de ridicule, si la personne & le moment l'exigent. Il n'est

ni impie, lorſqu'il tourne ſes regards indignés vers le Ciel, & qu'il interpelle les Dieux dans ſa fureur; ni religieux, lorſqu'il ſe proſterne au pied de leurs autels, & qu'il leur adreſſe une humble priere.

Il a introduit un méchant : mais ce méchant vous eſt odieux; ſes grandes qualités, s'il en a, ne vous ont point ébloui ſur ſes vices; vous ne l'avez point vu, vous ne l'avez point entendu, ſans en frémir d'horreur, & vous êtes ſorti conſterné ſur ſon ſort.

Pourquoi chercher l'auteur dans ſes perſonnages? Qu'a de commun Racine avec *Athalie*, Moliere avec le *Tartuffe*? Ce ſont des hommes de génie qui ont ſu fouiller au fond de nos entrailles, & en arracher le trait qui nous frappe. Jugeons les poëmes, & laiſſons-là les perſonnes.

Nous ne confondrons, ni vous ni moi, l'homme qui vit, penſe, agit & ſe meut au milieu des autres; & l'homme enthouſiaſte qui prend la plume, l'archet, le pinceau, ou qui monte ſur ſes tréteaux. Hors de lui, il eſt tout ce qu'il plaît à l'Art qui le domine. Mais l'inſtant de l'inſpiration paſſé, il rentre & redevient ce qu'il étoit; quelquefois un

homme commun. Car telle eſt la différence de l'eſprit & du génie, que l'un eſt preſque toujours préſent, & que ſouvent l'autre s'abſente.

Il ne faut pas conſidérer une ſcène comme un dialogue. Un homme d'eſprit ſe tirera d'un dialogue iſolé. La ſcène eſt toujours l'ouvrage du génie. Chaque ſcène a ſon mouvement & ſa durée. On ne trouve point le mouvement vrai, ſans un effort d'imagination. On ne meſure pas exactement la durée, ſans l'expérience & le goût.

Cet art du dialogue dramatique ſi difficile, perſonne peut-être ne l'a poſſédé au même degré que Corneille. Ses perſonnages ſe preſſent ſans ménagement ; ils parent & portent en même tems : c'eſt une lutte. La réponſe ne s'accroche pas au dernier mot de l'interlocuteur ; elle touche à la choſe & au fond. Arrêtez-vous où vous voudrez ; c'eſt toujours celui qui parle qui vous paroît avoir raiſon.

Lorſque, livré tout entier à l'étude des lettres, je liſois Corneille, ſouvent je fermois le livre au milieu d'une ſcène, & je cherchois la réponſe : il eſt aſſez inutile de dire que mes efforts ne ſervoient communément qu'à m'ef-

frayer

frayer sur la logique & sur la force de tête de ce Poëte. J'en pourrois citer mille exemples; mais en voici un, entr'autres, que je me rappelle : il est de sa Tragédie de *Cinna*. Emilie a déterminé Cinna à ôter la vie à Auguste. Cinna s'y est engagé; il y va. Mais il se percera le sein du même poignard dont il l'aura vengée. Emilie reste avec sa confidente. Dans son trouble, elle s'écrie : *Cours après lui, Fulvie* .... Que lui dirai-je? ... *Dis-lui* ... *qu'il dégage sa foi, & qu'il choisisse après de la mort ou de moi* .... C'est ainsi qu'il conserve le caractere, & qu'il satisfait en un mot à la dignité d'une ame Romaine, à la vengeance, à l'ambition, à l'amour. Toute la scène de Cinna, de Maxime & d'Auguste est incompréhensible.

Cependant ceux qui se piquent d'un goût délicat, prétendent que cette maniere de dialoguer est roide; qu'elle présente par-tout un air d'argumentation; qu'elle étonne plus qu'elle n'émeut. Ils aiment mieux une scène où l'on s'entretient moins rigoureusement; & où l'on met plus de sentiment & moins de dialectique. On pense bien que ces gens-là sont fous de Racine; & j'avoue que je le suis aussi.

Je ne connois rien de si difficile qu'un dialogue où les choses dites & répondues ne sont liées que par des sensations si délicates, des idées si fugitives, des mouvemens d'ame si rapides, des vues si légeres, qu'elles en paroissent décousues, sur-tout à ceux qui ne sont pas nés pour éprouver les mêmes choses dans les mêmes circonstances.... *Ils ne se verront plus. Ils s'aimeront toujours..... Vous y serez, ma fille.*

Et le discours de Clémentine troublée : *Ma mere étoit une bonne mere ; mais elle s'en est allée, ou je m'en suis allée. Je ne sais lequel.*

Et les adieux de Barnevel & de son ami.

BARNEVEL.

Tu ne sais pas quelle étoit ma fureur pour elle!.... Jusqu'où la passion avoit éteint en moi le sentiment de la bonté!.... Ecoute... Si elle m'avoit demandé de t'assassiner, toi... je ne sais si je ne l'eusse pas fait.

L'AMI.

Mon ami, ne t'exagere point ta foiblesse.

BARNEVEL.

Oui, je ne doute point...... Je t'aurois assassiné.

L'AMI.

Nous ne nous sommes pas encore embrassés. Viens.

Nous ne nous sommes pas encore embrassés : quelle réponse à *je t'aurois assassiné !*

Si j'avois un fils qui ne sentît point ici de liaison, j'aimerois mieux qu'il ne fût pas né. Oui, j'aurois plus d'aversion pour lui, que pour Barnevel, assassin de son oncle.

Et toute la scène du délire de Phédre.

Et tout l'épisode de Clémentine.

Entre les passions, celles qu'on simuleroit le plus facilement, sont aussi les plus faciles à peindre. La grandeur d'ame est de ce nombre ; elle comporte par-tout je ne sais quoi de faux & d'outré. En guindant son ame à la hauteur de celle de Caton, on trouve un mot sublime. Mais le Poëte qui a fait dire à Phédre :

> Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts ! . . .
> Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussiere,
> Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere ?

Ce Poëte même n'a pu se promettre ce morceau qu'après l'avoir trouvé ; & je m'estime plus d'en sentir le mérite, que de quelque chose que je puisse ecrire de ma vie.

Je conçois comment à force de travail on réussit à faire une scène de Corneille, sans être né Corneille : je n'ai jamais conçu comment on réussissoit à faire une scène de Racine, sans être né Racine.

Moliere est souvent inimitable. Il a des scènes monosyllabiques entre quatre à cinq interlocuteurs, où chacun ne dit que son mot; mais ce mot est dans le caractere, & le peint. Il est des endroits dans les *Femmes savantes*, qui font tomber la plume des mains. Si l'on a quelque talent, il s'éclipse. On reste des jours entiers sans rien faire. On se déplaît à soi-même. Le courage ne revient qu'à mesure qu'on perd la mémoire de ce qu'on a lu, & que l'impression qu'on en a ressentie se dissipe.

Lorsque cet homme étonnant ne se soucie pas d'employer tout son génie, alors même il le sent. Elmire se jetteroit à la tête de Tartuffe, & Tartuffe auroit l'air d'un sot qui donne dans un piége grossier : mais voyez comment il se sauve de-là. Elmire a entendu sans indignation la déclaration de Tartuffe. Elle a imposé silence à son fils. Elle remarque elle-même qu'un homme passionné est facile à séduire. Et c'est ainsi que le Poëte

trompe le ſpectateur, & eſquive une ſcène qui eût exigé, ſans ces précautions, plus d'art encore, ce me ſemble, qu'il n'en a mis dans la ſienne. Mais ſi Dorine, dans la même pièce, a plus d'eſprit, de ſens, de fineſſe dans les idées, & même de nobleſſe dans l'expreſſion, qu'aucun de ſes maîtres; ſi elle dit:

Des Actions d'autrui teintes de leurs couleurs,
Ils penſent dans le monde autoriſer les leurs;
Et, ſous le faux éclat de quelque reſſemblance,
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence;
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils ſont trop chargés.

je ne croirai jamais que ce ſoit une ſuivante qui parle.

Térence eſt unique, ſur-tout dans ſes récits. C'eſt une onde pure & tranſparente qui coule toujours également, & qui ne prend de viteſſe & de murmure que ce qu'elle en reçoit de la pente & du terrein. Point d'eſprit, nul étalage de ſentiment, aucune ſentence qui ait l'air épigrammatique, jamais de ces définitions qui ne ſeroient placées que dans Nicole ou la Rochefoucauld. Lorſqu'il généraliſe une maxime, c'eſt d'une maniere ſimple & populaire; vous croiriez que c'eſt

un proverbe reçu qu'il a cité : rien qui ne tienne au sujet. Aujourd'hui que nous sommes devenus dissertateurs, combien de scènes de Térence que nous appellerions vuides !

J'ai lu & relu ce Poëte avec attention ; jamais de scène superflue, ni rien de superflu dans les scènes. Je ne connois que la premiere du second acte de l'*Eunuque*, qu'on pourroit peut-être attaquer. Le Capitaine Thrason a fait présent à la courtisanne Thaïs d'une jeune fille. C'est le parasite Gnathon qui doit la présenter. Chemin faisant avec elle, il s'amuse à débiter au spectateur un éloge très-agréable de sa profession. Mais étoit-ce là le lieu ? Que Gnathon attende sur la scène la jeune fille qu'il s'est chargé de conduire, & qu'il se dise à lui-même tout ce qu'il voudra, j'y consens.

Térence ne s'embarrasse gueres de lier ses scènes. Il laisse le théâtre vuide jusqu'à trois fois de suite, & cela ne me déplaît pas, surtout dans les derniers actes.

Ces personnages, qui se succedent & qui ne jettent qu'un mot en passant, me font imaginer un grand trouble.

Des scènes courtes, rapides, isolées, les unes pantomimes, les autres parlées, pro-

duiroient, ce me semble, encore plus d'effet dans la Tragédie. Au commencement d'une pièce, je craindrois seulement qu'elles ne donnassent trop de vitesse à l'action, & ne causassent de l'obscurité.

Plus un sujet est compliqué, plus le dialogue en est facile. La multitude des incidens donne pour chaque scène un objet différent & déterminé ; au lieu que, si la pièce est simple, & qu'un seul incident fournisse à plusieurs scènes, il reste pour chacune je ne sais quoi de vague, qui embarrasse un Auteur ordinaire : mais c'est où se montre l'homme de génie.

Plus les fils qui lient la scène au sujet seront déliés, plus le Poëte aura de peine. Donnez une de ces scènes indéterminées à faire à cent personnes, chacun la fera à sa maniere ; cependant il n'y en a qu'une bonne.

Des Lecteurs ordinaires estiment le talent d'un Poëte par les morceaux qui les affectent le plus. C'est au discours d'un factieux à ses conjurés ; c'est à une reconnoissance qu'ils se récrient. Mais qu'ils interrogent le Poëte sur son propre ouvrage, & ils verront qu'ils ont

laissé passer, sans l'avoir apperçu, l'endroit dont il se félicite.

Les scènes du *Fils Naturel* sont presque toutes de la nature de celles dont l'objet vague pouvoit rendre le Poëte perplexe. Dorval mal avec lui-même, & cachant le fond de son ame à son ami, à Rosalie, à Constance; Rosalie & Constance, dans une situation à-peu-près semblable, n'offroient pas un seul morceau de détail qui ne pût être mieux ou plus mal traité.

Ces sortes de scènes sont plus rares dans le *Pere de Famille*, parce qu'il y a plus de mouvement.

Il y a peu de regles générales dans l'Art poétique. En voici cependant une à laquelle je ne fais point d'exception. C'est que le monologue est un moment de repos pour l'action, & de trouble pour le personnage. Cela est vrai même d'un monologue qui commence une piece. Donc tranquille, il est contre la vérité selon laquelle l'homme ne se parle à lui-même que dans des instans de perplexité: long, il peche contre la nature de l'action dramatique qu'il suspend trop.

Je ne saurois supporter les caricatures,

ſoit en beau, ſoit en laid : car la bonté & la méchanceté peuvent être également outrées ; & quand nous ſommes moins ſenſibles à l'un de ces défauts qu'à l'autre, c'eſt un effet de notre vanité.

Sur la ſcène, on veut que les caracteres ſoient uns. C'eſt une fauſſeté palliée par la courte durée d'un Drame : car combien de circonſtances dans la vie, où l'homme eſt diſtrait de ſon caractere !

Le foible eſt l'oppoſé de l'outré Pamphile me paroît foible dans l'*Andrienne*. Dave l'a précipité dans des nôces qu'il abhorre. Sa maitreſſe vient d'accoucher. Il a cent raiſons de mauvaiſe humeur. Cependant, il prend tout aſſez doucement. Il n'en eſt pas ainſi de ſon ami Charinus, ni du Clinia de l'*Héautontimorumenos*. Celui-ci arrive de loin ; & tandis qu'il ſe débotte, il ordonne à ſon Dave d'aller chercher ſa maitreſſe. Il y a peu de galanterie dans ces mœurs ; mais elles ſont bien d'une autre énergie que les nôtres, & d'une autre reſſource pour le Poëte. C'eſt la nature abandonnée à ſes mouvemens effrénés Nos petits propos madrigaliſés auroient bonne grace dans la bouche d'un Clinia ou d'un Chéréa ! Que nos rôles d'amans ſont froids !

Ce que j'aime, sur-tout de la scène ancienne, ce sont les amans & les pères. Pour les Daves, ils me déplaisent ; & je suis convaincu qu'à moins qu'un sujet ne soit dans les mœurs anciennes, ou malhonnête dans les nôtres, nous n'en reverrons plus.

Tout peuple a des préjugés à détruire, des vices à poursuivre, des ridicules à décrier, & a besoin de spectacles, mais qui lui soient propres. Quel moyen, si le Gouvernement en sait user, & qu'il soit question de préparer le changement d'une loi ou l'abrogation d'un usage !

Attaquer les Comédiens par leurs mœurs, c'est en vouloir à tous les états.

Attaquer le spectacle par son abus, c'est s'élever contre tout genre d'instruction publique ; & ce qu'on a dit jusqu'à présent là-dessus, appliqué à ce que les choses sont ou ont été, & non à ce qu'elles pourroient être, est sans justice & sans vérité.

Un peuple n'est pas également propre à exceller dans tous les genres de Drames. La Tragédie me semble plus du génie républicain ; & la Comédie, gaie sur-tout, plus du caractère monarchique.

Entre des hommes qui ne se doivent rien,

la plaiſanterie ſera dure. Il faut qu'elle frappe en haut pour devenir légere; & c'eſt ce qui arrivera dans un état où les hommes ſont diſtribués en différens ordres, qu'on peut comparer à une haute pyramide, où ceux qui ſont à la baſe, chargés d'un poids qui les écraſe, ſont forcés de garder du ménagement juſques dans la plainte.

Un inconvénient trop commun, c'eſt que par une vénération ridicule pour certaines conditions, bientôt ce ſont les ſeules dont on peigne les mœurs; que l'utilité des ſpectacles ſe reſtreint, & que peut-être même ils deviennent un canal par lequel les travers des grands ſe répandent, & paſſent aux petits.

Chez un peuple eſclave, tout ſe dégrade. Il faut s'avilir par le ton & par le geſte pour ôter à la vérité ſon poids & ſon offenſe. Alors les Poëtes ſont comme les fous à la Cour des Rois; c'eſt du mépris qu'on fait d'eux, qu'ils tiennent leur franc-parler; ou, ſi l'on aime mieux, ils reſſemblent à certains coupables qui, traînés devant nos tribunaux, ne s'en retournent abſous, que parce qu'ils ont ſu contrefaire les inſenſés.

Nous avons des Comédies. Les Anglois

n'ont que des satyres, à la vérité pleines de force & de gaieté, mais sans mœurs & sans goût. Les Italiens en sont réduits au Drame burlesque.

En général, plus un peuple est civilisé, poli, moins ses mœurs sont poétiques. Tout s'affoiblit en s'adoucissant. Quand est-ce que la nature prépare des modeles à l'Art ? c'est au tems où les enfans s'arrachent les cheveux autour du lit d'un pere moribond; où une mere découvre son sein & conjure son fils par les mammelles qui l'ont alaité; où un ami se coupe la chevelure & la répand sur le cadavre de son ami; où c'est lui qui le soutient par la tête, & qui le porte sur un bucher, qui recueille sa cendre, & qui la renferme dans une urne, qu'il va en certains jours arroser de ses pleurs; où les veuves échevelées se déchirent le visage de leurs ongles, si la mort leur a ravi un époux; où les chefs du peuple, dans les calamités publiques, posent leur front humilié dans la poussiere, ouvrent leurs vêtemens dans la douleur, & se frappent la poitrine; où un pere prend entre ses bras son fils nouveau né, l'éleve vers le Ciel, & fait sur lui sa priere aux Dieux; où le premier mouvement

d'un enfant, s'il a quitté ses parens & qu'il les revoye après une longue absence, c'est d'embrasser leurs genoux, & d'en attendre, prosterné, la bénédiction ; où les repas sont des sacrifices qui commencent & finissent par des coupes remplies de vin & versées sur la terre ; où le peuple parle à ses maîtres, & où ses maîtres l'entendent & lui répondent ; où l'on voit un homme, le front ceint de bandelettes devant un autel, & une Prêtresse qui étend les mains sur lui en invoquant le Ciel & en exécutant les cérémonies expiatoires & lustratives ; où des Pythies écumantes par la présence d'un démon qui les tourmente, sont assises sur des trépieds, ont les yeux égarés, & font mugir de leurs cris prophétiques le fond obscur des antres ; où les Dieux altérés du sang humain ne sont appaisés que par son effusion ; où des Bacchantes armées de thyrses s'égarent dans les forêts & inspirent l'effroi au profane qui se rencontre sur leur passage ; où d'autres femmes se découvrent sans pudeur, ouvrent les bras au premier qui se présente, & se prostituent, &c.

Je ne dis pas que ces mœurs sont bonnes, mais qu'elles sont poétiques.

Qu'est-ce qu'il faut au Poëte ? Est-ce une nature brute ou cultivée ? paisible ou troublée ? Préférera-t-il la beauté d'un jour pur & serein, à l'horreur d'une nuit obscure, où le sifflement interrompu des vents se mêle par intervalles au murmure sourd & continu d'un tonnerre éloigné, & où il voit l'éclair allumer le Ciel sur sa tête ? Préférera-t-il le spectacle d'une mer tranquille à celui des flots agités ? le muet & froid aspect d'un palais, à la promenade parmi des ruines ? un édifice construit, un espace planté de la main des hommes, au touffu d'une antique forêt, au creux ignoré d'une roche déserte ? des nappes d'eau, des bassins, des cascades, à la vue d'une cataracte qui se brise en tombant à travers des rochers, & dont le bruit se fait entendre au loin du Berger qui a conduit son troupeau dans la montagne, & qui l'écoute avec effroi ?

La poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare & de sauvage.

C'est lorsque la fureur de la guerre civile ou du fanatisme arme les hommes de poignards, & que le sang coule à grands flots sur la terre, que le laurier d'Apollon s'agite & verdit. Il en veut être arrosé. Il se flétrit

dans les tems de la paix & du loisir. Le siécle d'or eût produit une chanson peut-être, ou une élégie. La poésie épique & la poésie dramatique demandent d'autres mœurs.

Quand verra-t-on naître des Poëtes ? Ce sera après le tems de désastres & de grands malheurs ; lorsque les peuples harassés commenceront à respirer. Alors les imaginations ébranlées par des spectacles terribles, peindront des choses inconnues à ceux qui n'en ont pas été les témoins. N'avons-nous pas éprouvé dans quelques circonstances une sorte de terreur qui nous étoit étrangere ? Pourquoi n'a-t-elle rien produit ? N'avons-nous plus de génie ?

Le génie est de tous les tems ; mais les hommes qui le portent en eux demeurent engourdis, à moins que des événemens extraordinaires n'échauffent la masse & ne les fassent paroître. Alors les sentimens s'accumulent dans la poitrine, la travaillent ; & ceux qui ont un organe, pressés de parler, le déploient & se soulagent.

Quelle sera donc la ressource d'un Poëte chez un peuple dont les mœurs sont foibles, petites & maniérées ; où l'imitation rigoureuse des conversations ne formeroit qu'un

tiſſu d'expreſſions fauſſes, inſenſées & baſſes ; où il n'y a plus ni franchiſe, ni bonhommie ; où un pere appelle ſon fils, Monſieur ; & où une mere appelle ſa fille, Mademoiſelle ; où les cérémonies publiques n'ont rien d'auguſte ; la conduite domeſtique rien de touchant & d'honnête ; les actes ſolemnels rien de vrai ? Il tâchera de les embellir ; il choiſira les circonſtances qui prêtent le plus à ſon Art ; il négligera les autres, & il oſera en ſuppoſer quelques-unes.

Mais quelle fineſſe de goût ne lui faudra-t-il pas pour ſentir juſqu'où les mœurs publiques & particulieres peuvent être embellies ? S'ils paſſent la meſure, il ſera faux & romaneſque.

Si les mœurs qu'il ſuppoſera ont été autrefois, & que ce tems ne ſoit pas éloigné ; ſi un uſage eſt paſſé, mais qu'il en ſoit reſté une expreſſion métaphorique dans la langue ; ſi cette expreſſion porte un caractere d'honnêteté ; ſi elle marque une piété antique, une ſimplicité qu'on regrette ; ſi l'on y voit les peres plus reſpectés, les meres plus honorées, les Rois populaires ; qu'il oſe : loin de lui reprocher d'avoir failli contre la vérité, on ſuppoſera que ces vieilles & bonnes

mœurs se sont apparemment conservées dans cette famille. Qu'il s'interdise seulement ce qui ne seroit que dans les usages présens d'un peuple voisin.

Mais admirez la bisarrerie des peuples policés. La délicatesse y est quelquefois poussée au point qu'elle interdit à leurs Poëtes l'emploi de circonstances mêmes qui sont dans leurs mœurs, & qui ont de la simplicité, de la beauté & de la vérité. Qui oseroit parmi nous étendre de la paille sur la scène, & y exposer un enfant nouveau né ? Si le Poëte y plaçoit un berceau, quelque étourdi du parterre ne manqueroit pas de contrefaire les cris de l'enfant, les loges & l'amphithéâtre de rire, & la pièce de tomber. O peuple plaisant & léger, quelles bornes vous donnez à l'Art ! quelle contrainte vous imposez à vos artistes ! & de quels plaisirs votre délicatesse vous prive ! A tout moment vous siffleriez sur la scène les seules choses qui vous toucheroient en peinture. Malheur à l'homme né avec du génie qui tentera quelque spectacle qui est dans la nature, mais qui n'est pas dans vos préjugés !

Térence a exposé l'enfant nouveau né sur la scène. Il a fait plus. Il a fait entendre, du

dedans de la maiſon, la plainte de la femme dans les douleurs qui le mettent au monde. Cela eſt beau ; & cela ne vous plairoit pas.

Il faut que le goût d'un peuple ſoit incertain, lorſqu'il admettra dans la Nature des choſes dont il interdira l'imitation à ſes artiſtes, ou lorſqu'il admirera dans l'Art des effets qu'il dédaigneroit dans la Nature. Nous dirions d'une femme qui reſſembleroit à quelqu'une de ces ſtatues qui enchantent nos regards aux Tuileries, qu'elle a la tête jolie, mais le pied gros, la jambe forte, & point de taille. La femme qui eſt belle pour le Sculpteur ſur un ſopha, eſt laide dans ſon attelier. Nous ſommes pleins de ces contradictions.

Mais ce qui montre ſur-tout combien nous ſommes encore loin du bon goût & de la vérité, c'eſt la pauvreté & la fauſſeté des décorations, & le luxe des habits.

Vous exigez de votre Poëte qu'il s'aſſujettiſſe à l'unité de lieu, & vous abandonnez la ſcène à l'ignorance d'un mauvais décorateur.

Voulez-vous rapprocher vos Poëtes du vrai, & dans la conduite de leurs pièces, & dans leur dialogue ; vos Acteurs, du jeu

naturel & de la déclamation réelle ? Elevez la voix, demandez seulement qu'on vous montre le lieu de la scène tel qu'il doit être.

Si la nature & la vérité s'introduisent une fois sur vos Théâtres dans la circonstance la plus légere, bientôt vous sentirez le ridicule & le dégoût se répandre sur tout ce qui fera contraste avec elles.

Le systême dramatique le plus mal entendu, seroit celui qu'on pourroit accuser d'être moitié vrai & moitié faux. C'est un mensonge mal-adroit où certaines circonstances me décelent l'impossibilité du reste. Je souffrirai plutôt le mélange des disparates ; il est du moins sans fausseté. Le défaut de Shakespear n'est pas le plus grand dans lequel un Poëte puisse tomber. Il marque seulement peu de goût.

Que votre Poëte, lorsque vous aurez jugé son ouvrage digne de vous être représenté, envoie chercher le Décorateur : qu'il lui lise son Drame : que, le lieu de la scène bien connu de celui-ci, il le rende tel qu'il est ; & qu'il songe sur-tout que la peinture théâtrale doit être plus rigoureuse & plus vraie que tout autre genre de peinture.

La peinture théâtrale s'interdira beaucoup

de choses, que la peinture ordinaire se permet. Qu'un Peintre d'attelier ait une cabane à représenter, il en appuiera le bâtis contre une colonne brisée ; & d'un chapiteau corinthien renversé, il en fera un siége à la porte. En effet, il n'est pas impossible qu'il y ait une chaumiere où il y avoit auparavant un palais. Cette circonstance réveille en moi une idée accessoire qui me touche, en me retraçant l'instabilité des choses humaines. Mais dans la peinture théâtrale, il ne s'agit pas de cela. Point de distraction, point de supposition qui fasse dans mon ame un commencement d'impression autre que celle que le Poëte a intérêt d'y exciter.

Deux Poëtes ne peuvent se montrer à la fois avec tous leurs avantages. Le talent subordonné sera en partie sacrifié au talent dominant. S'il alloit seul, il représenteroit une chose générale. Commandé par un autre, il n'a que la ressource d'un cas particulier. Voyez quelle différence pour la chaleur & l'effet entre les Marines que Vernet a peintes d'idée, & celles qu'il a copiées. Le Peintre de Théâtre est borné aux circonstances qui servent à l'illusion. Les accidens qui s'y opposeroient lui sont interdits. Il n'usera de ceux qui em-

belliroient ſans nuire, qu'avec ſobriété. Ils auront toujours l'inconvénient de diſtraire.

Voilà les raiſons pour leſquelles la plus belle décoration de Théâtre ne ſera jamais qu'un tableau du ſecond ordre.

Dans le genre lyrique, le poëme eſt fait pour le Muſicien, comme la décoration l'eſt pour le Poëte : ainſi le poëme ne ſera point auſſi parfait, que ſi le Poëte eût été libre.

Avez-vous un ſallon à repréſenter ? Que ce ſoit celui d'un homme de goût. Point de magots. Peu de dorure. Des meubles ſimples ; à moins que le ſujet n'exige expreſſément le contraire.

Le faſte gâte tout. Le ſpectacle de la richeſſe n'eſt pas beau. La richeſſe a trop de caprices ; elle peut éblouir l'œil, mais non toucher l'ame. Sous un vêtement ſurchargé de dorure, je ne vois jamais qu'un homme riche, & c'eſt un homme que je cherche. Celui qui eſt frappé des diamans qui déparent une belle femme, n'eſt pas digne de voir une belle femme.

La Comédie veut être jouée en deshabillé. Il ne faut être ſur la ſcène ni plus apprêté, ni plus négligé que chez ſoi.

Si c'eſt pour le ſpectateur que vous vous

ruinez en habits, Acteurs, vous n'avez point de goût, & vous oubliez que le spectateur n'est rien pour vous.

Plus les genres sont sérieux, plus il faut de sévérité dans les vêtemens.

Quelle vraisemblance qu'au moment d'une action tumultueuse, des hommes aient eu le tems de se parer, comme dans un jour de représentation ou de fête?

Dans quelles dépenses nos Comédiens ne se sont-ils pas jettés pour la représentation de l'*Orphelin de la Chine?* Combien ne leur en a-t-il pas coûté pour ôter à cet ouvrage une partie de son effet? En verité, il n'y a que des enfans, comme on en voit s'arrêter ébahis dans nos rues, lorsqu'elles sont bigarrées de tapisseries, à qui le lustre des vêtemens de Théâtre puisse plaire. O Athéniens, vous êtes des enfans!

De belles draperies simples, d'une couleur sévere, voilà ce qu'il falloit, & non tout votre clinquant & toute votre broderie. Interrogez encore la Peinture là-dessus. Y a-t-il parmi nous un Artiste assez goth, pour vous montrer sur la toile aussi maussades & aussi brillans que nous vous avons vus sur la scène?

Acteurs, si vous voulez apprendre à vous habiller ; si vous voulez perdre le faux goût du faste, & vous rapprocher de la simplicité qui conviendroit si fort aux grands effets, à votre fortune & à vos mœurs, fréquentez nos galleries.

S'il venoit jamais en fantaisie d'essayer le *Pere de Famille* au Théâtre, je crois que ce personnage ne pourroit être vêtu trop simplement. Il ne faudroit à Cécile que le déshabillé d'une fille opulente. J'accorderai, si l'on veut, au Commandeur un galon d'or uni, avec la canne à bec de corbin. S'il changeoit d'habit entre le premier acte & le second, je n'en serois pas fort étonné de la part d'un homme aussi capricieux. Mais tout est gâté si Sophie n'est pas en siamoise, & Madame Hébert comme une femme du peuple aux jours de Dimanche. Saint-Albin est le seul à qui son âge & son état me feront passer, au second acte, de l'élégance & du luxe. Il ne lui faut au premier qu'une redingote de pluche sur une veste d'étoffe grossière.

Le public ne sait pas toujours desirer le vrai. Quand il est dans le faux, il peut y rester des siecles entiers : mais il est sensible aux choses naturelles ; & lorsqu'il en a reçu l'im-

preſſion, il ne la perd jamais entierement.

Une Actrice courageuſe vient de ſe défaire du panier : perſonne ne l'a trouvé mauvais. Elle ira plus loin ; j'en réponds. Ah ! ſi elle oſoit un jour ſe montrer ſur la ſcène avec toute la nobleſſe & la ſimplicité d'ajuſtement que ſes rôles demandent : diſons plus, dans le déſordre où doit jetter un événement auſſi terrible que la mort d'un époux, la perte d'un fils, & les autres cataſtrophes de la ſcène tragique ; que deviendroient autour d'une femme échevelée, toutes ces poupées poudrées, friſées, pomponnées ? Il faudroit bien que tôt ou tard elles ſe miſſent à l'uniſſon. La nature, la nature ! on ne lui réſiſte pas. Il faut ou la chaſſer, ou lui obéir.

O Clairon, c'eſt à vous que je reviens ! Ne ſouffrez pas que l'uſage & le préjugé vous ſubjuguent. Livrez-vous à votre goût & à votre génie ; montrez-nous la nature & la vérité : c'eſt le devoir de ceux que nous aimons, & dont les talens nous ont diſpoſés à recevoir tout ce qu'il leur plaira d'oſer.

Un paradoxe dont peu de perſonnes ſentiront le vrai, & qui révoltera les autres ; (mais que vous importe à vous & à moi ? Premiérement dire la vérité ; voilà notre

devife :)

devise;) c'est que, dans les pièces Italiennes, nos Comédiens Italiens jouent avec plus de liberté que nos Comédiens François; ils font moins de cas du spectateur. Il y a cent momens où il est tout-à-fait oublié. On trouve dans leur action je ne sais quoi d'original & d'aisé, qui me plaît & qui plairoit à tout le monde, sans les insipides discours & l'intrigue absurde qui le défigurent. A travers leur folie, je vois des gens en gaieté qui cherchent à s'amuser, & qui s'abandonnent à toute la fougue de leur imagination; & j'aime mieux cette ivresse, que le roide, le pesant & l'empesé.

« Mais ils improvisent : le rôle qu'ils font » ne leur a point été dicté ».

Je m'en apperçois bien.

« Et si vous voulez les voir aussi mesurés, » aussi compassés, & plus froids que d'au- » tres, donnez-leur une pièce écrite ».

J'avoue qu'ils ne sont plus eux : mais qu les en empêche ? Les choses qu'ils ont apprises ne leur sont-elles pas aussi intimes à la quatrieme représentation, que s'ils les avoient imaginées ?

« Non. L'impromptu a un caractere que » la chose préparée ne prendra jamais ».

Je le veux. Néanmoins ce qui, sur-tout, les symmétrise, les empese & les engourdit, c'est qu'ils jouent d'imitation ; qu'ils ont un autre Théâtre & d'autres Acteurs en vue. Que font-ils donc ? Ils s'arrangent en rond ; ils arrivent à pas comptés & mesurés ; ils quêtent des applaudissemens ; ils sortent de l'action ; ils s'adressent au Parterre ; ils lui parlent, & ils deviennent maussades & faux.

Une observation que j'ai faite, c'est que nos insipides personnages subalternes demeurent plus communément dans leur humble rôle, que les principaux personnages. La raison, ce me semble, c'est qu'ils sont contenus par la présence d'un autre qui les commande : c'est à cet autre qu'ils s'adressent ; c'est-là que toute leur action est tournée. Et tout iroit assez bien, si la chose en imposoit aux premiers rôles, comme la dépendance en impose aux rôles subalternes.

Il y a bien de la pédanterie dans notre poétique : il y en a beaucoup dans nos compositions dramatiques : comment n'y en auroit-il pas dans la représentation ?

Cette pédanterie, qui est par-tout ailleurs si contraire au caractere facile de la Nation, arrêtera long-tems encore les progrès de la

pantomime, partie si importante de l'Art dramatique.

J'ai dit que la Pantomime est une portion du Drame ; que l'Auteur s'en doit occuper sérieusement ; que, si elle ne lui est pas familiere & présente, il ne saura ni commencer, ni conduire, ni terminer sa scène avec quelque vérité ; & que le geste doit s'écrire souvent à la place du discours.

J'ajoûte qu'il y a des scènes entieres où il est infiniment plus naturel aux personnages de se mouvoir que de parler, & je vais le prouver.

Il n'y a rien de ce qui se passe dans le monde, qui ne puisse avoir lieu sur la scène. Je suppose donc que deux hommes, incertains s'ils ont à être mécontens ou satisfaits l'un de l'autre, en attendent un troisieme qui les instruise : que diront-ils jusqu'à ce que ce troisieme soit arrivé ? Rien. Ils iront, ils viendront, ils montreront de l'impatience ; mais ils se tairont. Ils n'auront garde de se tenir des propos dont ils pourroient avoir à se repentir. Voilà le cas d'une scène toute ou presque toute pantomime : & combien n'y en a-t-il pas d'autres !

Pamphile se trouve sur la scène avec Chré-

mès & Simon. Chrémès prend tout ce que son fils lui dit pour les impostures d'un jeune libertin qui a des sottises à excuser. Son fils lui demande à produire un témoin. Chrémès, pressé par son fils & par Simon, consent à écouter ce témoin. Pamphile va le chercher; Simon & Chrémès restent. Je demande ce qu'ils font pendant que Pamphile est chez Glycérion, qu'il parle à Criton, qu'il l'instruit, qu'il lui explique ce qu'il en attend, & qu'il le détermine à venir & à parler à Chrémès son pere? Il faut ou les supposer immobiles & muets, ou imaginer que Simon continue d'entretenir Chrémès; que Chrémès, la tête baissée & le menton appuyé sur sa main, l'écoute tantôt avec patience, tantôt avec colere, & qu'il se passe entr'eux une scène toute pantomime.

Mais cet exemple n'est pas le seul qu'il y ait dans ce Poëte. Que fait ailleurs un des vieillards sur la scène, tandis que l'autre va dire à son fils que son pere fait tout, le déshérite, & donne son bien à sa fille?

Si Térence avoit eu l'attention d'écrire la pantomime, nous n'aurions là-dessus aucune incertitude. Mais qu'importe qu'il l'ait écrite ou non, puisqu'il faut si peu de sens pour la

ſuppoſer ici ? Il n'en eſt pas toujours de même. Qui eſt-ce qui l'eût imaginée dans l'*Avare* ? Harpagon eſt alternativement triſte & gai, ſelon que Froſine lui parle de ſon indigence ou de la tendreſſe de Marianne. Là, le dialogue eſt inſtitué entre le diſcours & le geſte.

Il faut écrire la pantomime toutes les fois qu'elle fait tableau ; qu'elle donne de l'énergie ou de la clarté au diſcours ; qu'elle lie le dialogue ; qu'elle caractériſe ; qu'elle conſiſte dans un jeu délicat, qui ne ſe devine pas ; qu'elle tient lieu de réponſe : & preſque toujours au commencement des ſcènes.

Elle eſt tellement eſſentielle, que, de deux pièces compoſées, l'une eu égard à la pantomime, & l'autre ſans cela, la facture ſera ſi diverſe, que celle où la pantomime aura été conſidérée comme partie du Drame, ne ſe jouera pas ſans pantomime, & que celle où la pantomime aura été négligée, ne ſe pourra pantomimer. On ne l'ôtera point dans la repréſentation au Poëme qui l'aura, & on ne la donnera point au Poëme qui ne l'aura pas. C'eſt elle qui fixera la longueur des ſcènes, & qui colorera tout le Drame.

Moliere n'a pas dédaigné de l'écrire ; c'est tout dire.

Mais quand Moliere ne l'eût pas écrite, un autre auroit-il eu tort d'y penser ? O Critiques, cervelles étroites, hommes de peu de sens, jusqu'à quand ne jugerez-vous rien en soi-même, & n'approuverez-vous ou ne désapprouverez-vous que d'après ce qui est ?

Combien d'endroits où Plaute, Aristophane & Térence ont embarrassé les plus habiles interprètes, pour n'avoir pas indiqué le mouvement de la scène ? Térence commence ainsi les *Adelphes* : « Storax. Æschinus n'est » pas rentré cette nuit ». Qu'est-ce que cela signifie ? Micion parle-t-il à Storax ? Non. Il n'y a point de Storax sur la scène dans ce moment. Ce personnage n'est pas même de la pièce. Qu'est-ce donc que cela signifie ? Le voici. Storax est un des valets d'Æschinus. Micion l'appelle ; & Storax ne répondant point, il en conclut qu'Æschinus n'est pas rentré. Un mot de pantomime auroit éclairci cet endroit.

C'est la peinture des mouvemens qui charme, sur-tout dans les Romans domestiques. Voyez avec quelle complaisance l'Auteur de

Paméla, de *Grandiſon* & de *Clarice* s'y arrête ? Voyez quelle force, quel ſens, & quel pathétique elle donne à ſon diſcours ? Je vois le perſonnage : ſoit qu'il parle, ſoit qu'il ſe taiſe, je le vois, & ſon action m'affecte plus que ſes paroles.

Si un Poëte a mis ſur la ſcène Oreſte & Pilade ſe diſputant la mort, & qu'il ait réſervé pour ce moment l'approche des Euménides, dans quel effroi ne me jettera-t-il pas, ſi les idées d'Oreſte ſe troublent peu-à-peu, à meſure qu'il raiſonne avec ſon ami ; ſi ſes yeux s'égarent, s'il cherche autour de lui ; s'il s'arrête, s'il continue de parler, s'il s'arrête encore, ſi le déſordre de ſon action & de ſon diſcours s'accroît ; ſi les furies s'emparent de lui & le tourmentent, s'il ſuccombe ſous la violence du tourment, s'il en eſt renverſé par terre, ſi Pilade le releve, l'appuie & lui eſſuie de ſa main le viſage & la bouche ; ſi le malheureux fils de Clytemneſtre reſte un moment dans un état d'agonie & de mort ; ſi, entr'ouvrant enſuite les paupieres, & ſemblable à un homme qui revient d'une léthargie profonde, ſentant les bras de ſon ami qui le ſoutiennent & qui le preſſent, il lui

dit en penchant la tête de ſon côté, & d'une voix éteinte : *Pilade, eſt-ce à toi de mourir?* Quel effet cette pantomime ne produira-t-elle pas! Y a-t-il quelque diſcours au monde qui m'affecte autant que l'action de Pilade relevant Oreſte abattu, & lui eſſuyant de ſa main le viſage & la bouche? Séparez ici la pantomime du diſcours, & vous tuerez l'un & l'autre. Le Poëte qui aura imaginé cette ſcène, aura ſur-tout montré du génie, en réſervant pour ce moment les fureurs d'Oreſte. L'argument qu'Oreſte tire de ſa ſituation, eſt ſans réponſe.

Mais il me prend envie de vous eſquiſſer les derniers inſtans de la vie de Socrate. C'eſt une ſuite de tableaux qui prouveront plus en faveur de la pantomime, que tout ce que je pourrois ajoûter. Je me conformerai preſque entiérement à l'Hiſtoire. Quel canevas pour un Poëte!

Ses diſciples n'en avoient point la pitié qu'on éprouve auprès d'un ami qu'on aſſiſte au lit de la mort. Cet homme leur paroiſſoit heureux. S'ils étoient touchés, c'étoit d'un ſentiment extraordinaire mêlé de la douceur qui naiſſoit de ſes diſcours, & de la peine qui naiſſoit de la penſée qu'ils alloient le perdre.

Lorſqu'ils entrerent, on venoit de le délier. Xantippe étoit aſſiſe auprès de lui, tenant un de ſes enfans entre ſes bras.

Le Philoſophe dit peu de choſes à ſa femme : mais combien de choſes touchantes un homme ſage qui ne fait aucun cas de la vie, n'avoit-il pas à dire ſur ſon enfant ?

Les Philoſophes entrerent. A peine Xantippe les apperçut-elle, qu'elle ſe mit à ſe déſeſpérer & à crier, comme c'eſt la coutume des femmes en ces occaſions : *Socrate, vos amis vous parlent aujourd'hui pour la derniere fois. C'eſt pour la derniere fois que vous embraſſez votre femme, & que vous voyez votre enfant.*

Socrate ſe tournant du côté de Criton, lui dit : *Mon ami, faites conduire cette femme chez elle.* Et cela s'exécuta.

On entraîne Xantippe ; mais elle s'élance du côté de Socrate, lui tend les bras, l'appelle, ſe meurtrit le viſage de ſes mains, & remplit la priſon de ſes cris.

Cependant Socrate dit encore un mot ſur l'enfant qu'on emporte.

Alors le Philoſophe, prenant un viſage ſerein, s'aſſied ſur ſon lit ; & pliant la jambe

d'où l'on avoit ôté la chaîne, & la frottant doucement, il dit :

Que le plaisir & la peine se touchent de près ! Si Ésope y avoit pensé, la belle fable qu'il en auroit faite !... Les Athéniens ont ordonné que je m'en aille, & je m'en vais.... Dites à Événus qu'il me suivra, s'il est sage.

Ce mot engage la scène sur l'immortalité de l'ame.

Tentera cette scène qui l'osera. Pour moi, je me hâte vers mon objet. Si vous avez vu expirer un pere au milieu de ses enfans ; telle fut la fin de Socrate au milieu des Philosophes qui l'environnoient.

Lorsqu'il eut achevé de parler, il se fit un moment de silence, & Criton lui dit :

CRITON.

Qu'avez-vous à nous ordonner ?

SOCRATE.

De vous rendre semblables aux Dieux, autant qu'il vous sera possible, & de leur abandonner le soin du reste.

CRITON.

Après votre mort, comment voulez-vous qu'on dispose de vous ?

SOCRATE.

Criton, tout comme il vous plaira, si vous me retrouvez.

Puis regardant les Philosophes en souriant, il ajoûta :

J'aurai beau faire, je ne persuaderai jamais à notre ami de distinguer Socrate à sa dépouille.

Le Satellite des Onze entra dans ce moment, & s'approcha de lui sans parler. Socrate lui dit :

SOCRATE.

Que voulez-vous ?

LE SATELLITE.

Vous avertir de la part des Magistrats....

SOCRATE.

Qu'il est tems de mourir ? Mon ami, apportez le poison, s'il est broyé, & soyez le bien-venu.

LE SATELLITE
(en se détournant & pleurant.)

Les autres me maudissent ; celui-ci me bénit.

CRITON.

Le soleil luit encore sur les montagnes.

SOCRATE.

Ceux qui different croient tout perdre à cesser de vivre, & moi je crois y gagner.

Alors l'esclave qui portoit la coupe entra. Socrate la reçut & lui dit :

SOCRATE.

Homme de bien, que faut-il que je fasse? car vous savez cela.

L'ESCLAVE.

Boire, & vous promener jusqu'à ce que vous sentiez vos jambes s'appesantir.

SOCRATE.

Ne pourroit-on pas en répandre une goutte en action de graces aux Dieux?

L'ESCLAVE.

Nous n'en avons broyé que ce qu'il faut.

SOCRATE.

Il suffit .... Nous pourrons du moins leur adresser une priere.

En tenant la coupe d'une main, & tournant ses regards vers le Ciel, il dit :

O Dieux qui m'appellez, daignez m'accorder un heureux voyage.

Après il garda le ſilence, & but.

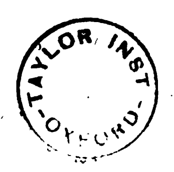
Juſques-là ſes amis avoient eu la force de contenir leur douleur ; mais lorſqu'il approcha la coupe de ſes levres, ils n'en furent plus les maîtres.

Les uns s'envelopperent de leur manteau. Criton s'étoit levé, & il erroit dans la priſon en pouſſant des cris. D'autres, immobiles & droits, regardoient Socrate dans un morne ſilence, & des larmes couloient le long de leurs joues. Apollodore s'étoit aſſis ſur le pied du lit, le dos tourné à Socrate ; &, la bouche penchée ſur ſes mains, il étouffoit ſes ſanglots.

Cependant Socrate ſe promenoit, comme l'eſclave le lui avoit enjoint ; &, en ſe promenant, il s'adreſſoit à chacun d'eux, & les conſoloit.

Il diſoit à celui-ci : *Où eſt la fermeté, la philoſophie, la vertu ?...* A celui-là : *C'eſt pour cela que j'avois éloigné les femmes.....* A tous : *Eh bien ! Anyte & Mélite auront donc pu me faire du mal !... Mes amis, nous nous reverrons.... Si vous vous affligez ainſi, vous n'en croyez rien.*

Cependant ſes jambes s'appeſantirent, & il ſe coucha ſur ſon lit. Alors il recommanda



ſa mémoire à ſes amis, & leur dit d'une voix qui s'affoibliſſoit :

SOCRATE.

Dans un moment je ne ſerai plus.... C'eſt par vous qu'ils me jugeront... Ne reprochez ma mort aux Athéniens, que par la ſainteté de votre vie.

Ses amis voulurent lui répondre; mais ils ne le purent : ils ſe mirent à pleurer, & ſe turent.

L'Eſclave, qui étoit au bas de ſon lit, lui prit les pieds & les lui ſerra; & Socrate, qui le regardoit, lui dit :

Je ne les ſens plus.

Un inſtant après, il lui prit les jambes & les lui ſerra; & Socrate, qui le regardoit, lui dit :

Je ne les ſens plus.

Alors ſes yeux commencerent à s'éteindre, ſes levres & ſes narines à ſe retirer, ſes membres à s'affaiſſer, & l'ombre de la mort à ſe répandre ſur toute ſa perſonne. Sa reſpiration s'embarraſſoit, & on l'entendoit à peine. Il dit à Criton qui étoit derriere lui :

Criton, ſoulevez-moi un peu.

Criton le ſouleva. Ses yeux ſe ranimerent,

& prenant un viſage ſerein, & portant ſon action vers le Ciel, il dit :

Je ſuis entre la terre & l'Élyſée.

Un moment après ſes yeux ſe couvrirent, & il dit à ſes amis :

Je ne vous vois plus... Parlez-moi.... N'eſt-ce pas là la main d'Apollodore ?

On lui répondit qu'oui, & il la ſerra.

Alors il eut un mouvement convulſif dont il revint avec un profond ſoupir, & il appella Criton. Criton ſe baiſſa : Socrate lui dit, (& ce furent ſes dernieres paroles :)

Criton.... ſacrifiez au Dieu de la ſanté... je guéris.

Cébès, qui étoit vis-à-vis de Socrate, reçut ſes derniers regards, qui demeurerent attachés ſur lui ; & Criton lui ferma la bouche & les yeux.

Voilà les circonſtances qu'il faut employer. Diſpoſez-en comme il vous plaira ; mais conſervez-les. Tout ce que vous mettriez à la place, ſera faux & de nul effet. Peu de diſcours, & beaucoup de mouvement.

Si le ſpectateur eſt au Théâtre, comme devant une toile où des tableaux divers ſe ſuccéderoient par un enchantement, pourquoi le Philoſophe qui s'aſſied ſur le pied

du lit de Socrate, & qui craint de le voir mourir, ne seroit-il pas aussi pathétique sur la scène, que la femme & la fille d'Eudamidas dans le tableau du Poussin?

Appliquez les loix de la composition pittoresque à la pantomime, & vous verrez que ce sont les mêmes.

Dans une action réelle à laquelle plusieurs personnes concourent, toutes se disposeront d'elles-mêmes de la maniere la plus vraie; mais cette maniere n'est pas toujours la plus avantageuse pour celui qui peint, ni la plus frappante pour celui qui regarde. De-là la nécessité pour le Peintre d'altérer l'état naturel, & de le réduire à un état artificiel; & n'en sera-t-il pas de même sur la scène?

Si cela est, quel art que celui de la déclamation! Lorsque chacun est maître de son rôle, il n'y a presque rien de fait. Il faut mettre les figures ensemble, les rapprocher ou les disperser, les isoler ou les groupper, & en tirer une succession de tableaux tous composés d'une maniere grande & vraie.

De quel secours le Peintre ne seroit-il pas à l'Acteur, & l'Acteur au Peintre? Ce seroit un moyen de perfectionner deux talens importans. Mais je jette ces vues pour ma satis-

faction particuliere & la vôtre. Je ne pense pas que nous aimions jamais assez les spectacles pour en venir là.

Une des principales différences du Roman domestique & du Drame, c'est que le Roman suit le geste & la pantomine dans tous leurs détails; que l'Auteur s'attache principalement à peindre & les mouvemens & les impressions, au lieu que le Poëte dramatique n'en jette qu'un mot en passant.

« Mais ce mot coupe le dialogue, le ra» lentit & le trouble ».

Oui, quand il est mal placé ou mal choisi.

J'avoue cependant que, si la pantomime étoit portée sur la scène à un haut point de perfection, on pourroit souvent se dispenser de l'écrire; & c'est la raison peut-être pour laquelle les Anciens ne l'ont pas fait. Mais parmi nous, comment le lecteur, (je parle même de celui qui a quelque habitude du Théâtre) la suppléera-t-il en lisant, puisqu'il ne la voit jamais dans le jeu? Seroit-il plus Acteur qu'un Comédien par état?

La pantomime seroit établie sur nos Théâtres, qu'un Poëte qui ne fait pas représenter ses pièces, sera froid & quelquefois inintelligible, s'il n'écrit pas le jeu. N'est-ce pas pour

un lecteur un surcroît de plaisir, que de connoître le jeu tel que le Poëte l'a conçu ? Et accoutumés, comme nous le sommes, à une déclamation maniérée, symmétrisée, & si éloignée de la vérité, y a-t-il beaucoup de personnes qui puissent s'en passer ?

La pantomime est le tableau qui existoit dans l'imagination du Poëte, lorsqu'il écrivoit; & qu'il voudroit que la scène montrât à chaque instant, lorsqu'on le joue. C'est la maniere la plus simple d'apprendre au public ce qu'il est en droit d'exiger de ses Comédiens. Le Poëte vous dit : Comparez ce jeu avec celui de vos Acteurs, & jugez.

Au reste, quand j'écris la pantomime, c'est comme si je m'adressois en ces mots au Comédien : C'est ainsi que je déclame ; voilà les choses comme elles se passoient dans mon imagination, lorsque je composois. Mais je ne suis ni assez vain pour croire qu'on ne puisse pas mieux déclamer que moi, ni assez imbécile pour réduire un homme de génie à l'état machinal.

On propose un sujet à peindre à plusieurs Artistes ; chacun le médite & l'exécute à sa maniere, & il sort de leurs atteliers autant de tableaux différens. Mais on re-

marque à tous quelques beautés particulieres.

Je dis plus. Parcourez nos galleries, & faites-vous montrer les morceaux où l'amateur a prétendu commander à l'Artiste & disposer de ses figures. Sur le grand nombre, à peine en trouverez-vous deux ou trois où les idées de l'un se soient tellement accordées avec le talent de l'autre, que l'ouvrage n'en ait pas souffert.

Acteurs, jouissez donc de vos droits; faites ce que le moment & votre talent vous inspireront. Si vous êtes de chair, si vous avez des entrailles, tout ira bien, sans que je m'en mêle; & j'aurai beau m'en mêler, tout ira mal, si vous êtes de marbre ou de bois.

Qu'un Poëte ait ou n'ait pas écrit la pantomime, je reconnoîtrai du premier coup s'il a composé ou non d'après elle. La conduite de sa pièce ne sera pas la même, les scènes auront un tout autre tour; son dialogue s'en ressentira. Si c'est l'art d'imaginer des tableaux, doit-on le supposer à tout le monde, & tous nos Poëtes dramatiques l'ont-ils possédé?

Une expérience à faire, ce seroit de com-

poſer un ouvrage dramatique, & de proposer enſuite d'en écrire la pantomime à ceux qui traitent ce ſoin de ſuperflu. Combien ils y feroient d'inepties !

Il eſt facile de critiquer juſte, & difficile d'exécuter médiocrement. Seroit-il donc ſi déraiſonnable d'exiger que, par quelque ouvrage d'importance, nos juges montraſſent qu'ils en ſavent du moins autant que nous ?

Les voyageurs parlent d'une eſpece d'hommes ſauvages qui ſoufflent aux paſſans des aiguilles empoiſonnées : c'eſt l'image de nos Critiques.

Cette comparaiſon vous paroît-elle outrée ? Convenez du moins qu'ils reſſemblent aſſez à un ſolitaire qui vivoit au fond d'une vallée que des collines environnoient de toutes parts. Cet eſpace borné étoit l'Univers pour lui. En tournant ſur un pied, & parcourant d'un coup-d'œil ſon étroit horiſon, il s'écrioit : Je ſais tout ; j'ai tout vu. Mais tenté un jour de ſe mettre en marche & d'approcher de quelques objets qui ſe déroboient à ſa vue, il grimpe au ſommet d'une de ſes collines. Quel ne fut pas ſon étonnement, lorſqu'il vit un eſpace immenſe ſe développer au-

dessus de sa tête & devant lui ! Alors changeant de discours, il dit : Je ne sais rien ; je n'ai rien vu.

J'ai dit que nos Critiques ressembloient à cet homme ; je me suis trompé. Ils restent au fond de leur cahute, ne perdent jamais la haute opinion qu'ils ont d'eux.

Le rôle d'un Auteur est un rôle assez vain ; c'est celui d'un homme qui se croit en état de donner des leçons au public.

Et le rôle du Critique ? Il est bien plus vain encore ; c'est celui d'un homme qui se croit en état de donner des leçons à celui qui se croit en état d'en donner au public.

L'Auteur dit : Messieurs, écoutez-moi ; car je suis votre maître. Et le Critique : c'est moi, Messieurs, qu'il faut écouter ; car je suis le maître de vos maîtres.

Pour le public, il prend son parti. Si l'ouvrage de l'Auteur est mauvais, il s'en moque, ainsi que des observations du Critique, si elles sont fausses.

Le Critique s'écrie après cela : O tems ! O moeurs ! Le goût est perdu ! & le voilà consolé.

L'Auteur, de son côté, accuse les spectateurs, les Acteurs & la cabale. Il en appelle

à ses amis ; il leur a lu sa pièce avant que de la donner au Théâtre : elle devoit aller aux nues. Mais vos amis, aveuglés ou pusillanimes, n'ont pas osé vous dire qu'elle étoit sans conduite, sans caracteres & sans style ; & croyez-moi, le public ne se trompe gueres. Votre pièce est tombée, parce qu'elle est mauvaise.

« Mais le *Misanthrope* n'a-t-il pas chan-» celé » ?

Il est vrai. O qu'il est doux, après un malheur, d'avoir pour soi cet exemple ! Si je monte jamais sur la scène, & que j'en sois chassé par les sifflets, je compte bien me le rappeller aussi.

La Critique en use bién diversemenr avec les vivans & les morts. Un Auteur est-il mort : elle s'occupe à relever ses qualités, & à pallier ses défauts. Est-il vivant : c'est le contraire. Ce sont ses défauts qu'elle releve, & les qualités qu'elle oublie ; & il y a quelque raison à cela : on peut corriger les vivans, & les morts sont sans ressource.

Cependant le Censeur le plus sévere d'un ouvrage, c'est l'Auteur. Combien il se donne de peines pour lui seul ! C'est lui qui connoît le vice secret ; & ce n'est presque jamais

là que le Critique pose le doigt. Cela m'a souvent rappellé le mot d'un Philosophe : *Ils disent du mal de moi ! Ah ! s'ils me connoissoient comme je me connois !...*

Les Auteurs & les Critiques anciens commençoient par s'instruire ; ils n'entroient dans la carriere des Lettres, qu'au sortir des écoles de la Philosophie. Combien de tems l'Auteur n'avoit-il pas gardé son ouvrage, avant de l'exposer au public ! De-là cette correction qui ne peut être que l'effet des conseils, de la lime & du tems.

Nous nous pressons trop de paroître, & nous n'étions peut-être ni assez éclairés, ni assez gens de bien, quand nous avons pris la plume.

Si le systême moral est corrompu, il faut que le goût soit faux.

La vérité & la vertu sont les amies des Beaux-Arts. Voulez-vous être Auteur ? voulez-vous être Critique ? commencez par être homme de bien. Qu'attendre de celui qui ne peut s'affecter profondément ? & de quoi m'affecterai-je profondément, sinon de la vérité & de la vertu, les deux choses les plus puissantes de la nature ?

Si l'on m'assure qu'un homme est avare,

j'aurai peine à croire qu'il produise quelque chose de grand. Ce vice rapetisse l'esprit & rétrécit le cœur. Les malheurs publics ne sont rien pour l'avare. Quelquefois il s'en réjouit. Il est dur. Comment s'élevera-t-*il* à quelque chose de sublime ? Il est sans cesse courbé sur un coffre-fort. Il ignore la vitesse du tems & la briéveté de la vie. Concentré en lui-même, il est étranger à la bienfaisance. Le bonheur de son semblable n'est rien à ses yeux en comparaison d'un petit morceau de métal jaune. Il n'a jamais connu le plaisir de donner à celui qui manque, de soulager celui qui souffre, & de pleurer avec celui qui pleure. Il est mauvais pere, mauvais fils, mauvais ami, mauvais citoyen. Dans la nécessité de s'excuser son vice à lui-même, il s'est fait un systême qui immole tous les devoirs à sa passion. S'il se proposoit de peindre la commisération, la libéralité, l'hospitalité, l'amour de la patrie, celui du genre-humain, où en trouvera-t-il les couleurs ? Il a pensé dans le fond de son cœur que ces qualités ne sont que des travers & des folies.

Après l'avare, dont tous les moyens sont vils & petits, & qui n'oseroit pas même

tenter

méter un grand crime pour avoir de l'argent ; l'homme du génie le plus étroit & le plus capable de faire des maux, le moins touché du vrai, du bon & du beau, c'est le superstitieux.

Après le superstitieux, c'est l'hypocrite. Le superstitieux a la vue trouble, & l'hypocrite a le coeur faux.

Si vous êtes bien né, si la nature vous a donné un esprit droit & un coeur sensible, fuyez pour un tems la société des hommes ; allez vous étudier vous-même. Comment l'instrument rendra-t-il une juste harmonie, s'il est désaccordé ? Faites-vous des notions exactes des choses ; comparez votre conduite avec vos devoirs ; rendez-vous homme de bien, & ne croyez pas que ce travail & ce tems, si bien employés pour l'homme, soient perdus pour l'Auteur. Il rejaillira de la perfection morale, que vous aurez établie dans votre caractere & dans vos moeurs, une nuance de grandeur & de justice qui se répandra sur tout ce que vous écrirez. Si vous avez le vice à peindre, sachez une fois combien il est contraire à l'ordre général & au bonheur public & particulier, & vous le peindrez fortement. Si c'est la vertu, comment

en parlerez-vous d'une maniere à la faire aimer aux autres, si vous n'en êtes pas transporté ? De retour parmi les hommes, écoutez beaucoup ceux qui parlent bien, & parlez-vous souvent à vous-même.

Mon Ami, vous connoissez Ariste. C'est de lui que je tiens ce que je vais vous raconter : il avoit alors quarante ans. Il s'étoit particulierement livré à l'étude de la Philosophie. On l'avoit surnommé le Philosophe, parce qu'il étoit né sans ambition, qu'il avoit l'ame honnête, & que l'envie n'en avoit jamais altéré la douceur & la paix. Du reste, grave dans son maintien, sévere dans ses moeurs, austere & simple dans ses discours, le manteau d'un ancien Philosophe étoit presque la seule chose qui lui manquât ; car il étoit pauvre & content de sa pauvreté.

Un jour qu'il s'étoit proposé de passer avec ses amis quelques heures à s'entretenir sur les Lettres ou sur la Morale (car il n'aimoit pas à parler des affaires publiques), ils étoient absens, & il prit le parti de se promener seul.

Il fréquentoit peu les endroits où les hommes s'assemblent. Les lieux écartés lui plaisoient davantage. Il alloit en rêvant, & voici ce qu'il se disoit :

J'ai quarante ans. J'ai beaucoup étudié. On m'appelle le Philoſophe. Si cependant il ſe préſentoit ici quelqu'un qui me dît : Ariſte, qu'eſt-ce que le vrai, le bon & le beau, aurois-je ma réponſe prête ? Non. Comment ! Ariſte, vous ne ſavez pas ce que c'eſt que le vrai, le bon & le beau, & vous ſouffrez qu'on vous appelle le Philoſophe !

Après quelques réflexions ſur la vanité des éloges qu'on prodigue ſans connoiſſance, & qu'on accepte ſans pudeur, il ſe mit à rechercher l'origine de ces idées fondamentales de notre conduite & de nos jugemens ; & voici comment il continua de raiſonner avec lui-même :

Il n'y a peut-être pas, dans l'eſpece humaine entiere, deux individus qui aient quelque reſſemblance approchée. L'organiſation générale, les ſens, la figure extérieure, les viſceres, ont leur variété. Les fibres, les muſcles, les ſolides, les fluides ont leur variété. L'eſprit, l'imagination, la mémoire, les idées, les vérités, les préjugés, les alimens, les exercices, les connoiſſances, les états, l'éducation, les goûts, la fortune, les talens, ont leur variété. Les objets, les climats, les mœurs, les loix, les coutumes,

les uſages, les gouvernemens, les religions, ont leur variété. Comment ſeroit-il donc poſſible que deux hommes euſſent préciſément un même goût, ou les mêmes notions du vrai, du bon & du beau? La différence de la vie & la variété des événemens ſuffiroient ſeules pour en mettre dans les jugemens.

Ce n'eſt pas tout. Dans un même homme, tout eſt dans une viciſſitude perpétuelle, ſoit qu'on le conſidere au phyſique, ſoit qu'on le conſidere au moral : la peine ſuccede au plaiſir, le plaiſir à la peine ; la ſanté à la maladie, la maladie à la ſanté. Ce n'eſt que par la mémoire que nous ſommes un même individu pour les autres & pour nous-mêmes. Il ne me reſte peut-être pas, à l'âge que j'ai, une ſeule molécule du corps que j'apportai en naiſſant. J'ignore le terme preſcrit à ma durée ; mais lorſque le moment de rendre ce corps à la terre ſera venu, il ne lui reſtera peut-être pas une des molécules qu'il a. L'ame, en différens périodes de la vie, ne ſe reſſemble pas davantage. Je balbutiois dans l'enfance. Je crois raiſonner à préſent. Mais tout en raiſonnant, le tems paſſe & je m'en retourne à la balbutie. Telle eſt ma condition & celle de tous. Comment ſeroit-il donc poſſible qu'il

y en eût un seul d'entre nous qui conservât pendant toute la durée de son existence le même goût, & qui portât les mêmes jugemens du vrai, du bon & du beau? Les révolutions causées par le chagrin & par la méchanceté des hommes, suffiroient seules pour altérer ses jugemens.

L'homme est-il donc condamné à n'être d'accord ni avec ses semblables, ni avec lui-même, sur les seuls objets qu'il lui importe de connoître, la vérité, la bonté, la beauté? Sont-ce là des choses locales, momentanées & arbitraires; des mots vuides de sens? N'y a-t-il rien qui soit tel? Une chose est-elle vraie, bonne & belle, quand elle me le paroît? & toutes nos disputes sur le goût se résoudroient-elles enfin à cette proposition: nous sommes, vous & moi, deux êtres différens; & moi-même je ne suis jamais dans un instant, ce que j'étois dans un autre?

Ici Ariste fit une pause; puis il reprit:

Il est certain qu'il n'y aura point de terme à nos disputes, tant que chacun se prendra soi-même pour modele & pour juge. Il y aura autant de mesures que d'hommes, & le même homme aura autant de modules diffé-

rens, que de périodes sensiblement différens dans son existence.

Cela me suffit, ce me semble, pour sentir la nécessité de chercher une mesure, un module hors de moi. Tant que cette recherche ne sera pas faite, la plûpart de mes jugemens seront faux, & tous seront incertains.

Mais où prendre la mesure invariable que je cherche & qui me manque?..... Dans un homme idéal que je me formerai, auquel je présenterai les objets, qui prononcera, & dont je me bornerai à n'être que l'écho fidele?... Mais cet homme sera mon ouvrage... Qu'importe, si je le crée d'après des élémens constans?... Et ces élémens constans, où sont-ils?.... Dans la nature?... Soit; mais comment les rassembler?... La chose est difficile; mais est-elle impossible?... Quand je ne pourrois espérer de me former un modele accompli, serois-je dispensé d'essayer?... Non.... Essayons donc... Mais si le modele de beauté auquel les anciens Sculpteurs rapporterent dans la suite tous leurs ouvrages, leur coûta tant d'observations, d'études & de peines, à quoi m'engagé-je?.... Il le faut pourtant, ou s'en-

tendre toujours appeller Arifte le Philofophe, & rougir.

Dans cet endroit, Arifte fit une feconde paufe un peu plus longue que la premiere, après laquelle il continua :

Je vois du premier coup-d'œil que, l'homme idéal que je cherche étant un compofé comme moi, les anciens Sculpteurs, en déterminant les proportions qui leur ont paru les plus belles, ont fait une partie de mon modele.... Oui. Prenons cette ftatue, & animons-la... Donnons-lui les organes les plus parfaits que l'homme puiffe avoir. Douons-la de toutes les qualités qu'il eft donné à un mortel de poffeder, & notre modele idéal fera fait... Sans doute..... Mais quelle étude ! Quel travail ! Combien de connoiffances phyfiques, naturelles & morales à acquérir ! Je ne connois aucune fcience, aucun art dans lequel il ne me fallût être profondément verfé... Auffi aurois-je le modéle idéal de toute vérité, de toute bonté, & de toute beauté... Mais ce modele général idéal eft impoffible à former, à moins que les Dieux ne m'accordent leur intelligence & ne me promettent leur éternité. Me voilà donc retombé dans les incertitudes d'où je me propofois de fortir.

Ariste, triste & pensif, s'arrêta encore dans cet endroit.

Mais pourquoi, reprit il après un moment de silence, n'imiterai-je pas aussi les Sculpteurs? Ils se sont fait un modele propre à leur état, & j'ai le mien.... Que l'homme de lettres se fasse un modele idéal de l'homme de lettres le plus accompli, & que ce soit par la bouche de cet homme qu'il juge les productions des autres & les siennes. Que le Philosophe suive le même plan.... Tout ce qui semblera bon & beau à ce modele, le sera : tout ce qui lui semblera faux, mauvais & difforme, le sera.... Voilà l'organe de ses décisions..... Le modele idéal sera d'autant plus grand & plus févere, qu'on étendra davantage ses connoissances.... Il n'y a personne, & il ne peut y avoir personne, qui juge également bien en tout, du vrai, du bon & du beau. Non; & si l'on entend par un homme de goût, celui qui porte en lui-même le modele général idéal de toute perfection; c'est une chimere.

Mais de ce modele idéal qui est propre à mon état de Philosophe, puisqu'on veut m'appeller ainsi, quel usage ferai-je, quand je l'aurai? Le même que les Peintres & les

Sculpteurs ont fait de celui qu'ils avoient. Je le modifierai selon les circonstances. Voilà la seconde étude à laquelle il faudra que je me livre.

L'étude courbe l'homme de lettres; l'éxercice affermit la démarche, & releve la tête du soldat; l'habitude de porter des fardeaux affaisse les reins du crocheteur; la femme grosse renverse sa tête en arriere; l'homme bossu dispose ses membres autrement que l'homme droit. Voilà les observations qui, multipliées à l'infini, forment le statuaire & lui apprennent à altérer, fortifier, affoiblir, défigurer & réduire son modele idéal, de l'état de nature, à tel autre qu'il lui plaît.

C'est l'étude des passions, des mœurs, des caracteres, des usages, qui apprendra au peintre de l'homme à altérer son modele, & à le réduire, de l'état d'homme, à celui d'homme bon ou méchant, tranquille ou colere.

C'est ainsi que, d'un seul simulacre, il émanera une variété infinie de représentations différentes qui couvriront la scène & la toile. Est-ce un Poëte? Est-ce un Poëte qui compose? Compose-t-il une satyre ou

un hymne ? Si c'est une satyre, il aura l'œil farouche, la tête renfoncée entre les épaules, la bouche fermée, les dents serrées, la respiration contrainte & étouffée : c'est un furieux. Est-ce un hymne ? il aura la tête élevée, la bouche entr'ouverte, les yeux tournés vers le ciel, l'air du transport & de l'extase, la respiration haletante : c'est un enthousiaste. Et la joie de ces deux hommes, après le succès, n'aura-t-elle pas des caracteres différens ?

Après cet entretien avec lui-même, Ariste conçut qu'il avoit encore beaucoup à apprendre. Il rentra chez lui ; il s'y renferma pendant une quinzaine d'années. Il se livra à l'Histoire, à la Philosophie, à la Morale, aux Sciences & aux Arts ; & il fut à cinquante-cinq ans homme de bien, homme instruit, homme de goût, grand Auteur, Critique excellent.

F I N.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & FILS, Imprimeur de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé & de l'Archevêché, 1770.





